1274/B
58.H.9
2408b
MXXI
18/2

24066

MEMOIRE

SUR LES MALADIES ÉPIDÉMIQUES DES BESTIAUX,

QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ

PAR LA SOCIÉTÉ ROYALE

D'AGRICULTURE

DE LA GÉNÉRALITÉ DE PARIS,

Pour l'Année 1765.

Composé par M. BARBERET, *Médecin Pensionnaire de la Ville de Bourg en Bresse, Ancien premier Médecin des Armées, Membre de l'Académie des Sciences de Dijon, & imprimé par ordre de la Société.*

AVEC DES NOTES INSTRUCTIVES.

A PARIS,

Chez la Veuve D'HOURY, Impr. Libr. de Mgr le Duc d'Orléans & de la Société Royale d'Agriculture, rue S. Severin, près la rue Saint Jacques.

M. D. CC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

LA Société Royale d'Agriculture de Paris, en donnant le Prix au Mémoire de M. Barberet, a couronné celui qui de tous ceux qui lui ont été préſentés, a le plus approche des vûes qu'Elle a eues dans le premier Programme qu'Elle avoit fait publier. Elle a été perſuadée que l'impreſſion de cet Ouvrage pourroit ſatisfaire le Public; & pour le rendre encore plus utile, Elle a cru devoir commettre & nommer un de ſes Membres à l'effet d'y ajoûter des Notes dont l'étendue & l'érudition le feront aiſément reconnoître.

PRIX

Proposé par la Société Royale d'Agriculture de Paris.

LA Société Royale d'Agriculture a adjugé, dans son Assemblée du 16 Mai 1765, le Prix qu'elle avoit proposé au meilleur Mémoire contenant *la description, les causes, les effets & la curation des Maladies épidémiques & contagieuses des bestiaux, les moyens de les prévenir & d'en empêcher les progrès*, à la Piece N° 35, qui avoit pour devise :

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem.

L'Auteur est M. *Barberet*, Médecin pensionné de la Ville de Bourg & de la Province de Bresse, ancien premier Medecin des Armées, & Membre de l'Académie des Sciences de Dijon, demeurant à Bourg en Bresse.

La Société persuadée que dans toutes les Sciences physiques, la connoissance des faits doit toujours précéder la théorie, & qu'elle seule peut conduire à une pratique sûre, propose aujourd'hui pour le

ſujet du Prix de l'année 1766, qu'elle doit diſtribuer au mois de Juillet 1767.

L'Hiſtoire de toutes les Maladies épidémiques des Beſtiaux & des Animaux de toute eſpece, qui ſe trouvent décrites dans les Auteurs anciens & modernes, celle des cauſes qui ont pu les produire, & des remedes qui ont paru les plus efficaces pour les combattre.

La Société deſire que les Auteurs ne bornent pas leurs recherches à celles des maladies qui ont été décrites dans les Ouvrages de Médecine, mais qu'ils raſſemblent auſſi celles dont il eſt fait mention dans les Hiſtoriens, & même dans les Poëtes ; qu'ils diſcutent ces deſcriptions, & qu'ils tâchent de les lier les unes aux autres, afin d'en former un corps de doctrine qui puiſſe éclairer ſur cette branche de l'économie ruſtique.

Comme M. *Barberet*, dans l'Ouvrage qu'elle vient de couronner, a déjà donné quelques-unes de ces deſcriptions, dont il a ſçu tirer de grandes lumieres pour déterminer la nature de ce genre de maladies, elle l'exhorte à étendre ſes recherches ſur cette matiere, & le verra concourir avec plaiſir à ce nouveau Prix. Il ſera de douze cens livres, & ſera adjugé dans une aſſemblée de la Société, au mois de Juillet 1767.

Les Pieces qui ſeront envoyées pour concourir, doivent être remiſes dans les trois premiers mois 1767, à M. de Palerne, Secrétaire perpétuel de la Société, autrement elles ſeront rejettées.

Les Auteurs ſeront les maîtres de compoſer en françois ou en latin; ils ne mettront point leurs noms ſur leurs ouvrages, mais dans un paquet cacheté, portant un numéro pareil à celui de la Pièce, avec une même deviſe ſur l'un & ſur l'autre. Ces paquets ne ſeront ouverts qu'après le jugement du Prix.

Toutes perſonnes ſeront admiſes à concourir, à l'exception des Membres & Aſſociés qui compoſent la Société Royale d'Agriculture de Paris. Les Piéces ſeront adreſſées à M. de Sauvigny, Conſeiller d'État, Intendant de la Généralité de Paris, qui fera paſſer aux Auteurs les récépiſſés du Secrétaire de la Société. Le Secrétaire délivrera le Prix à celui qui lui repréſentera le récépiſſé de la Piéce couronnée; il n'y aura point d'autre formalité.

MEMOIRE

MÉMOIRE
QUI A REMPORTÉ LE PRIX
proposé par
LA SOCIÉTÉ ROYALE
D'AGRICULTURE
DE LA
GÉNÉRALITÉ DE PARIS.

Année 1765.

Ce Mémoire a pour devise,

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit, & mixtum spumis vomit ore cruorem. N°. 35.

LA DESCRIPTION, LES CAUSES, les Effets, la Curation des Maladies Épidémiques & Contagieuses des Bestiaux, les Moyens de les prévenir & d'en empêcher les progrès.

LES BESTIAUX sont pour l'homme d'un si grand secours, qu'il entendroit mal ses intérêts, s'il négligeoit quelqu'un des moyens propres à les conserver. Sou-

mis à notre empire, ils nous prêtent leurs forces ; ils labourent la terre ; ils l'engraiſſent ; ils fourniſſent à notre nourriture & à nos vêtemens. Comment peut-on négliger des animaux dont on reçoit tant de ſervices ? Veiller à leur conſervation, n'eſt-ce pas veiller à nos intérêts ? Si l'on fait, chez une Nation que nous regardons comme barbare, des legs pour ſubvenir aux beſoins des chiens & des oiſeaux, que ne devons-nous pas faire pour les beſtiaux, animaux beaucoup plus utiles, & qui méritent à tant de titres la préférence ? Je n'ai pas beſoin de dire qu'il ſeroit extrêmement avantageux d'obſerver les maladies qui les enlevent, de chercher les moyens de les prévenir, de les combattre avec avantage, d'en empêcher les progrès, & de diſſiper ces épidémies qu'on voit de tems en tems ravager les campagnes & ruiner les Laboureurs : Tout le monde ſçait de quelle importance eſt un pareil projet (1). S'il eſt difficile à exécuter, le plaiſir de travailler utilement, & l'eſpérance d'obtenir les ſuffrages d'une Société célebre, ſont un motif aſſez puiſſant pour nous engager à ſurmonter les obſtacles qui ſe rencontrent dans l'exécution.

Les Maladies contagieuſes (2), qui ont attaqué le Bétail en différens tems,

ne ſont pas de la même nature. Les Auteurs, qui en ont fait mention, leur ont aſſigné différens caractères. Nous décrirons d'abord celles dont ils ont parlé, & enſuite celles qui ont paru de nos jours : ce n'eſt qu'en s'inſtruiſant de ce qui a été obſervé dans les Epidémies paſſées, qu'on peut apprendre à ſe précautionner contre celles dont on eſt menacé ; car il n'eſt que trop certain que celles qui ont déjà parû reparoîtront de nouveau, comme nous aurons occaſion de le remarquer ; & ſi l'on peut parvenir à bien connoître & à bien traiter les Maladies qui attaqueront les animaux, ce n'eſt qu'en étudiant celles dont ils ont été atteints (3). R.67.

Ce ſeroit vainement qu'on remonteroit aux Siècles éloignés pour s'inſtruire des Epidémies, de ces fléaux qui ont enlevé le Bétail. Ce que les anciens (4) ont dit à ce ſujet nous mettra peu au fait de ces Maladies. On voit, à la fin du troiſiéme Livre des Géorgiques, une deſcription de la mortalité du Bétail, mais elle eſt d'un Poëte qui donne l'eſſor à ſon imagination, & qui ne décrit pas une épidémie particuliere, mais les ravages d'une épidémie quelconque. On trouve dans Celſe des recettes pour pluſieurs maladies des chevaux, des bœufs, des brebis ; on y chercheroit inutilement la deſcription des R.68

épidémies ; il n'eſt preſque fait mention dans le ſixiéme & le ſeptiéme Livre (5) de Columelle, que des maladies des beſtiaux ; il s'étend beaucoup ſur les remedes qu'il croit propres à ces maladies, très-peu ou point du tout ſur leur nature, & ne dit pas un mot de celles qui attaquent les troupeaux en même tems, ou qui ſe communiquent des uns aux autres : il en eſt de même des autres Ecrivains & il eſt étonnant qu'on ſoit obligé de deſcendre juſqu'à Ramazzini, (6) pour avoir quelque éclairciſſement ſur ce ſujet.

Cet Auteur, dans l'expoſition qu'il fait de la conſtitution épidémique de Modene de l'année 1690, qu'il regarde comme froide & humide, dit que les maladies qui regnerent cette année, & qui attaquerent indiſtinctement tous les gens de la campagne, s'étendirent juſque ſur les animaux de toute eſpece, & qu'il en périt un grand nombre après quelques jours de maladie. La nature faiſoit des efforts pour ſe dégager de ce qui l'incommodoit par une criſe, car il leur ſurvenoit aux cuiſſes, au cou & à la tête, des boutons de petite vérole qui faiſoient perdre les yeux à la plûpart des animaux qui en furent attaqués. Ceux qui n'étoient pas d'abord emportés par la maladie & qui réſiſtoient à ſa violence, maigriſſoient

ſenſiblement & tomboient dans le maraſme : On peut aſſurer, ajoûte Ramazzini, que les tubercules qui parurent alors étoient certainement des boutons de petite verole, puiſqu'ils n'en différoient ni par la forme, ni par la couleur, ni par la matiere qu'ils contenoient, ni par la groſſeur, ni par la maniere dont ils ſe terminoient; après avoir ſuppuré & s'être deſſéchés, ils laiſſoient une croute noire ſemblable à celle qui reſte après la petite vérole.

L'epidémie continua en 1691, & attaqua ſpécialement les brebis, de ſorte que très-peu échapperent à ce fléau. *Ita ut ovilus Grex penè deletus fuerit.* (Ramazzini p. 42.) On a conſtamment obſervé, que de tous les animaux, les brebis ſont ceux qui ſont le plus ſujets à la petite vérole, qu'on nomme chez elles *clavin*, ou *claveau* & dont nous parlerons dans la ſuite: on devoit donc s'attendre qu'elles en ſeroient ſpécialement affectées, puiſqu'elles y ont plus de diſpoſition que le reſte du bétail.

En 1693, la Heſſe ſe vit enlever ſes troupeaux par une phthiſie pulmonaire. (*Conſt. epid. Haſſiac. ann. 1691*). L'hiver de cette année fut d'abord pluvieux, finit par être très-froid; une chaleur extraordinaire qui ſe fit ſentir au printems &

qui continua d'être la même pendant l'été, prit tout à coup la place de ce froid rigoureux ; ces changemens ſubits cauſent toujours un mouvement extraordinaire dans les humeurs, & ſouvent des engorgemens dans les vaiſſeaux capillaires; car il eſt rare que la chaleur ſuccede rapidement au froid ſans qu'il en réſulte quelqu'epidémie ; cependant on attribue celle qui régna dans la Heſſe, à la rouille, à cette roſée corroſive qui en 1693 infecta les pâturages dans la Heſſe, comme elle les avoit infectés en Italie en 1690 ; mais cette derniere cauſe n'exclud pas la premiere, & il paroît que l'Obſervateur admet auſſi celle-ci, puiſqu'il dit que l'eau froide, dont ſe gorgeoient les animaux étant très-échauffés, contribuoit beaucoup à cette phthiſie pulmonaire : en effet, qu'un homme ſoit baigné de ſueur & qu'il boive de l'eau à la glace, il eſt à craindre qu'il ne ſoit atteint de quelque pleuréſie ou péripneumonie. Il en eſt de même des animaux. Le printems de l'année dont nous parlons fut très-chaud ; Les bœufs & les vaches autant affectés de la chaleur de la ſaiſon, que du feu dévorant qu'allumoit dans leurs entrailles la mauvaiſe qualité des herbes qu'ils avoient mangées, couroient à l'eau la plus froide ; une des propriétés eſſentielles au froid eſt de con-

denſer, de reſſerrer ; Les fibres des vaiſſeaux capillaires, rapprochées les unes des autres par ſon action, embraſſoient plus étroitement, arrêtoient, fixoient le ſang, qui étant peu auparavant très-raréfié, s'étoit introduit dans ces petits canaux, & de-là l'inflammation: lorſqu'elle eſt conſidérable, les petits vaiſſeaux qui ſont engorgés éclatent, ſe briſent ; leurs tuniques & ce qu'elles contiennent ſe convertiſſent en pus par le battement des arteres qui les avoiſinent, c'eſt ce qui arriva dans l'épidémie de la Heſſe ; l'inflammation probablement négligée ſe termina par la ſuppuration, & les beſtiaux ſuccomberent ſous une phthiſie pulmonaire.

Ils furent attaqués en 1712, dans la Baſſe Hongrie, d'une maladie des plus dangereuſes (*Conſt. epid. inter Hungar. ann. 1712.*). L'hiver de cette année fut très-froid, & le printems pluvieux, avec de grandes variations dans la température de l'atmoſphere, car les mêmes jours il faiſoit froid le matin, très-chaud à midi, le froid recommençoit à trois heures, & la chaleur ſe faiſoit ſentir vers le ſoir ; ces viciſſitudes cauſerent parmi les hommes beaucoup de fiévres, qui furent auſſi irrégulieres que la ſaiſon. On vit dans les mois de Juin & de Juillet, durant leſquels la chaleur ſe ſoutint conſtamment, une

quantité prodigieuſe d'inſectes, de reptiles, & ſpécialement de ſerpens qui firent périr à la campagne un grand nombre de perſonnes. La morſure de ces ſerpens cauſoit une enflûre qui s'étendoit très-promptement, ſe communiquoit à tout le corps & particuliérement à la langue, de ſorte qu'on ne pouvoit pas prononcer un ſeul mot ; les beſtiaux étoient du moins autant expoſés à la morſure de ces ſerpens que les gens de la campagne ; auſſi la mortalité dans les troupeaux fut-elle conſidérable.

Elle augmenta dans le mois d'Août qui fut très pluvieux, mais par une autre genre de maladie qui ſe manifeſtoit par des puſtules blanches, remplies d'une matiere d'une puanteur inſupportable. Il découloit de la bouche des animaux malades une humeur d'une odeur cadavéreuſe ; ils reſpiroient avec la plus grande difficulté : les bœufs & les vaches attaqués de ce mal ne ceſſoient de mugir, & leurs mugiſſemens redoubloient lorſqu'ils étoient prêts de mourir. Alors on entendoit dans leurs entrailles un bruit comme ſi les tuniques trop diſtendues eûſſent éclaté ; il y a grande apparence que cette maladie n'étoit autre choſe qu'une petite vérole compliquée ; tout l'annonce quoique l'Obſervateur n'en parle pas, les

puſtules la caractériſent. L'humeur, qui découloit de la bouche, reſſembloit beaucoup au ptyaliſme qui ſurvient aux hommes dans la petite vérole ; enfin, la complication eſt déſignée par la grande difficulté de reſpirer, par la puanteur de l'haleine, par l'odeur infecte des boutons ou puſtules, ſymptômes que l'on remarque toujours dans le Clavin, lorſqu'il eſt accompagné de putréfaction.

On trouva dans l'eſtomac des animaux qui furent ouverts des boules de la groſſeur d'une noix, remplies de poils & recouvertes d'une tunique membraneuſe ſi dure, qu'on avoit peine à la couper avec un couteau. Cette tunique membraneuſe eſt extraordinaire, car les égagropiles ne ſont pas des corps organiſés.

Le mortalité s'étendit juſque ſur les bêtes ſauvages qu'on trouvoit mortes dans les forêts. Les chiens qui mangerent de leur chair, ou de celle des animaux emportés par la contagion, devinrent enragés ; les hommes qui en furent mordus tomberent dans la phrénéſie & dans l'hydrophobie : ils imitoient l'aboyement des chiens.

Si les viciſſitudes de l'air ont eu beaucoup de part à la conſtitution épidémique dont nous venons de parler, la multitude des reptiles a contribué à la rendre plus

dangereuſe pour les beſtiaux ; en effet, une grande quantité d'inſectes adhérens aux herbes dont ils ſe nourriſſoient, devoit cauſer autant de déſordre que la rouille ; les ſubſtances animales ſont ſeptiques de leur nature, & elles deviennent encore plus ſeptiques pour le bétail qui ne ſe nourrit que de végétaux.

L'épidémie de 1711 (*Conſt. Epidem. Auguſt. ann. 1711, 1712.*) qui fit tant de ravages en Italie (7) & en Allemagne, devoit ſa naiſſance à celle dont nous venons de parler (il y a ici une faute de chronologie, ou une erreur de fait) une maladie qui regnoit en 1711, ne ſçauroit venir d'une autre qui ne paroît qu'en 1712. Elle étoit originaire de Hongrie d'où elle fut apportée par des bœufs en Allemagne car elle ne provenoit ni de la conſtitution de l'air, ni de la mauvaiſe qualité des alimens, puiſqu'elle ne s'étendit pas ſur le bétail qui n'avoit point eu de communication avec ces bœufs venus de Hongrie & qui infecterent l'herbe par leur ſalive, enſorte que ceux du pays qui fréquenterent les mêmes pâturages, contracterent la maladie dont étoient atteints ces étrangers.

Le virus, qui ſe communiquoit par la ſalive, étoit d'une ſi grande acrimonie, qu'il agiſſoit comme un cauſtique ſur le

gosier, l'estomac & les intestins, attaquoit le genre nerveux, causoit des mouvemens spasmodiques, fronçoit les fibres, & resserrant extrêmement les tuniques vasculaires, produisoit des étranglemens dans les petits vaisseaux sanguins, & par conséquent des stagnations dans les humeurs qui devenoient putrides, & une inflammation gangréneuse dans presque tous les viscères. La chaleur étoit brûlante, l'appétit totalement détruit, la respiration laborieuse, la langue dans quelques bœufs enflammée & chargée de vésicules rouges, les ventricules, l'épiploon, surtout les intestins, étoient pareillement enflammés ; ceux qui avoisinoient le foie, avoient pris la couleur de la bile ; les excremens étoient purulens, teints de sang & d'une puanteur insupportable, de sorte que, dit l'Observateur, la maladie prenoit la forme d'une dyssenterie maligne : mais on seroit bien fondé à avancer que la dyssenterie n'étoit ici que symptomatique & non pas idiopathique.

La mortalité du bétail ne donna pas beaucoup de relâche, car elle recommença l'année suivante ; la cause cependant n'en fut pas la même, & l'epidémie qui enleva le bétail en 1712, parut avec des symptômes différens : elle attaqua d'abord les chevaux, spécialement ceux qui

étoient aux environs d'Auſbourg, & épargna preſque tous ceux qui étoient dans la ville. Elle ſe communiqua enſuite aux bœufs & à pluſieurs animaux de différentes eſpeces ; il leur ſurvenoit au poitrail, aux aînes & dans pluſieurs autres endroits des tumeurs dures, qui s'étendoient beaucoup, & qui en très-peu de tems emportoient les beſtiaux qui en étoient affectés. Cette épidémie paroît être la ſuite de celle qui avoit régné l'année précédente, en ce qu'on attribue les tumeurs & les accidens qui les accompagnent, à la piquûre des frêlons, d'une groſſeur peu commune, dont il y eût en 1712 une quantité incroyable. Ils s'étoient, dit-on, nourris des cadavres des bœufs qui étoient morts l'année précédente, & qui n'avoient pas été enterrés aſſez profondément. En effet, la piquûre de ces frêlons nés dans l'infection, nourris dans l'infection, ne pouvoit être que dangereuſe. L'hiſtoire ſuivante prouve juſqu'à quel point les humeurs en étoient altérées.

Un homme ayant voulu couper avec une hache le pied d'un cheval, mort de la piquûre d'un frêlon, & qui n'avoit pas été enterré aſſez profondément, puiſque le pied ſortoit hors de la terre, fut éclabouſſé par une humeur, dont quelques gouttes jaillirent juſque ſur l'œil, y firent

naître une inflammation & une tumeur qui s'étendit enſuite ſur l'autre œil, puis ſur toute la tête, & enfin lui cauſerent la mort.

Il périt en 1730 (*Hiſtor. Febr. Catarrh. ann. 1730.*) une grande quantité de beſtiaux en Bohême, dans la Lithuanie, dans la Saxe, la Marche de Brandebourg, le Duché de Magdebourg, Et par quelle maladie furent-ils enlevés ? On n'a pas daigné nous en inſtruire. Seroit-elle ſemblable à celle, qui en 1731, les fit périr dans quelques Provinces de France, & qui ne ſe manifeſtoit que par une veſſie qui ſurvenoit à la Langue? Cette veſſie commence par être blanche, devient rouge, enſuite finit par être noire & dégénere en ulcere chancreux, qui ronge & conſume la langue en très-peu de tems : elle a beaucoup de rapport avec l'anthrax. Cette maladie eſt d'autant plus dangereuſe, qu'elle ne s'annonce par aucun ſymptôme, & que l'animal qui en eſt attaqué, boit & mange comme à ſon ordinaire, juſqu'à ce que le chancre ait fait des progrès conſidérables; & ſouvent l'on ne s'apperçoit du mal que lorſqu'on n'eſt plus à tems d'y remédier.

On a vu en 1740, & dans les années ſuivantes juſqu'en 1750, preſque toutes les bêtes à cornes mourir non-ſeulement

en France, mais encore dans toute l'Europe, d'une fiévre putride, maligne, inflammatoire, ſemblable à celle qui, en 1711, regna en Allemagne, en Italie, que nous avons dit y avoir été apportée de Hongrie, & qui fut qualifiée de dyſſenterie maligne. C'eſt de toutes les maladies qui ont attaqué le bétail en différens tems, la plus dangereuſe, la plus compliquée & la plus difficile à guérir; elle s'annonçoit par une triſteſſe, une langueur & un abattement général. On ſentoit que les battemens du cœur étoient une fois plus fréquens que dans l'état naturel, ce qui dénote une fiévre très-vive: l'animal malade, ayant la tête penchée, avoit peine à ſe ſoutenir ſur ſes pieds; il chanceloit; il battoit des flancs: ſes yeux étoient rouges & larmoyans; ſes cornes & ſes oreilles froides: il découloit de la bouche & des naſeaux une bave épaiſſe & gluante: on remarquoit un mouvement convulſif depuis la tête juſqu'à l'extrêmité du dos. Comme les autres ſymptômes, que nous avons eu lieu de remarquer, étoient les mêmes que ceux que nous avons rapportés en parlant de l'épidémie d'Auſboug; nous ne répéterons pas ce que nous en avons déjà dit.

Nous perdîmes en 1756 un grand nombre de bœufs à Minorque; ces animaux

peu faits à la chaleur du climat, puiſqu'ils venoient d'Auvergne, expoſés pendant tout le jour aux rayons d'un Soleil ardent, (car ſi l'on excepte le milieu de l'Iſle, les abris partout ailleurs ſont très-rares), devoient en être d'autant plus incommodés, que naturellement ils aiment les pays froids, & que c'eſt dans ceux-ci qu'ils réuſſiſſent le mieux. En effet, ceux du Dannemark, de la Podolie & de l'Ukraine, ſont les plus gros, enſuite ceux d'Irlande & d'Angleterre, tandis que ceux d'Eſpagne & de Barbarie, ſont les plus petits. Ils ne trouvoient rien à Minorque qui pût tempérer dans leurs entrailles une chaleur qu'ils ne reſſentoient pas ailleurs : ils n'avoient pas de reſſource dans l'herbe fraîche, puiſque dès le mois de Mai tout eſt ſec dans cette Iſle. L'eau étoit peu propre à les rafraîchir, puiſqu'elle étoit partout tiéde & ſaumâtre dans pluſieurs endroits, au lieu qu'ils aiment l'eau fraîche & pure; ils languiſſoient, maigriſſoient à vûe d'œil : le ſoufle qui ſortoit de leurs poulmons étoit brûlant, ils finiſſoient par piſſer le ſang (8). R. 76.

Nous fûmes effrayés en 1762, par les Gazettes & les Journaux qui nous annoncerent une maladie épidémique qui faiſoit de grands ravages en Dannemark (9), & qui avoit gagné les frontieres d'Alle- R. 77.

magne, elle attaquoit les bœufs, les vaches & même les chevaux ; elle se manifestoit par une vessie sur la langue & étoit la même que celle qui parut en 1731, & dont nous avons déjà parlé ; elle parvint jusqu'en France vers la fin de 1762, mais comme on connoissoit le caractère de cette maladie & les remedes qui lui étoient propres, elle y fit peu de ravage.

Il y eût cette même année 1762, aux environs de Beauvais (10), une mortalité de moutons causée par une maladie qu'on appelle *clavin* ou *claveau*, & qui n'est autre chose que la petite vérole ; elle avoit déjà régné dans ce même Pays en 1761, en 1754 & 1746 : c'est de toutes les maladies contagieuses celle qui se communique le plus facilement aux bêtes à laine, & à laquelle elles sont le plus sujettes. On la distingue ordinairement en discrete & bénigne, maligne & confluente ; elle se manifeste par des boutons enflammés qui s'élevent sur les parties dénuées de laine, telles que le ventre, l'intérieur des cuisses & des épaules, le nez & le dessous de la queue. L'éruption plus ou moins prompte dépend de la température de l'air & du tempérament plus ou moins fort de l'animal. Ordinairement elle est complette le quatriéme ou cinquieme jour ; les boutons sont de plu-

sieurs

sieurs formes & de plusieurs couleurs, tantôt ronds, tantôt oblongs ; ils commencent par être rouges, durs, ensuite ils blanchissent, deviennent mous, suppurent, se dessechent & forment une croute noire qui tombe par écailles. Tel est le cours de la petite vérole bénigne ; mais quelquefois les boutons sont si proches les uns des autres qu'ils se touchent ; ils sont violets, & au lieu de s'élever & de blanchir, ils s'applatissent & deviennent noirs, ce qui annonce une petite vérole d'un mauvais caractère, toujours accompagnée des symptômes de la fievre, l'ardeur, la soif & l'abattement ; à cela, joint une grande difficulté de respirer avec battement de flanc. L'haleine, de même que la matiere contenue dans les boutons, sont d'une puanteur insupportable ; une morve épaisse, tenace, coule avec abondance des narines. L'intérieur de la bouche est garni de pustules, de petits ulceres, qui empêcheroient les moutons de manger quand même ils ne seroient pas dégoutés ; les paupieres se gonflent tellement que les yeux sont fermés. On a remarqué que la maladie étoit ou plus dangereuse ou plus longue, quand la tête étoit attaquée. Cependant on a lieu d'espérer une bonne issue, lorsque l'animal mange avec appétit, quoique la tête soit bien garnie de

boutons, pourvû néanmoins que la morve ne découle pas avec abondance des narines. Quelquefois le clavin eſt terminé dans l'eſpace de douze ou quinze jours ; quelquefois cette maladie n'eſt totalement diſſipée qu'au bout de ſix ſemaines & même deux mois ; alors la laine tombe dans tous les endroits où il y a eu éruption. On a remarqué que les dépôts ou abſcès étoient toujours très-avantageux : ces dépôts ſe forment ſouvent ſur les yeux, où il s'établit une ſuppuration abondante qui fait perdre la vûe, mais ſauve la vie à l'animal ; voilà quel eſt le cours de la petite vérole, voilà quels ſont ſes ſymptômes, bénigne & maligne. Dans le même troupeau elle attaque différemment les moutons qui le compoſent ; les uns n'ont qu'une vérole volante, elle s'annonce dans d'autres avec pluſieurs grains ſur toutes les parties du corps ; d'autres enfin ſont tout couverts de boutons : ceux-là ſont guéris dans dix, douze, quinze jours ; à peine ceux-ci le ſont-ils dans ſix ſemaines, & même deux mois ; tel eſt le claveau qui a régné aux environs de Beauvais, tel eſt ordinairement celui qui regne dans les autres pays.

Si nous avons décrit ſuccintement pluſieurs maladies contagieuſes des beſtiaux, & qui ont paru trop anciennement

pour que nous ayons pû les obſerver, c'eſt qu'il a fallu s'en rapporter aux Auteurs qui en ont écrit, & que nous avons cru ne devoir rien ajoûter à ce qu'ils en ont dit ; ils ne ſe ſont pas plus étendus ſur les cauſes & les effets que nous allons examiner. R. 89

(11) La conſtitution de l'air, & la qualité des alimens ſont la cauſe de toutes les épidémies qui regnent parmi les animaux. Ils reſpirent l'air comme nous, par conſéquent ils doivent être affectés de ſon intempérie, de ſes variations, de ſa gravité, de ſa légereté, de ſon plus ou moins de reſſort ; les vapeurs, les exhalaiſons, & tout ce dont il eſt chargé, doivent faire autant, & même plus d'impreſſion ſur eux que ſur nous, puiſque n'étant pas couverts, ils ſont expoſés au contact immédiat de l'air, & que tous les corpuſcules qui voltigent dans l'atmoſphere peuvent s'attacher à leurs poils, s'inſinuer dans leur corps & cauſer beaucoup de déſordres. Si ce que je viens d'avancer n'étoit pas connu de tout le monde, je pourrois l'étayer de pluſieurs autorités. Hippocrate (*Sect. 4. de Flatibus.*) regarde l'air comme la ſource de toutes les maladies. Virgile (*Georg. Lib. 3.*) promet de nous apprendre les cauſes & les ſymptômes des maladies du bétail.

» Morborum quoque te cauſas & ſigna docebo.

Cependant il ne fait mention que de l'air, comme s'il en étoit l'unique cauſe.

» Hîc quondam morbo cœli miſeranda coorta eſt
» Tempeſtas, totoque autumni incanduit æſtu,
» Et genus omne neci pecudum dedit, omne ferarum
» Corrupitque lacus, infecit pabula tabo. (*idem. ibid.*)

Tite-Live (*Lib. 5, Decad. 1.*) paroît lui attribuer auſſi une maladie peſtilentielle qui enleva les hommes & les animaux ; *Triſtem hyemem ſive ex intemperie cœli raptim mutatione in contrarium factâ, ſivè aliâ de cauſâ gravis peſtilenſque omnibus animalibus æſtus excipit.* On n'a pas beſoin d'autorité pour prouver que l'air influe ſur les beſtiaux de même que ſur les hommes, & qu'il eſt une des cauſes de ces maladies épidémiques qui de tems en tems en enlevent un grand nombre : mais il n'en eſt pas l'unique cauſe ; car ſi on parcourt les annales du monde, on verra qu'elles ne dépendent pas toujours de la conſtitution de l'air & de ſes variations.

La plûpart des maladies peſtilentielles, qui en différens tems ont détruit une partie des hommes, ont épargné les animaux. Thucydide dans ſa deſcription de la peſte d'Athenes, (*de bell. Pelopon. Lib. 2.*) ne dit pas que ce fléau ſe fût

étendu ſur les beſtiaux ; il rapporte ſeulement que les animaux, qui ſe nourriſſent de chair, ne toucherent point aux cadavres des perſonnes mortes de la peſte, & que ceux qui furent aſſez voraces pour y toucher, en moururent ; ce qui eſt une preuve tacite que les autres animaux n'en moururent pas. La peſte ravagea pendant quinze ans l'Empire Romain ſous les Empereurs Gallus & Voluſien (*Zonar. Tom.* 2.) : elle enleva à Rome en 263, juſqu'à cinq mille perſonnes en un jour. (*Baronius*, *Annal. Tom.* 2.) Il mourut de la peſte à Conſtantinople, ſous l'Empereur Juſtinien, depuis cinq mille juſqu'à dix mille hommes auſſi dans un ſeul jour. (*Procop. de Bello Perſ. Lib.* 2.) Gui de Chauliac parle d'une peſte qui parut de ſon tems en 1348, & qui fut ſi cruelle qu'elle ne laiſſa pas la quatrieme partie des hommes ſur la terre. Elle fit, ſelon Rondelet, en 1450, beaucoup de ravage en France, en Allemagne, en Italie, & en Eſpagne. Valeriola dit qu'en 1553, les hommes mouroient de la peſte dans la Gaule Narbonnoiſe en parlant & en ſe promenant, comme s'ils euſſent été frappés de la foudre. Jerôme Mercurial raconte la même choſe de celle qui parut dans le même tems à Padoue & à Veniſe. Zacutus parle d'une peſte très-cruelle qui

regna à Liſbonne en 1601. Enfin elle parut dans la Moſcovie en 1655, en Angleterre en 1665 & 1666, en Pologne en 1708 & 1709, à Marſeille en 1720; cependant ce terrible fléau qui a détruit en différens tems une grande partie du genre humain, a épargné les animaux, ou du moins les Auteurs qui ont parlé des ravages qu'il avoit faits parmi les hommes, n'ont pas dit qu'il en eût fait parmi les beſtiaux. Auroient-ils tous oublié une choſe de ſi grande conſéquence ? Leur ſilence, à ce ſujet, prouve ce que j'ai avancé, que leurs maladies épidémiques ne proviennent pas toujours de la conſtitution de l'air : car on ne ſçauroit nier que dans les années dont nous avons parlé, elle ne fût très-propre à les faire paroître.

On m'objectera que l'air affecte différemment les différens corps, que les maladies ne ſe communiquent pas des hommes aux animaux, ni d'un cheval à un bœuf, mais ſeulement aux animaux de la même eſpece, d'un bœuf à un autre bœuf; que ce qui eſt funeſte à une eſpece ne l'eſt pas à une autre, & qu'il y a des peſtes pour les hommes, d'autres pour les brebis, d'autres pour les chevaux, d'autres pour les bœufs, c'eſt le ſentiment d'Hippocrate (*Sect. 3. de Flatib.*). L'autorité de ce grand homme eſt certaine-

ment d'un grand poids; néanmoins il faudroit bien se garder de mettre dans les mêmes écuries (12) des bœufs sains avec des chevaux attaqués de quelqu'épidémie, ou de faire d'autres associations. On a observé que des hommes, qui n'avoient aucun vestige de charbon ni aucune égratignure à la main, avoient été attaqués d'un véritable anthrax en ouvrant des bœufs morts d'une maladie contagieuse; j'ai vu presque tous les Bouviers, prépposés à la garde des bestiaux parmi lesquels régnoit la mortalité, tomber dans des fiévres malignes accompagnées de gangrene.

Si les maladies peuvent se communiquer des bestiaux aux hommes, elles se communiquent, sans doute, des hommes aux bestiaux: pourquoi donc (13) n'ont-ils pas été malades, lorsque la constitution de l'air nous affectoit & paroissoit très-propre à les affecter? & pourquoi nous sont-ils enlevés lorsque les saisons se comportent bien? C'est que toutes les maladies épidémiques ne dépendent pas de la constitution de l'air, & que plusieurs viennent de la qualité des alimens. Que le bled soit ergoté, ou gâté par la nielle, il ne manque jamais de causer des maladies populaires; l'herbe de même infectée par une rosée mielleuse, qui fait sur

elle le même effet que ſur le bled, devient auſſi pernicieuſe aux beſtiaux, que le bled ergoté le devient aux hommes. De tout tems on a redouté, & avec raiſon, cette roſée qu'on appelle ordinairement la rouille, il en eſt parlé dans l'Ecriture Sainte comme d'une ſuite de la colere de Dieu : *Percuſſi vos in vento urente & in ærugine.* Pline la regarde comme plus dangereuſe que la grêle; c'eſt pourquoi, dit-il, Numa Pompilius avoit établi des fêtes, *Rubigalia Feſta*, pour en détourner les effets ; on les célébroit au mois d'Avril, parce que c'eſt dans ce mois que paroît cette rouille ; juſqu'à préſent on n'a pas encore déterminé ſa nature (14) : on ſçait ſeulement qu'elle eſt cauſée par des brouillards qui briſent le tiſſu des feuilles & des tuyaux, & qui par-là occaſionnent l'extravaſation d'un ſuc gras, qui en ſe deſſéchant ſe convertit en une pouſſiere rouge qui s'attache aux plantes & leur fait beaucoup de tort, car peu de tems après elles paroiſſent comme gangrénées. Quand elles ſeroient ſaines de leur nature, elles deviennent par-là très-préjudiciables aux animaux. Le trefle, le ſainfoin, la luzerne, le ray-graſs ſont aſſûrément des plantes réputées ſalutaires : qu'elles ſoient attaquées de la rouille, elles deviennent plus pernicieuſes que le

ranunculus, le tithymale & l'ellébore ; que celles-ci en ſoient affectées, déjà dangereuſes par elles-mêmes, elles le deviennent encore davantage par le vice qu'elles ont contracté ; chargées de cette rouille, elles vont être funeſtes aux animaux. Le linge expoſé à cette roſée eſt taché de jaune & rongé : ces taches ſe voient auſſi ſur les fruits & les feuilles des plantes & des arbres ; ce ſont autant d'endroits où cette roſée a ſéjourné, & qui ſont gangrénés. Il ſemble, dit Ramazzini dans ſes Obſervations ſur l'Epidémie de Modene, qu'elle ſoit auſſi corroſive que l'eſprit de nitre ; les pâturages corrompus par la rouille étoient ſi pernicieux aux animaux, que les troupeaux entiers étoient enlevés. Cette roſée mielleuſe n'a jamais paru qu'elle n'ait été ſuivie d'une mortalité parmi les beſtiaux. En 1693, les herbes en furent infectées dans la Heſſe, auſſi les bœufs & les vaches y mourroient-ils par troupeaux, dit Bernard Valentin. On obſerva dans la Carniole, en 1712, que la rouille avoit corrompu les plantes, & auſſitôt on vit périr les animaux en grand nombre. On remarqua la même choſe à Ferrare en 1715, le ſigne précurſeur, ou plutôt la cauſe de la mortalité du bétail parut, & cette cauſe fut ſuivie de ſon effet.

De quelque maniere que les prairies & les pâturages aient été gâtés, ſoit par la rouille, ſoit par d'autres accidens, il en réſulte toujours une épidémie, qui enleve les beſtiaux. Les alimens corrompus produiſent une corruption dans les humeurs, cauſe prochaine des maladies qui enlevent les hommes & le bétail. D'où provenoit la peſte qui fit tant de ravages à Jéruſalem, à Marſeille & à Bréda pendant que ces villes étoient aſſiégées ? De ce que les habitans, qui n'avoient pas une proviſion ſuffiſante de vivres, furent contraints de recourir à des alimens corrompus. Souvent la peſte ſuccede à la famine, parce que dans la diſette, on eſt forcé de ſe nourrir de ce qu'on dédaigneroit dans l'abondance.

Durant la peſte d'Athenes les chiens qui toucherent aux cadavres périrent ; ils devinrent enragés en Moſcovie en 1655 & dans la Baſſe-Hongrie en 1712, pour avoir mangé de la chair des beſtiaux morts d'une maladie épidémique. Il y eut à Minorque dans les mois de Juillet & d'Août 1756, une mortalité parmi les bœufs qui ayant été tranſportés dans cette Iſle, ne purent réſiſter à la chaleur de ſon climat; preſque tous les Bouviers qui avoient ſoin de ces animaux tomberent malades ; mais la maladie fut beaucoup plus grave par-

mi ceux qui eurent l'imprudence de manger de leur chair : car ils furent tous attaqués d'une fiévre maligne, accompagnée d'une gangrene qui ſe manifeſtoit dès le ſecond jour de la maladie, ſurtout au coude & au talon. On a auſſi remarqué à l'Hôtel-Dieu d'Orléans, que les Payſans de Sologne qui vivoient de grains ergotés, étoient attaqués d'une gangrene ſeche, noire qui commençoit par les doigts du pied, montoit inſenſiblement, & faiſoit tomber les extrémités du corps, de ſorte qu'on a vu de ces gens à qui il ne reſtoit que le tronc. (*Hiſt. de l'Acad. Royale. ann. 1710*).

La rouille eſt aux herbes ce que la gangrene eſt à la chair : ſi la chair corrompue & non pas gangrénée (car on n'en mange point quand elle eſt dans cet état), cauſe des fiévres malignes parmi les hommes, pourquoi des herbes gangrénées, & même ſphacélées, n'en cauſeroient-elles pas parmi les beſtiaux ? Non-ſeulement elles en cauſent quand elles ſont gâtées par la rouille, mais même ſans cette rouille, & ſans aucune corruption, lorſqu'elles ſont d'une qualité contraire aux beſtiaux. On les a vus mourir en grand nombre dans des endroits marécageux, où il croiſſoit de mauvaiſes herbes, tandis que les troupeaux voiſins ſe portoient bien, quoique

dans un lieu limitrophe. Nos prairies, nos pâturages ſont mêlés de bonnes & mauvaiſes plantes, elles ſont confondues les unes avec les autres, & on laiſſe aux animaux le ſoin de choiſir celles qui leur ſont avantageuſes, & de les diſtinguer de celles qui leur ſont nuiſibles; il eſt vrai qu'ils ont reçu du Créateur un inſtinct qui les porte à ce qui leur eſt avantageux, & qui les éloigne de ce qui peut leur nuire; mais l'homme n'a-t'il pas ſouvent éprouvé que certains mets étoient contraires à ſa ſanté, & combien de fois avec toute ſa raiſon, n'en a-t'il pas mangé, lorſqu'ils étoient de ſon goût, quoiqu'il fût perſuadé d'avance qu'il en ſeroit incommodé? Devons-nous plus exiger de l'inſtinct des animaux que de notre raiſon? Les plantes ſaines ſont ſi voiſines de celles qui ſont nuiſibles, qu'il leur eſt difficile de brouter les premieres, ſans brouter en même tems quelques-unes de ces dernieres. Pourquoi ſouffrons-nous ce mêlange? Si nos ſoins ne s'étendent pas juſqu'à détruire les herbes inutiles, du moins devroient-ils s'étendre juſqu'à extirper celles qui ſont nuiſibles. Nous voyons croître ſous nos yeux le *ranunculus*; toutes ſes eſpeces contiennent beaucoup de ſel âcre & corroſif, ſur-tout le *ranunculus paluſtris apii folio*, autre-

ment dit, *herba ſcelerata*, nom qui déſigne aſſez combien il eſt pernicieux. Cette plante croît le long des rivieres ; à la vérité elle eſt plus rare que le *ranunculus pratenſis erectus acris*, & le *ranunculus pratenſis repens hirſutus*, qui ſont très-communs dans nos prairies, & qui quoique moins dangereux que le premier, ne laiſſent pas que d'être funeſtes aux animaux qui les mangent; le *ptarmica vulgaris, dracunculus pratenſis* qu'on appelle auſſi l'herbe à éternuer, n'eſt ni moins commun ni moins âcre que le *ranunculus* ; on y trouve encore le tithymale, plante corroſive, la petite ciguë, la mille-feuille, qui devroient en être bannies. Celui qui veut conſerver ſon bétail ne doit pas ſouffrir que ces plantes végetent dans ſes prés ; & on ne doit pas être ſurpris de le voir périr dans les endroits où ces herbes abondent.

L'eau, qui doit être rangée parmi les alimens, contribue auſſi par ſa mauvaiſe qualité, jointe à celle des herbes, à produire des maladies épidémiques ; elle peut même ſeule & ſans le ſecours d'aucun autre agent, les cauſer, lorſqu'elle eſt bien corrompue.

On lit dans les Tranſactions philoſophiques, que pendant la peſte qui regna à Londres, on ramaſſa ſur l'eau qui avoit

été quelque tems expoſée à l'air dans un vaſe une pellicule bleue, qui ayant été mêlee avec du pain, & donnée à un chien, le fit périr en vingt-quatre heures. L'eau ſans être infectée de ces miaſmes répandus dans l'atmoſphere, & qui ſe dépoſent ſur la ſurface des eaux dans les maladies peſtilentielles, peut ſe charger de corps étrangers & pernicieux aux animaux, en paſſant à travers des mines, telles que celles de plomb, d'étain, de cobalt, de cuivre; elle charrie quelquefois des matieres gypſeuſes, des ſelenites propres à former des obſtructions & à cauſer pluſieurs maladies. Les eaux de l'Iſle de Minorque ſont de cette nature; ayant trop peu de cours pour dépoſer toutes les parties terreſtres dont elles ſont chargées, elles forment toujours des concrétions pierreuſes adhérentes aux parois des vaſes qui les contiennent; ces eaux croupiſſantes, lourdes, viſqueuſes, chargées de frai de grenouilles, infectées par une quantité de vermiſſeaux, de ſang-ſues, d'inſectes de toute eſpece, auxquelles on ne fait pas de difficulté de conduire les beſtiaux (15), ſont pour eux la ſource de pluſieurs maladies. Si la corruption des humeurs eſt la cauſe prochaine des épidémies, comme le dit Riviere, eſt-il rien de plus propre à introduire cette corrup-

tion dans les veines, que des eaux ſtagnantes, que des herbes âcres, corroſives, infectées par la rouille, qu'un air chargé d'une infinité de corpuſcules venimeux? Examinons les effets que ces cauſes doivent produire ſur l'Œconomie animale.

La boiſſon eſt abſolument néceſſaire pour jetter de la détrempe dans le ſang, le rendre plus fluide, pour diſſoudre les alimens, les réduire avec le ſecours de la ſalive, & des ſucs gaſtriques en un liquide laiteux, pour diviſer & étendre ces ſubſtances farineuſes dont ſouvent ſe nourriſſent les beſtiaux, & qui n'ayant point fermenté, forment toujours une colle tenace, qui a grand beſoin d'un véhicule aqueux. Peut-on attendre ces bons offices des eaux ſtagnantes, de ces eaux des marais, troubles, épaiſſes, chargées d'une multitude de corps étrangers, qui fourmillent de vers, où les inſectes ont dépoſé des millions d'œufs, dans leſquelles pourriſſent une infinité de plantes, & où ſouvent on a fait rouir du chanvre & du lin? Loin de ſervir de menſtrue & d'aider à la digeſtion, elles ont beſoin elles-mêmes d'être digérées. Paſſent-elles dans le ſang? elles vont produire des embarras dans la circulation, une infinité d'obſtruction; les vaiſſeaux capillaires ſont bouchés, en-

gorgés par un fluide viſqueux ; la circulation n'ayant plus lieu dans ces petits canaux, le ſang qui a un moindre trajet à faire, revient plus promptement au cœur, qui le repouſſe à meſure qu'il aborde. Ses battemens ſont plus fréquens, le fluide artériel eſt mû avec une impétuoſité qui augmente en raiſon compoſée de la force du cœur & de la fréquence de ſes contractions. Il heurte avec plus de force contre la matiere qui engorge les vaiſſeaux capillaires. Cette matiere eſt de plus en plus engagée dans des canaux qui décroiſſent en diamétre, elle s'y corrompt par ſon ſéjour & par la chaleur du lieu où elle eſt empriſonnée, & de-là les fiévres putrides, malignes : de-là les inflammations ſuivies de ſuppuration ou de gangrene (16). B. 94.

Non-ſeulement l'eau croupiſſante eſt pernicieuſe par ſa viſcoſité, mais encore parce qu'elle fourmille de vermiſſeaux de toute eſpece, qui prendront de l'accroiſſement dans les entrailles des beſtiaux & parce qu'elle eſt chargée d'une quantité prodigieuſe d'œufs d'inſectes que la chaleur de ces entrailles fera éclorre. Parmi ces vermiſſeaux & ces inſectes, les uns croiſſent, picotent, irritent les inteſtins, cauſent des mouvemens ſpaſmodiques, convulſifs ; d'autres meurent, ſe pourriſſent,

ſent & cette pourriture de ſubſtances animales paſſe dans le ſang des beſtiaux qui ne ſe nourriſſent que de végétaux : il en doit réſulter beaucoup de déſordre ; Hippocrate (*Sect.* 3. *de aëre, locis & aquis*) dit que des eaux marécageuſes, dont on avoit fait uſage pendant un hyver, avoient cauſé des fiévres ardentes aux perſonnes avancées en âge, & aux jeunes gens des maladies qui les rendoient maniaques, ou qui attaquoient la poitrine.

Dans les vaiſſeaux qui tiennent longtems la mer, l'équipage eſt attaqué des plus griéves maladies, provenant de la mauvaiſe qualité des alimens & de l'eau croupiſſante qui devient jaune, fétide, & pleine d'inſectes, quoiqu'on ait ſoin de faire ſa proviſion & de la puiſer dans les fontaines & les rivieres.

L'eau, chargée de tout ce qu'elle peut diſſoudre, ne ſe charge plus de rien : telle eſt ſouvent celle des marais ; elle devient donc tout au moins inutile pour la diſſolution des alimens, ſi elle ne fatigue pas l'eſtomac ; mais la partie aqueuſe du ſang, qui ſe diſſipe à tout moment, ſoit par la tranſpiration, ſoit par les urines, a beſoin d'être réparée, ſans quoi il reſte à ſec, & ne ſçauroit plus circuler dans les petits vaiſſeaux où il s'arrête ; l'eau marécageuſe étant gluante par elle-même, eſt

par conſéquent peu propre à lui donner la fluidité dont il a beſoin, & à le rendre moins inflammatoire.

Les plantes âcres & corroſives, telles que le *ranunculus*, le tithymale, ou celles qui ſont infectées de la rouille, ne ſont pas moins pernicieuſes au bétail. Elles agacent, irritent les membranes de l'eſtomac, les tuniques des inteſtins, & le moindre mal qu'elles puiſſent faire, c'eſt d'accélérer le mouvement périſtaltique des inteſtins, de produire des cours de ventre & des dyſſenteries. Mais quelquefois elles ont tant d'acrimonie, qu'elles rongent les tuniques de l'eſtomac, cauſent les douleurs les plus vives, d'horribles mouvemens ſpaſmodiques dans les entrailles, reſſerrent, froncent, déchirent les petits vaiſſeaux ſanguins, ou du moins diminuent aſſez leur diamétre pour produire des inflammations d'une très-mauvaiſe eſpece. Si le linge expoſé à la rouille en eſt percé, rongé, quelle impreſſion ne doit-elle pas faire ſur les tuniques plus tendres des ventricules & des inteſtins? Auſſi par les diſſections anatomiques, apperçoit-on preſque toujours dans les animaux morts de maladies contagieuſes les ventricules enflammé & leurs tuniques intérieures parſemées de tâches livides, gangréneuſes qui conti-

nuent le long du canal inteſtinal.

Nous avons dit que la conſtitution de l'air étoit une des cauſes des maladies épidémiques des beſtiaux. Pour ſçavoir comment cette cauſe agit, (17) il faudroit ſçavoir quelle eſt la diſpoſition de cet air & quelle eſt la nature des miaſmes contagieux dont il eſt chargé. Mais c'eſt une choſe que nous ignorons, dit Sydenham, (*Conſt. Epid. Lond. ann. 1665.*) nous pouvons ſeulement appercevoir ſes effets ſur l'œconomie animale. On a toujours découvert, dans les animaux enlevés par les maladies contagieuſes & qui ont été ouverts, des marques d'inflammation & de putréfaction; on peut donc réduire ces maladies aux putrides (18) & aux inflammatoires: en effet, toutes celles dont nous avons parlé, empruntoient l'un ou l'autre de ces caractères; ce n'eſt pas que les maladies putrides ne different entre elles de même que les inflammatoires, mais cette différence ne conſiſte que dans les degrés d'intenſité: les fievres malignes & peſtilentielles tiennent le plus haut degré d'intenſité dans la putréfaction, & elles ſont aux putrides ce que la gangrene ou le ſphacele eſt à l'inflammation.

L'epidémie de 1690 ſe manifeſta avec des puſtules. Lorſqu'il paroît des exanthêmes ſur la peau, il faut que les vaiſ-

ſeaux cutanés ſoient engorgés d'une matiere qui ne ſçauroit circuler librement dans ces petits vaiſſeaux, & par conſéquent il y a inflammation. En 1693 on trouva, dans preſque tous les animaux que l'on ouvrit une ſuppuration dans le poulmon ; or il n'y a point de ſuppuration qu'il n'y ait eu une inflammation antécédente. La maladie, qui en 1712 fut ſi funeſte au bétail dans la Baſſe Hongrie, parut avec des puſtules qui contenoient une matiere très-fœtide : la puanteur de cette matiere & de l'humeur qui découloit de la bouche & des naſeaux, prouvent que la maladie étoit compliquée, & que la putréfaction ſe joignoit avec l'inflammation. L'Auteur, qui a décrit la conſtitution épidémique d'Auſbourg, dit lui-même que la maladie du bétail étoit putride & inflammatoire ; tout l'annonçoit comme telle, puiſqu'elle étoit accompagnée d'une dyſſenterie purulente, que les excrémens étoient d'une puanteur inſupportable, & qu'à l'ouverture des cadavres on voyoit l'épiploon, les ventricules, les inteſtins attaqués d'inflammation, & la langue couverte de boutons rouges ; n'apperçoit-on pas la marche d'une inflammation qui ſe termine par la gangrene dans cette veſſie d'abord blanche, enſuite rouge & enfin noire, qui l'année der-

niere, & en 1731 ſurvenoit à la langue des beſtiaux ? Le caractère de la maladie contagieuſe de 1740 & des années ſuivantes étant le même que celui de 1711, on obſerva pareillement à l'ouverture des bêtes à cornes, les effets d'une fievre putride, maligne & inflammatoire ; on trouvoit, dans le premier ventricule, dont il ſortoit un air infecte, des alimens d'une très-mauvaiſe odeur, & qui s'y étoient corrompus par leur ſéjour, car l'eſtomac en étoit plein, quoique les animaux malades euſſent été trois ou quatre jours ſans manger : le ſecond ventricule contenoit une matiere qui ſembloit avoir été deſſéchée, ſes membranes noires, gangrénées, ſe déchiroient aiſément, de même que la membrane intérieure du troiſiéme ventricule & des inteſtins, qui étoit ſemée de tâches violettes & qui contenoit quelquefois du pus. On voyoit encore des hydatides & des tâches noires au foie, au poulmon & aux méninges du cerveau. Dans les bœufs ouverts à Minorque en 1756, on trouvoit, dans preſque tous les viſceres de l'abdomen, des traces d'une inflammation terminée par la gangrene ; enfin on a remarqué, dans une brebis morte du clavin aux environs de Beauvais, que les poulmons ſur leſquels on appercevoit quelques puſtules ſemblables

à celles de l'extérieur, avoit une couleur livide ; que l'épiploon étoit d'un rouge obſcur ; que la membrane interne d'un des ventricules étoit parſemée d'une quantité de puſtules blanches de même nature que celle de la peau, mais plus petites; que le foie, & les reins étoient d'un verd obſcur, que leur ſurface à une ligne de profondeur étoit caſſante, & que le ſang de la veine-cave reſſembloit vers le foie à la coëne qui recouvre le ſang des pleurétiques.

Puiſque l'on a conſtamment obſervé, par l'ouverture des cadavres, que toutes les maladies épidémiques des beſtiaux étoient ou putrides ou inflammatoires, on voit de quelle façon on doit ſe conduire dans la curation de ces maladies.

(19) Si elles ſont inflammatoires, les indications, que l'on doit remplir, ſont de tempérer dès le commencement la fougue du ſang, de diminuer ſa raréfaction, ſa vélocité & la force ſyſtaltique du cœur & des arteres, afin d'empêcher que l'impétuoſité du fluide artériel, qui pouſſe avec force ce qui le précede, n'augmente l'engorgement dans des petits vaiſſeaux qui en ſont très-ſuſceptibles, puiſqu'ils vont en décroiſſant de diamétre. C'eſt à quoi l'on remédie par les ſaignées, d'autant plus néceſſaires dans les maladies inflam-

matoires du bétail, que l'action des vaiſſeaux, ſur le ſang qu'ils contiennent, eſt plus forte. Ce fluide eſt naturellement diſpoſé à la concrétion ; lorſqu'il eſt trop comprimé dans les arteres, ſes parties rouges, ſphériques, qui ne ſe touchoient que par des points, étant preſſées, ſe toucheront par un plus grand nombre de points, deviendront adhérentes les unes aux autres, & cela d'autant plus facilement, que pendant la fievre & lorſque le mouvement du ſang eſt accéléré, la partie aqueuſe qui tenoit ces globules ſéparés ſe diſſipe. C'eſt pour cette raiſon que les maladies inflammatoires ſont plus dangereuſes dans les perſonnes robuſtes, dans les gens de la campagne & dans ceux qui font de violens exercices, parce que leur ſang a plus de conſiſtance, eſt plus fourni de globules rouges & a moins de parties aqueuſes ; c'eſt par la même raiſon que les chevaux, les bœufs qui travaillent beaucoup, dont les fibres ſont fortes & tendues, dont le ſang eſt d'un rouge plus foncé que le nôtre, ſont plus en danger dans les maladies inflammatoires : il faudroit donc, ſitôt qu'on s'apperçoit qu'elles ſont de cette nature, recourir promptement à la ſaignée ; car ſi l'on attendoit que l'engorgement dans les petits vaiſſeaux fût tel que leur parois en fuſſent rompues, cette

opération deviendroit inutile, & l'inflammation se termineroit par la suppuration, si elle n'alloit pas jusqu'à la gangrene. On sent bien que les boissons tempérantes & délayantes ne sont pas moins nécessaires que les saignées.

Si au contraire on appercevoit des signes de putréfaction, il faudroit aussitôt avoir recours aux remedes évacuans, tant pour débarrasser les premieres voies des matieres corrompues qui y croupissent, & qui en passant dans le sang lui communiqueroient leur caractère & augmenteroient la putréfaction, que pour faire dégorger les glandes du canal intestinal par les irritations modérées des cathartiques sur leurs vaisseaux excrétoires ; ce qui favorise l'évacuation d'une grande quantité de mauvais sucs dont le sang se dépure. Les premieres voies étant débarrassées, les digestions se font mieux, elles fournissent au sang un meilleur chyle, les sécrétions se rétablissent, & les boissons antiseptiques, qu'il convient d'employer dans ce cas, achevent de détruire le virus qui avoit infecté les humeurs.

Ce sont ici des remedes généraux ; mais il en est d'autres dont on doit se servir suivant les circonstances, & en se conformant aux indications de la nature : voyons comment & dans quel cas il faut les appliquer.

L'anatomie comparée nous apprend que la ſtructure des beſtiaux differe peu de la nôtre ; les fonctions animales & vitales ſont les mêmes , les ſécrétions ſe font de même : pourquoi donc ne pas employer dans leurs maladies les mêmes remedes que nous employons dans les nôtres ?

Si l'on avoit à traiter une maladie épidémique qui attaquât les beſtiaux , ſi elle s'annonçoit avec une éruption cutanée ou avec des boutons de petite vérole , telle que celle de 1690 , décrite par Ramazzini , il faudroit examiner ſon caractère , car les éruptions cutanées proviennent quelquefois de la violence de la fievre , des alimens âcres & ſtimulans , des remedes & des cordiaux dont on a trop fait d'uſage , alors on ne peut rien attendre de bon de l'éruption des exanthêmes , mais quelquefois elle eſt le produit d'un effort de la nature qui chaſſe au-dehors ce qui l'incommode , pour lors ces éruptions ſont avantageuſes , & il faut les favoriſer. Dans le premier cas la fievre eſt vive , la chaleur très-conſidérable , & tous les ſignes de l'inflammation paroiſſent ; dans le ſecond cas le pouls eſt foible quoique précipité , & les forces abattues ; on ſent bien qu'on doit ſe conduire différemment dans ces deux poſitions. Dans la pre-

miere, il faudroit recourir promptement à la ſaignée, mettre en uſage les boiſſons rafraîchiſſantes, telles que l'eau, dans laquelle on aura fait diſſoudre du ſalpêtre, du ſel de prunelle : il faut une once de ſalpêtre ſur environ quinze livres d'eau ; à la place du nitre ou ſalpêtre on peut y mêler du vinaigre ou de l'eſprit de vitriol juſqu'à une agréable acidité ; on ne donnera aux animaux malades qu'une nourriture légere, de l'herbe fraîche, du ſon bouilli : par ce moyen on pourra empêcher les progrès de l'inflammation, & diſſiper par la réſolution celle qui ſeroit déja formée. Dans la ſeconde poſition au contraire, il faudroit bien ſe garder d'employer les mêmes remedes : les ſaignées ſeroient mortelles ; elles feroient diſparoître l'éruption qu'il faut favoriſer par la thériaque qu'on fait prendre à un bœuf, à un cheval, à la doſe d'une once : on ſoutiendra l'éruption, en lui donnant tous les jours deux cuillerées de ſoufre en poudre fine mêlé avec du ſon ; la boiſſon ſera de l'eau dans laquelle on fera diſſoudre du ſel marin. Ce ſel eſt un diurétique qui aide à dépurer le ſang par la voie des urines. (*Prem. Vol. des Mém. préſ. à l'Acad.*) On facilitera de plus en plus cette dépuration par un ſéton qu'on fait dans les bœufs au fanon, en perçant avec un

biſtouri la peau de part en part. On paſſe à travers l'ouverture faite par le biſtouri, une languette de toile enduite de baſilicum, ayant ſoin de nettoyer tous les jours la plaie & la toile qui ſe charge de pus, en tirant à chaque panſement l'une des extrêmités de la languette, pour faire ſortir de la plaie la partie de la toile qui eſt chargée de pus. Si malgré cela l'éruption ne ſe ſoutenoit pas, il faudroit réïtérer la doſe de la thériaque, & donner de tems en tems pour boiſſon de l'eau dans laquelle on auroit fait bouillir de la ſalſe-pareille & du ſaſſafras ou de la racine de contrayerva.

La maladie contagieuſe qui parut dans la Heſſe en 1693, ſe terminoit (20) par une phthiſie pulmonaire qu'on auroit pû prévenir & combattre avantageuſement dans le commencement par des ſaignées, des boiſſons tempérantes, nitrées ou acidules; ſouvent on ſeroit parvenu à réſoudre l'inflammation, à l'empêcher de ſe terminer par la ſuppuration. Si cependant en pareil cas on ne pouvoit pas entiérement la parer, il ſeroit très-à-propos de donner tous les jours aux animaux malades une demi-once de ſoufre & autant de cinabre d'antimoine qu'on mêleroit avec du ſon; en même tems on les broſſeroit fortement, opération qu'on répé-

teroit ſouvent pour déterminer, vers les couloirs de la peau, la matiere qui produiroit des abſcès dans le poulmon. La petite vérole, qui n'a pas bien ſuppuré, forme des dépôts ſur la poitrine ; par la raiſon des contraires une éruption cutanée, une détermination des humeurs vers la peau doit dégager la poitrine, c'eſt ce que nous voyons tous les jours. Un ulcere, un cautere, ſont des égouts qui déchargent le poulmon ; on auroit pû prévenir ainſi la phthiſie, puiſqu'elle étoit produite par la même cauſe qui trois ans auparavant avoit produit la petite vérole : c'étoit entrer dans les vûes de la nature.

La maladie contagieuſe qui a régné en France & dans toute l'Europe, depuis 1740 juſqu'en 1750, & qui avoit paru précédemment dans les années 1711, 1712, en Hongrie, en Allemagne & en Italie, s'annonça avec les ſymptômes d'une fiévre putride, maligne, inflammatoire. Comme le goſier, les ventricules & les inteſtins étoient extrêmement irrités par une humeur cauſtique, la premiere attention qu'on devoit avoir dans la curation d'une pareille maladie, étoit de tempérer la grande acrimonie de cette humeur par une boiſſon antiſeptique, adouciſſante, & de prévenir l'inflammation qu'elle peut cauſer, par une ſaignée. On commence

donc par faire avaler matin & ſoir, aux animaux malades, un verre d'huile d'olives, de lin ou de noix, avec un demi-verre de vinaigre mêlé dans une chopine d'eau légérement tiéde; on ne leur donne preſque les deux premiers jours que de l'eau mêlée avec du vinaigre ou de l'eſprit de vitriol ou avec une décoction d'oſeille juſqu'à une agréable acidité, car il faut les tenir à la diéte & mettre tout au plus devant eux quelques poignées de ſon maigre qu'on aura fait bouillir, pour laiſſer dégorger les ventricules qui ſont remplis d'alimens, comme nous l'avons obſervé; après quoi on leur donnera une once de ſafran des métaux pulvériſé, ou ce qui eſt mieux encore, on fait infuſer pendant 24 heures l'once de ſafran des métaux dans une pinte de vin blanc, & on leur fait avaler le tout avec la corne ou un entonnoir; la doſe pour les chevaux, les bœufs & les vaches, eſt d'une pinte, & d'un demi-ſeptier pour les brebis: les animaux, qui ont pris ce remede, doivent reſter tout le jour chaudement à l'étable, & ne manger que le ſoir, parce qu'il agit autant par la tranſpiration que par les ſelles. J'ai éprouvé pluſieurs fois l'efficacité de ce remede; néanmoins la violence de la maladie ne permet pas de s'y borner. Le ſéton, que nous avons déjà

proposé ailleurs, est ici de la plus grande utilité. Si les gens de la campagne n'avoient pas la facilité de se procurer du safran des métaux, ils pourroient lui substituer deux onces de racines de bryone seche & réduite en poudre, ou une once & demie de celles de cabaret. Le safran des métaux vaudroit cependant beaucoup mieux. Quant aux racines de gratiole & de tithymale, je les crois trop corrosives (21) pour favoriser l'écoulement de la bave & de la morve, on soufflera dans les naseaux de la poudre d'ellébore ou de maron d'inde, & on lavera tous les jours la bouche avec le vinaigre thériacal.

R. 149.

Si malgré ces remedes, les accidents de la maladie ne diminuent pas, il faudroit avoir recours au quinquina qu'on donneroit soir & matin à la dose d'une demi-once associé avec deux gros de sel de prunelle & vingt grains de camphre : ces remedes sont d'excellens antiseptiques, & spécialement le quinquina dont on connoît la vertu dans les cas de gangrene : les gens de la campagne, qui trouveroient ce remede trop couteux, pourroient lui substituer une demi-once de racine de gentiane avec une demi-once de suie de cheminée, il faut prendre celle des cuisines parce qu'elle est plus chargée

de ſel ammoniac, on lui aſſocie également le ſel de prunelle & le camphre, parce que rien n'eſt plus eſſentiel que de rétablir les ſécrétions, & que ces remedes dégagent les couloirs de la peau & ceux des urines. A la place du vinaigre thériacal, on peut prendre du fort vinaigre, dans lequel on diſſout une poignée de ſel & on écraſe quelques têtes d'ail mondées; on notera que ſi la ſaignée n'a pas été pratiquée dès le commencement, elle devient dans la ſuite plus nuiſible que profitable.

Lorſqu'on voit au poitrail & aux aînes des tumeurs dures, des bubons, comme on l'apperçut dans l'épidémie qui ſuccéda en Allemagne à celle de Hongrie, & qu'on regarda comme une ſuite de cette derniere, alors il faut appliquer des ventouſes ſur ces tumeurs & ces bubons pour y attirer une plus grande quantité d'humeurs, ſcarifier la partie, la faire ſuppurer avec l'onguent de ſtyrax, le baſilicum, ou quelqu'autre ſuppuratif; & pour déterminer la matiere qui eſt le foyer de la maladie à s'échapper tant par cette voie que par les couloirs de la peau, on fait avaler tous les jours à l'animal malade une demi-once de ſuie de cheminée dans un verre de vinaigre thériacal. On a ſouvent eu lieu d'obſerver que la ſuppuration des

bubons des parotides, étoit un égout, une criſe ſalutaire, qui terminoit les fiévres malignes peſtilentielles.

Le vinaigre thériacal n'eſt autre choſe que du vinaigre ordinaire & très-fort ; on en prend une bouteille, dans laquelle on fait diſſoudre deux onces de thériaque.

Si l'on appercevoit ſur la langue (22) des beſtiaux une veſſie rouge, qui finit par devenir noire; telle qu'on l'obſerva l'année derniere & en 1731, il faut ſe défier de cette veſſie ; c'eſt une puſtule maligne qui les fait périr dans 24 heures, par conſéquent le remede doit être très-prompt ; on doit cerner au plûtôt cette veſſie, la ſéparer de la chaire vive, enlever la peau & tout ce qui paroît noir, laver enſuite la plaie au moins trois fois par jour avec le plus fort vinaigre dans lequel on aura fait diſſoudre du ſel, juſqu'à ce qu'elle ſoit cicatriſée.

On a publié, ſous le nom de M. Fradet, Secretaire de l'Intendance de Chaalons en Champagne, un remede pour prévenir ce mal. Il conſiſte à frotter deux fois par jour la langue des beſtiaux, avec un linge trempé dans la décoction ſuivante.

Prenez de la rue, de l'abſinthe, des aulx, de la ſuie de cheminée, une poignée de chaque eſpece, du poivre & du ſel de chacun deux pincées, faites bouillir le tout

tout pendant cinq à ſix minutes, dans une pinte du plus fort vinaigre, ſi la maladie eſt déclarée ; on cerne la veſſie & on l'enléve, comme nous venons de le dire ; on lave pluſieurs fois dans la journée la plaie avec du vinaigre dans lequel on aura mis une poignée d'ail, une poignée de ſel, une cuillerée de poivre, de la ſuie de cheminée, du vitriol bleu & de l'alun de la groſſeur d'une noix muſcade ; on peut ſupprimer le vitriol bleu & l'alun qui, étant très-aſtringents, froncent les fibres de la langue, entretiennent l'inflammation dans cette partie, & empêchent l'animal de manger.

Le claveau, ou petite vérole (23), eſt la maladie la plus dangereuſe qui, après la peſte, puiſſe infecter un troupeau. Nous ne la diſtinguerons pas, comme M. Haſtfer, en petite vérole du printems, de l'été, & de l'automne, parce qu'elle regne auſſi l'hiver, mais en diſcrete ou bénigne, maligne & confluente. La petite vérole bénigne ou diſcrete n'a pas beſoin de remedes, on peut, & on doit l'abandonner à la nature. La confluente au contraire demande les plus grandes attentions. Quelles que ſoient les cauſes de cette maladie, que les Médecins Arabes attribuent à un levain héréditaire, & Sydenham à des

miaſmes venimeux : quelle que ſoit la matiere qui la produit, on ne doit en attendre l'expulſion que de la ſuppuration & du deſſechement des puſtules par leſquelles le claveau ſe manifeſte ; il faut donc qu'il y ait une éruption : mais quelquefois l'inflammation eſt languiſſante, l'éruption eſt foible, paroît avec peine, ou eſt ſupprimée ; quelquefois auſſi l'inflammation eſt à ſon plus haut point, & l'éruption ſi conſidérable, qu'on ne peut en attendre une réſolution avantageuſe : on ne doit donc pas ſuivre la même méthode dans la curation de cette maladie, car ſi on la traite par des cordiaux, dans le deſſein de favoriſer l'éruption, ſouvent on augmente l'inflammation qui n'étoit déjà que trop conſidérable : ſi au contraire, on ne ſe ſert que de remedes antiphlogiſtiques, on concentre le venin qui va former des dépôts dans l'intérieur du corps. C'eſt par conſéquent le caractere de la maladie qui doit nous diriger. Si donc la fiévre étoit vive, & qu'on fût menacé d'une inflammation conſidérable, il faudroit d'abord faire une ſaignée à la jugulaire, & même répéter la ſaignée, parce qu'on ne tire aux moutons que deux à trois onces de ſang à chaque fois : on a remarqué dans l'épidémie de Beauvais, que cette

opération avoit été très-avantageuſe ; elle diminue quelquefois le nombre des boutons, mais ceux qui reſtent deviennent plus larges & ſuppurent plus abondamment. On donne tous les jours aux animaux malades deux gros de ſalpêtre incorporés avec du miel, & pour boiſſon de l'eau tiéde dans laquelle on mêle du vinaigre ou de l'eſprit de vitriol juſqu'à une agréable acidité. On ne doit point oublier ici le ſeton ; ſi les boutons étoient violets ou de couleur de pourpre, ils annonceroient la gangrene ou tout au moins une diſpoſition prochaine à la gangrene. Dans ce cas, il faut ſe preſſer de leur donner deux ou trois fois par jour un gros de quinquina, un demi-gros de ſel de prunelle & huit grains de camphre incorporés dans du miel. Ces boutons violets ſont de mauvaiſe augure & annoncent une mort prochaine, cependant on a ſauvé quelques moutons deſeſpérés par le traitement que nous venons d'indiquer, il faut les tenir à l'étable & les empêcher de ſortir, ſurtout en hyver.

Si l'éruption étoit difficile & les forces languiſſantes, non-ſeulement on s'abſtiendroit de la ſaignée, mais on auroit recours aux remedes qui pouſſent vers les couloirs de la peau ; on donneroit juſqu'à

un gros de poudre de vipere, dans une décoction de racine de contrayerva. On appliqueroit un emplâtre veſſicatoire au cou après avoir bien enlevé la laine. Cet emplâtre doit être ſans graiſſe, & fait avec le levain, le vinaigre & les cantharides en poudre. On le tient long-tems appliqué, parce que les cantharides mordent avec peine ſur la peau des moutons : on pourroit même de tems en tems employer la décoction des bois ſudorifiques, car la boiſſon ordinaire doit être de l'eau dans laquelle on a fait diſſoudre du ſel marin.

Lorſque les boutons reparoiſſent, on entretient l'éruption, en donnant tous les jours une demi-once de fleurs de ſoufre avec autant de baies de laurier en poudre, le tout mêlé dans un peu de ſon ; on continue ces remedes juſqu'à ce que les boutons commencent à ſuppurer, alors on ſupprime le ſoufre & les baies de laurier, mais on perſiſte à leur donner pour boiſſon de l'eau rendue diurétique par le ſel marin. On a ſoin d'entretenir l'écoulement de la morve, en lavant le nez avec une décoction de tabac & en ſoufflant dans les narines de l'éllébore & de la bétoine en poudre, car quoique l'abondance de la morve ſoit de mauvais augure, ce n'eſt

pas que ſon écoulement ne ſoit très-avantageux, de même que le ptyaliſme dans les hommes, mais c'eſt que ce ſymptôme dans le clavin annonce toujours beaucoup de putréfaction.

Lorſqu'il eſt ſec, comme il forme toujours quelque dépôt ou ſur les yeux ou ſur la poitrine, il eſt très-à-propos de purger les moutons avec une demi-once d'aſſa fœtida en poudre qu'on leur fait manger avec du ſon pendant la journée.

M. Haſtfer, Suédois, (dans ſon ouvrage ſur la maniere d'élever & de perfectionner les bêtes à laine) traite cette maladie bien différemment de ce que nous venons de dire ; il en attribue la cauſe à l'abondance des humeurs ; il ne preſcrit que des remedes deſſicatifs, ſudorifiqués, du ſel, de la liveche, de l'eupatoire, quelques grains de civette, & le tout ſous une forme ſeche : bien plus, il ne veut pas qu'on donne à boire aux brebis tant qu'elles ſont malades. Cette méthode peut-être bonne pour la Suéde, pays froid où la tranſpiration eſt peu abondante, les plantes plus aqueuſes & le ſang plus chargé de ſéroſités, mais je doute qu'on réuſsît en les traitant ainſi en Languedoc & en Provence où les alimens ſont plus ſecs & portent moins

d'humidité dans le ſang. Il faut toujours avoir égard au pays, au climat, dans le traitement des maladies, ſoit épidémiques ou autres. La poſition de Naples ſur le bord de la mer, en face d'un volcan, dans un pays qui abonde en ſoufre, celle de Rome dans une campagne baignée par un fleuve qui a peu de pente & où les eaux ſéjournent, ſont bien différentes de Paris, de Lyon, villes plus méditerranées & dans un climat plus froid. Cette différence dans la poſition & le climat doit en apporter dans les maladies épidémiques, & par conſéquent dans leur traitement. S'il eſt avantageux de connoître la nature des maladies épidémiques des beſtiaux, & de ſçavoir les combattre par des remedes victorieux, il l'eſt encore davantage de ſçavoir les en garantir (24). Prevenir une maladie, c'eſt ſe ſouſtraire aux cauſes qui la produiſent ou rendre leur action nulle. Lorſqu'elle eſt l'effet de la conſtitution de l'air, il eſt bien difficile d'en préſerver les animaux; ainſi que nous, ils ſont continuellement expoſés à ſon contact immédiat, ils le reſpirent, il s'introduit avec les alimens dans les entrailles, il pénetre dans les véſicules aériennes du poulmon où il dépoſe de même que ſur toute la ſur-

face du corps les miasmes dont il est chargé, & sur lequel il agit par son plus ou moins d'élasticité, & selon qu'il est plus dense ou plus raréfié : néanmoins il est prouvé par plus d'un exemple qu'on peut changer sa constitution ; on sçait de quelle utilité furent ces feux que fit allumer Hippocrate pendant la peste. Levinus Lemnius (*Lib. 11. de Occult. nat. mirac. cap. 10.*) dit que la garnison de Tournai éloigna la peste de cette ville en tirant tant de coups de canon & en brûlant tant de poudre, que l'air en fut changé & la ville délivrée de ce terrible fléau. Rien effectivement n'est plus propre à corriger les mauvaises qualités d'un air corrompu que ces excellens antiseptiques, l'acide sulphureux & nitreux dont l'air reste chargé après la déflagration du phlogistique dans la poudre à canon. Il n'y auroit donc rien de mieux que de faire brûler dans les étables du soufre associé avec du salpêtre, ou d'y faire bouillir du vinaigre jusqu'à ce qu'il fût totalement évaporé. On peut encore y brûler des baies de genievre, de la myrrhe, de l'oliban, de l'assa-fœtida, mais ces derniers parfums ne doivent être employés que l'hyver ; ils sont d'ailleurs moins efficaces que les acides. Il faut aussi tenir ces étables le plus

nettes qu'il eſt poſſible, en blanchir les murs ou les laver avec le vinaigre, renouveller ſouvent la litiere, ouvrir des portes ou des fenêtres du côté du Nord ; c'eſt ainſi qu'on corrige les mauvaiſes qualités de l'air.

On ſe ſouſtrait encore à ſon action & on la rend nulle, en diſpoſant les beſtiaux à en être peu affectés. Ainſi quand la conſtitution épidémique eſt inflammatoire, il eſt à propos de leur faire une ſaignée, de leur donner de tems en tems des boiſſons acidules, de ne pas les laiſſer expoſés aux grandes chaleurs, de ne pas les forcer de travailler, & d'empêcher qu'ils ne paſſent ſubitement d'un lieu chaud dans un lieu froid, ou qu'étant échauffés ils ne boivent de l'eau trop froide. Si au contraire la nature de l'épidémie étoit putride, il conviendroit de les purger, ou avec le ſafran des métaux (25), ou avec l'aſſa-fœtida, ou les racines de bryone, de cabaret, de leur donner des boiſſons acidules, antiſeptiques, de les broſſer ſouvent, ſoit pour enlever les miaſmes contagieux adhérens aux poils & qui pénétreroient dans la peau, ſoit pour rendre la tranſpiration plus abondante ; on ne ſçauroit croire combien de maux cauſe la ſuppreſſion de la tranſpi-

R. 159.

ration, & combien on en prévient en rétabliſſant ſon écoulement. (*Voy. Sanctorius & de Gorter*).

Lorſque les maladies épidémiques du bétail viennent de la mauvaiſe qualité des alimens, il eſt certain qu'il eſt en notre pouvoir d'en prévenir un grand nombre. Bannir des prés & des pâturages les plantes nuiſibles dont nous avons parlé, former des prairies artificielles, empêcher qu'on n'abreuve le bétail dans des eaux croupiſſantes & corrompues, c'eſt détruire la ſource de beaucoup de maladies. Tout le monde connoît à préſent l'avantage des prairies artificielles, le bénéfice qu'on en retire n'eſt pas ce qui entre ici en conſidération, mais la bonté des plantes qui les compoſent, le trefle, la luzerne, le ſainfoin, le raygraſs, ſont des plantes auſſi ſaines que nourriſſantes. Comme elles parviennent à une certaine hauteur, on pourroit les garantir des effets de la nielle, ce que l'on ne pourroit pas faire à l'égard des herbes rampantes. Dans quelque pays, lorſque l'on s'apperçoit que la nielle s'eſt attachée au bled, deux hommes tenant chacun l'extrémité d'une corde parcourent toutes les terres enſemencées en ſe tenant auſſi éloignés l'un de l'autre que la longueur de la corde peut le leur

permettre ; cette corde, ſoit en faiſant courber la tige du bled, ſoit en lui imprimant quelques ſecouſſes fait tomber la nielle ; ſi cette manœuvre eſt bonne, ce que je n'oſe garantir, on pourroit pratiquer la même choſe à l'égard des prairies artificielles, l'orſqu'on s'apperçoit qu'elles ſont infectées par cette roſée. Quant aux herbes rempantes qu'on ne ſçauroit en préſerver par ce moyen, il faudroit empêcher que le bétail ne s'en nourrit lorſqu'elles ſont encore chargées de cette rouille, il faudroit encore attendre que la pouſſiere noire engendrée par la rouille eût été diſſipée par les vents, & que les plantes euſſent repouſſé de nouvelles feuilles, les premieres ayant été détruites par cette roſée corroſive (26). B. 160.

Nous avons dit que pendant la peſte de Londres, l'eau s'étoit chargée d'une pellicule bleue qui, donnée à un chien, mêlée avec du pain, le fit mourir dans le même jour. Cette pellicule ſe trouve toujours ſur les eaux qui n'ont point de cours. Elle eſt plus ou moins dangereuſe, ſelon que l'air eſt plus ou moins infecté, & l'eau plus chargée de corps étrangers ; il eſt donc de la derniere conſéquence d'empêcher le bétail d'en boire, & s'il n'y en avoit point d'autre, il ſeroit eſſen-

tiel de la bien battre avant que de le conduire à l'abbreuvoir : c'eſt ainſi que ſur les vaiſſeaux, en braſſant l'eau quand elle eſt corrompue, on parvient à la rendre moins mal-ſaine, les impuretés ſe précipitant au fond des tonneaux. Boyle ne manquoit pas de ſe pourvoir de celle qui reſtoit ſur les vaiſſeaux après des voyages de long cours ; il prétendoit qu'ayant été très-ſouvent battue, elle ne contenoit rien qui lui fût étranger, & que c'étoit la plus pure de toutes les eaux.

Si l'on n'a pas été aſſez heureux pour garantir ſes troupeaux des maladies contagieuſes, on doit faire tous ſes efforts pour en empêcher les progrès. On ne peut y réuſſir qu'en interceptant (27) toute communication des animaux ſains avec ceux qui ſont infectés, ſans quoi la maladie ne ſe tranſmet que trop aiſément. Les bœufs coupent l'herbe avec leur langue (28), leur ſalive par conſéquent s'attache à celle qu'ils ont coupée, s'ils ſont malades l'herbe eſt infectée ; que d'autres bœufs viennent la brouter, ils contracteront la maladie dont les premiers ſont atteints. Ces animaux aiment à ſe lécher ; comme ils ont la langue très-rude, ils détachent aiſément de la peau de leurs voiſins une quantité de poils dont il ſe forme dans leur

R. 160.

R. 161.

eſtomac des égagropiles qui les incommodent beaucoup, lorſqu'ils ſont d'une groſſeur conſidérable, mais ce n'eſt pas ici le plus grand mal. La tranſpiration eſt viciée dans l'état de maladie, & le poil tombe aiſément; cette humeur viciée, adhérente aux poils qu'un bœuf ſain aura avalés, eſt un germe qui va faire éclore la maladie dans ce dernier, il en ſera de même pour les autres animaux, dont pluſieurs ont le défaut de ſe lécher. Il faut donc ſouvent les viſiter, non-ſeulement ſéparer les ſains de ceux qui ne le ſont pas, mais de ceux en qui l'on ſoupçonne la moindre indiſpoſition, abandonner les pâturages, les abbreuvoirs communs; il faut que les crêches, les auges, les baquets qui ont ſervi aux uns ne ſervent point aux autres, à moins que le tout n'ait été lavé ou avec de l'eau de chaux, ou avec le vinaigre, & enſuite parfumé; que les perſonnes qui ont ſoin des malades ne paſſent pas auprès de ceux qui ſe portent bien avant que de s'être lavé, & d'avoir changé d'habits, ou du moins que ces habits ſoient de toiles & non pas de laine, ce qui tranſmet plus aiſément la contagion.

On ne ſçauroit apporter trop d'attention à ce que les cadavres ſoient enterrés

profondément, ſur-tout dans les pays chauds & humides, ſoit pour empêcher que les animaux carnaſſiers ne s'en infectent & ne répandent encore davantage la contagion, ſoit pour ne pas augmenter les exhalaiſons putrides dont l'air n'eſt déjà que trop chargé; elles penſerent nous être funeſtes à Minorque. Cette iſle n'étant qu'un rocher recouvert d'une couche de terre peu profonde, il ne fut pas poſſible d'enterrer les bœufs qui moururent; on les jetta dans le port attachés à des poids très-lourds; mais malgré cette précaution ils ſurnagerent peu de tems après, ce qui arrive toujours. L'air qui eſt contenu dans les humeurs, & qui y reſte dans un état de diſſolution & ſans élaſticité venant à reprendre ſon reſſort en ſe dégageant de ces humeurs lorſqu'elles tombent en diſſolution, ſe débande, occupe beaucoup plus d'eſpace qu'il n'en occupoit auparavant, augmente ſenſiblement le volume des corps, ſans augmenter leur peſanteur, l'augmentation de leur volume les rend plus légers que la colomne d'eau qui les ſoutient, ils ſurnagent. Ces bœufs, d'une puanteur horrible, infecterent l'air du port: déjà on voyoit beaucoup de malades parmi ceux qui demeuroient habituellement ſur les

vaiſſeaux, lorſqu'on éloigna les cadavres en les conduiſant avec des chaloupes en pleine mer, mais ayant été rejettés dans le port par les courans, on fut obligé de les brûler. Ce qu'on vient de dire prouve qu'on ne doit jamais jetter les corps morts dans les rivieres, tant parce qu'ils ne reſtent au fond de l'eau qu'un certain temps après lequel ils ſurnagent & infectent l'air, que parce qu'ils communiquent à l'eau une très-mauvaiſe qualité.

J'ai remarqué avec regret dans le cours de l'épidémie qui a regné depuis 1740 juſqu'en 1750, qu'on ne prenoit pas dans nos campagnes la moindre précaution pour en empêcher les progrès. On écorchoit les bœufs & les vaches qui mouroient, on gardoit leur peau, œconomie funeſte au bétail & ruineuſe pour le maître. Il ne doit être permis de garder ces peaux, qu'après les avoir fait macérer quelque tems dans de l'eau de chaux.

Le fumier eſt encore un de ces objets auxquels on ne fait pas aſſez d'attention. Car il eſt très-propre à communiquer la contagion quand on le laiſſe expoſé à l'air. Tout celui qui provient des animaux malades doit être brûlé ou enterré profondément.

Lorſqu'on eſt obligé de faire paſſer du

bétail dans une écurie précédemment infectée, on ne ſçauroit prendre trop de précaution pour en bien nettoyer le ſol, les murs & les planchers, & pour en purifier l'air ; on a obſervé que des animaux ſains avoient été atteints de maladies contagieuſes, pour avoir été mis dans des étables où avoient été d'autres animaux malades, quoiqu'enſuite elles euſſent demeurées vacantes un tems aſſez conſidérable. Trincavel rapporte (*Libr. 3. Conſil. 17.*) que des cordes, qui avoient ſervi à porter des cadavres dans un tems de peſte, furent tirées d'un coffre vingt ans après par un domeſtique qui mourut de la peſte, & avec lui dix mille hommes. Sennert (*Tom. 2. pag. 150.*) parle d'une peſte de Breſlau qui fut communiquée par des linges en 1553, quoiqu'ils euſſent reſtés enfermés depuis 1542. Puiſque le virus, les miaſmes contagieux ſi long-tems aſſoupis, conſervent toutes leurs forces, peut-on purifier les étables avec trop de ſoin ? Ce n'eſt pas aſſez de les nettoyer, d'en tenir les portes & les fenêtres ouvertes, il en faut laver le plancher & les murs avec le vinaigre ou de l'eau de chaux, y faire brûler des parfums, bouillir du vinaigre, de l'eſprit de nitre, juſqu'à ce qu'ils ſoient totalement évaporés. Avec

les précautions dont on vient de parler, on peut ſe flatter de prévenir beaucoup de maladies contagieuſes, d'en empêcher les progrès, & de guérir, avec le petit nombre de remedes que nous avons indiqués une grande partie des beſtiaux qui en ſeront attaqués.

N°. 35.

Ecce autem duro fumans ſub vomere taurus;
Concidit, & mixtum ſpumis vomit ore cruorem.

NOTES
SUR LE MÉMOIRE

QUI a remporté le Prix de la Société Royale d'Agriculture de Paris.

ANNÉE 1765.

(1.) IL eſt ſingulier qu'un intérêt réel
2. ait produit ſi peu d'effet ſur l'eſprit des hommes, & que le traitement des maladies ſoit épiſootiques, ſoit particulieres dont les animaux les plus utiles ſont ſi fréquemment attaqués, ait été conſtamment abandonné à des aveugles, gens dépourvus de toutes connoiſſances & de tout principe. La France & les autres Nations devront déſormais à un Miniſtre, dont toutes les vûes tendent au bien des peuples & aux progrès de l'Agriculture, l'établiſſement d'une véritable Médecine vétérinaire fondée ſur une théorie ſaine, lumineuſe, & toujours d'accord avec l'expérience & l'obſervation. Il a paru du moins qu'on peut attendre ces avantages de l'Ecole qui a été formée ſous ſes auſpices & par ſes ordres, & les principales Cours de l'Europe ne ſe ſont ſans doute hâté d'y envoyer des Eleves que parce qu'elles en ont conçu les mêmes eſpérances.

p. 2. (2.) Les maladies contagieuses sont celles qui se répandent par communication & qui se propagent d'un corps à un autre de plusieurs manieres : à une certaine distance par le moyen de l'air ; de proche en proche par la voie des selles, brides, couvertures, harnois, jougs, qui ont servi à l'animal malade, & par contact, c'est-à-dire, par attouchement immédiat. Toutes les maladies contagieuses ne sont pas épidémiques ou épisootiques. On appelle de ce dernier nom celles qui attaquant indistinctement pendant un espace de tems plus ou moins long, & dans une étendue de pays non limitée, une quantité plus ou moins considérable d'animaux d'une même espece, & quelquefois d'especes différentes, dépendent toujours d'une cause accidentelle, commune & générale. On dit maladie épisootique d'ἐπὶ *super* ζῶον, *animal*, comme on dit épidémie, d'ἐπὶ *super* δημὸς, *populus*. Il est donc des maladies contagieuses qui ne sont qu'endémiques, sporadiques, &c. Les maladies endémiques étant en quelque sorte naturelles, propres, familieres, habituelles à certaines Provinces ou Cantons relativement à l'air, à la situation, aux pacages, aux pâturages, aux eaux de ces mêmes lieux, y demeurent comme fixées sans s'étendre au loin, & se montrent ou se renouvellent en tout tems. Quant aux maladies que l'on nomme sporadiques, qui, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont éparses & dispersées par-tout indifféremment & dans toutes les saisons, elles affectent indifféremment quelques individus & sont dûes à des causes particulieres. Telle est, par exemple, la morve dans les chevaux. Il est encore des maladies annuelles, & celles-ci sont le plus sou-

vent endémiques. Elles reparoiſſent en un tems déterminé de l'année dans les mêmes lieux & à peu près dans les mêmes ſaiſons, ordinairement au commencement du printems ou à la fin de l'automne. Telle eſt la péripneumonie qui, dans certains cantons de quelques Provinces de France & notamment de la Franche-Comté, afflige annuellement les bêtes à cornes. Elle eſt connue dans celle-ci ſous le nom biſarre de *Murie*. Parmi ces diverſes maladies, il eſt important d'obſerver qu'il en eſt d'aiguës & qu'il en eſt de chroniques. Le danger des premieres eſt toujours plus preſſant, & leur iſſue funeſte, ou non funeſte toujours plus prompte. La durée des ſecondes eſt plus ou moins conſidérable, leur diminution ou leur progrès n'ont lieu que d'une maniere inſenſible. Elles ſont de plus bénignes ou malignes; bénignes, ſi, n'ayant pas une cauſe vraiment & eſſentiellement pernicieuſe & contraire à la vie, elles ne portent pas un trouble énorme & un déſordre ſubit dans les fonctions; malignes, ſi, affectant bientôt les parties d'où réſultent la force & la vigueur de l'animal, elles le précipitent dans l'abbatement; ſi les ſymptômes en ſont inſolites, ſi leur marche n'a rien de régulier, enfin ſi refuſant de céder à l'énergie des médicamens les plus efficaces & les mieux éprouvés, elles emportent plus ou moins rapidement un nombre conſidérable de malades.

(3.) La véritable expérience eſt l'ame de la Médecine des animaux, comme elle eſt l'ame de la Médecine des hommes, mais il faut faire une grande diſtinction de ce qu'on appelle routine, & de ce que l'on nomme, où l'on doit nommer expérience. L'une n'eſt qu'une prati-

que aveugle deſtituée de toutes connoiſſances, de toutes réflexions; l'autre naît d'une ſuite d'obſervations ſur l'eſpece & le génie des maladies, ſur leurs progrès, ſur les ſignes qui manifeſtent les différentes cauſes qui ſe ſont réunies & qui ont concouru à leurs productions, ſur les remedes qui ont été mis en uſage, ſur les effets qui enont réſulté. Souvenez-vous toujours, dit Hippocrate, de ce qui a opéré la cure des maladies, des formes ſous leſquelles elles ſe ſont montrées, des changemens qu'elles ont laiſſé appercevoir, & de leur différentes manieres d'être & d'agir dans les différens ſujets: Voilà le commencement, le milieu & la fin de la Médecine. *Hoc enim principium eſt in Medicina, medium & finis. Hippoc. lib. de decent. ornat.* §. 8.

(4.) Quelque foibles que ſoient les lumieres qu'on peut attendre de la lecture des Ouvrages des Anciens, la Société Royale d'Agriculture, perſuadée que les plus légers ſecours ſont toujours d'une véritable utilité, quand on eſt dans une diſette extrême, a penſé qu'on ne devoit pas dédaigner les notions que leurs Ecrits pouvoient donner. Ils n'offrent pas une hiſtoire détaillée des maladies des animaux; ils n'en développent ni la nature, ni la marche, ni les évenemens; nulle idée du mécaniſme des corps animés, & par conſéquent nulle connoiſſance des loix de leurs mouvemens & des cauſes de la vie, de la ſanté & de la mort, mais on peut y trouver ſinon des ſymptômes bien vûs, du moins des indices capables de conduire des gens d'ailleurs éclairés à la découverte des vrais mouvemens maladifs ſous le poids deſquels des troupeaux entiers ont ſuccombés. Telle eſt la

raiſon qui a déterminé la Société à propoſer dans le dernier Programme qu'elle a fait diſtribuer toutes les recherches poſſibles ſur ce qui a été dit & penſé avant nous, ſoit par des Médecins, ſoit par des Ecrivains qui ont traité de l'Œconomie rurale, ſoit par les Hiſtoriens & par les Poëtes mêmes, relativement aux maladies épiſootiques. Ces derniers, on en convient, peuvent s'être permis des écarts ordinaires à une imagination qui s'enflamme; le vrai n'eſt pas toujours néanmoins tellement étouffé & noyé dans des fictions qu'on ne puiſſe l'appercevoir & en profiter, & rien n'eſt à mépriſer dans un art qu'il s'agit, pour ainſi dire, de créer & de tirer des ténébres.

4. (5.) On ne peut pas dire que Columelle ait été abſolument muet ſur les maladies contagieuſes & épiſootiques. Il parle Liv. 6. chap. 5. des maladies peſtilentielles des Bœufs. Il preſcrit ce qui eſt à faire, quand un troupeau en eſt attaqué, & qu'il s'agit de préſerver les animaux ſains de la contagion. Il propoſe auſſi des remedes & un traitement curatif. Il fait mention dans le chap. 13. du même Livre, de la gale, de la rage & de cette eſpece de peſte, appellée par les Latins *coriago*, qui, ſelon lui, eſt annoncée par une adhérence très-forte & contre nature des tégumens à la colomne vertébrale & aux côtes, que quelques-uns appellent *Phthiſie*, & qui, ſuivant le vulgaire des campagnes eſt un ſigne de ce qu'ils nomment *charbon*; enfin dans le chap. 14. il n'a pas oublié l'exulcération des poumons, & par conſéquent la phthiſie qui ſuit ordinairement des péripneumonies malignes, inconnues ou négligées. La gale des moutons, ſes cauſes prétendues,

le claveau qu'il définit assez mal, la maladie appellée *pusula* par quelques-uns, dénommée par lui, *ignis sacer*, *feu sacré*, & dont les symptômes portent avec eux tous les caracteres de la petite vérole ou du vrai claveau, les dartres dont le siege est sur les levres des agneaux qui donnent la mort aux brebis meres qui les allaitent, &c. sont autant de maladies qu'il regarde avec raison comme contagieuses, & qui sont l'objet du chap. 5. de son 7e Livre. Dans le chap. 8. il traite de la peste des chevres, dont les troupeaux, dit-il, sont plutôt détruits & ravagés en pareil cas, que ceux qui sont formés de l'ensemble d'autres animaux; enfin, il n'a omis ni les maladies générales des cochons, ni la rage des chiens, &c. Du reste, on ne doit pas croire que Végece qui a composé un Ouvrage *ex professo*, sur l'art vetérinaire, & plus particulierement sur l'hippiatrique ou la Médecine des chevaux, ne puisse être de quelqu'utilité à quiconque veut scruter, nous ne disons pas les principes de cette science, mais du moins quelques faits sur lesquels il est indispensable de les appuyer, & qu'il seroit important de connoître.

p. 4. (6.) On trouve dans le second volume des Œuvres de Sydenham, imprimé à Genève, chez les freres Detourne en 1736, non-seulement tout ce que *Bernard Ramazzini* a dit des constitutions épidémiques de 1690, 1691, 1692, 1693 & 1694, mais un ensemble de ce que *Schroeck*, *Harder*, *Valentinus*, *Garhliep*, *Behrens*, *Rayger*, *Stegmann*, *Schelhamer*, *Hoyer*, *Gerbezius*, *&c.* ont écrit des constitutions épidémiques dans divers pays & en différens tems. Les-uns & les autres ont été assez attentifs, lors-

que le fléau s'eſt étendu ſur les beſtiaux, à ne pas omettre cette circonſtance à laquelle ils ne ſe ſont pas abſolument arrêté, comme on auroit pû le ſouhaiter, mais on doit ſçavoir gré à des Médecins occupés de la recherche des cauſes de la mortalité des hommes, d'avoir jetté un moment les yeux ſur celle des animaux. *Sunt enim animalia poſt hominem, ita ars veterinaria poſt Medicinam ſecunda eſt. Veget.*

10. (7.) Nous avons un Traité de Lancifi ſur la maladie contagieuſe qui affligea les bœufs dans les Etats du Pape. Les ſages précautions de Clément XI. avoient garanti pendant deux ans les Provinces qui lui étoient ſoumiſes de la contagion qu'un bœuf avoit apportée de Hongrie dans le Padouan ; elle s'étoit propagée de-là dans tous les Etats de la République de Veniſe & dans le Milanois ; enfin, elle avoit pénétré dans le Royaume de Naples. En 1713 & au milieu de l'été, on apprit que des Marchands de beſtiaux conduiſoient une grande quantité de bœufs à la Foire de Fruſino, Ville dépendante du Domaine Eccléſiaſtique & limitrophe de ce même Royaume ; pour prévenir tout danger, on défendit ſur le champ, la tenue de cette foire. Les Marchands dans l'impoſſibilité où ils ſe virent de faire les ventes qu'ils avoienr projettés, conduiſirent, par des chemins détournés, leurs beſtiaux juſqu'à Rome. Là ils les donnerent à très-bas prix, & ces animaux ayant été vendus de nouveau dans toute la Province aux Habitans des petites Villes & Villages, toute la campagne de Rome fut bientôt infectée. Un regiſtre exactement tenu de tous les animaux morts depuis le mois d'Octobre 1713, juſqu'au mois d'Avril 1714, tems auquel la maladie

ceſſa entierement dans l'Etat Eccléſiaſtique ; offre un détail effrayant des effets de cette peſte qui fit périr 8466 bœufs ſervant au labour, 10125 vaches blanches, 2816 vaches rouſſes, 108 taureaux ſaillans, 427 jeunes taureaux, 451 bœufs hors d'état de labourer, 2362 veaux, 862 bufles, tant mâles que femelles, & 635 veaux nés de bufles, en tout 26252 animaux dans l'eſpace & dans la durée de neuf mois. Si l'on en croit Lanciſi, en y joignant ceux qui furent enlevés depuis le 2 Août juſqu'au moment de l'établiſſement du regiſtre, le nombre des morts peut être porté à 30000.

Il faut lire dans l'Auteur même tout ce qu'une ſollicitude vraiment paternelle ſuggéra de ſoins & d'idées au Souverain Pontife dans cette triſte & fatale conjoncture. On verra qu'on leur dût plutôt qu'aux remedes, qui tous demeurerent preſqu'inſuffiſans, l'extinction prompte d'un fléau qui ravagea encore long-tems différens Etats de l'Italie : tant il eſt vrai que la ſageſſe des Loix & l'activité du Miniſtere ſont ſouvent le ſecours le plus efficace contre les maladies peſtilentielles.

Les ſignes de celle-ci ſe manifeſtoient dans quelques animaux par des mugiſſemens, par une ſorte de terreur dont ils étoient ſaiſis, par mille mouvemens différens qui ſembloient naître de cette même terreur, & par une fuite ſubite & précipitée. D'autres étoient frappés d'une mort ſoudaine, comme s'ils euſſent été atteints de la foudre, & tel étoit le ſort des bœufs d'une complexion naturellement foible & débile. On obſervoit dans preſque tous les autres animaux une profonde triſteſſe ; à peine pouvoient-ils ſoutenir leur tête ; leurs yeux étoient troubles

& larmoyans ; une quantité ſurprenante de mucoſité & de ſalive fluoit de leurs naſeaux & de leur bouche ; la fievre étoit des plus violentes en eux ; un abbatement conſidérable ne leur permettoit pas de ſe tenir debout ; leurs poils étoient hériſſés ; leur langue, la bouche & l'arriere-bouche enflammées, ulcérées, & plus ou moins ſemées de puſtules ; d'abord ils s'étoient montrés avec une ſoif ardente, bientôt ils refuſoient & boiſſon & fourrage ; pluſieurs avoient un dévoiement conſidérable ; les déjections étoient de couleurs différentes, toujours très-fétides, & quelquefois ſanguinolentes. La plupart ſuccomboient dans l'eſpace d'une ſemaine, étant atteints de la plus violente oppreſſion. Leur haleine étoit inſoutenable par ſa puanteur, une forte toux ſe joignoit très-ſouvent à tous ces ſymptômes, &c.

Rarement, dit Lanciſi, apperçoit-on les mêmes affections dans les viſceres de ceux qui meurent de la peſte. Les liquides reçoivent d'abord les particules contagieuſes, ils les tranſmettent enſuite à telles ou telles parties, & de telle ou telle maniere, ſelon les différentes diſpoſitions de ces mêmes parties, c'eſt ce dont il fut convaincu par l'ouverture de trois cadavres. A l'exception des petits ulceres qu'il remarqua dans la bouche, dans le goſier, dans l'œſophage & à la panſe de chacun d'eux, ainſi que des traces gangréneuſes qu'il obſerva ſur leurs poulmons, toutes les autres léſions lui parurent totalement différentes. Dans la panſe du premier qui étoit mort dès le troiſieme jour de la maladie, il trouva une maſſe de fourrage extrêmement dure, & dans cette même poche une pelotte que Pline a appellé le tuf des ge-

niſſes, *juvencarum tophum*, c'eſt-à-dire, un œgagropile. Le foie, les inteſtins & les poulmons du ſecond qui étoit mort le ſixiéme jour étoient abſolument ſphacelés; le cœur & le cerveau du troiſiéme étoient tombés en pourriture, il ne leur reſtoit preſque point de conſiſtance. Lanciſi ne vit d'ailleurs rien de ſenſiblement remarquable dans les liquides.

Les bœufs les moins âgés & les plus gras qui travailloient peu & qui étoient bien nourris, étoient plus aiſément atteints du mal, & en périſſoient plus promptement que les animaux que le travail avoit maigri, & qui étoient d'un certain âge. Lanciſi croit que la plus ou la moins grande abondance des fluides, le plus ou moins d'ouvertures des canaux dans ces animaux, en étoient la véritable cauſe, car le ferment de la peſte s'inſinue, dit-il, plus facilement dans le ſang & dans les eſprits, & s'attache plus fortement aux viſceres, lorſqu'il trouve une plus grande quantité d'humeurs à corrompre, & des obſtacles dans ſa route qui l'empêchent de ſe frayer un chemin au dehors; c'eſt ce qui devoit, continue-t'il, arriver à ceux d'entre ces animaux qui étoient gras & pleins de ſucs.

Quoique les bœufs maigres ne fuſſent pas à l'abri de la contagion, & qu'ils en mouruſſent le plus ſouvent, quelques-uns n'y ſuccomboient pas à l'aide des conduits plus ouverts en eux que dans des animaux engraiſſés.

Ce qu'il y eut de plus étonnant eſt que la plûpart des femelles des Bufles attaquées de la peſte & qui nourriſſoient leurs petits, ne périrent point. Leurs mammelons étoient tout couverts d'ulceres, aucun de leurs petits n'échappa.

Lancisi explique ce phénomene par la même raison. Selon lui, le venin âcre & rongeant qui s'étoit introduit dans les meres par les narines & par les alimens parvenoit par les routes larges & naturelles du chile & du sang jusqu'aux canaux les plus *exigus* des mammelles. Là il se faisoit un dépôt utile & heureux, & comme le ferment venimeux se distribuoit en partie dans le corps de leurs nourrissons, & que le reste s'arrêtoit à l'extrémité des tuyaux lactiferes ulcérés & corrodés par ce même ferment, les meres, à la faveur de ces plaies salutaires, échappoient souvent à la mort, à peu-près comme certains hommes attaqués de la peste, qu'une suppuration avantageuse des bubons conduit à une guérison entiere.

Nul spécifique au surplus contre la contagion. La plûpart des médicamens administrés furent très-nuisibles ; ceux qui n'augmentoient pas le mal ne produisirent presqu'aucun bien; aussi Lancisi proposa-t-il dans une assemblée considérable de Cardinaux de tuer d'abord tous les bœufs le plus légérement soupçonnés. Cet avis, après avoir été long-tems balancé fut rejetté, & l'on ne connut que trop dans la suite combien il auroit été sage & prudent de s'y conformer. On en eut la preuve dans le Bourg de Capravola. Cinq bœufs furent subitement atteints du mal. Après une prompte perquisition, on reconnut qu'un bœuf étranger s'étoit introduit dans le parc où l'on tenoit ceux du Bourg renfermés, on tua aussi-tôt les bœufs infectés, & la maladie n'eut pas d'autres suites.

Tous ceux qui ne laisserent aucune entrée à la contagion dans leurs domaines, tant aux environs de Rome & dans les Provinces de

Ecclésiastique que dans les terres des autres Princes, préserverent leurs troupeaux. Tel fut l'effet de la vigilance du Prince Pamphile & du Prince Borgheſe, qui quoiqu'à la porte de Rome & dans la Province la plus infectée, garantirent leurs bestiaux de toute atteinte. Le même moyen en défendit les campagnes de Corneto, du patrimoine de Saint Pierre, de l'Ombrie, de Picenum, de la Province Flaminiene, & la Toscane ainsi que le Modénois, & c'est aussi par cette voie, que les Monasteres des Religieuses sont le plus souvent préservés de la peste, lorsqu'elle attaque malheureusement l'espece humaine. *Voyez Lancisi opera. T. 2. gen. 1718. dissert. hist. de bovillâ peste.*

p. 15. (8.) Plenciz, Médecin très-renommé de Vienne en Autriche a fait un traité des maladies épidémiques & contagieuses, imprimé chez Trattner en 1762. Quoiqu'il n'ait eu d'abord pour principal objet que celles qui affligent l'humanité, il n'a pû s'empêcher de considérer, pag. 142, 143 & 144, les ravages occasionnés par la peste qui attaque les bestiaux depuis trente années, & qui successivement en a enlevé une grande partie dans toutes les contrées de l'Europe; il en attribue la cause à des miasmes putrides, vermineux, & il se fonde à cet égard, sur ce qu'à l'aide du microscope, il a observé dans les différens ulcéres, qui de la bouche & du gosier des animaux malades s'étendent jusqu'à leurs poumons & à leurs estomacs. Il atteste à cet égard, le témoignage de Rodius *cent. 3, observat. 61 & 62.* celui de Bidloo, celui de Bono dans ses lettres à Valisnieri, &c.

Les progrès de cette maladie cruelle ayant

été tels sur la fin de l'année 1761, que les symptômes en devenoient de jour en jour plus graves, cet Auteur plein de zele s'est déterminé à rechercher plus particulierement d'une part les causes de la rapidité avec laquelle elle s'est répandue au loin, & de l'autre les moyens de la combattre. Ces deux points font la matiere d'un petit ouvrage servant de supplément à ce qu'il a dit dans celui dont nous venons de parler, *additamentum ad Tractatum de contagio, pag. 142, 143, 144, &c. seu de lue bovina ad finem vergente anno 1761, epidemia grassante, &c.*

Michel Sagar, Médecin dans le Cercle d'Iglaw en Moravie, nous a donné aussi l'histoire d'une maladie épisootique qui régnoit en 1764. Cet écrit a été imprimé en 1765, chez Kravs à Vienne en Autriche; il a pour titre, *Libellus de aphthis pecorinis anni 1764, cum appendice de morbis pecorum in hac Provincia tam frequentibus eorumdemque caussis & medelis preservatoriis.*

On y trouvera ainsi que dans celui de Plenciz de très-bonnes observations & de véritables lumieres.

On peut encore lire l'ouvrage de M. Ens, intitulé : *disquisitio anatomico-pathologica de morbo boum ostervicensium.* Il facilitera les recherches que la Société se propose de couronner dans l'année 1766.

15. (9.) Si la maladie qui a coûté tant d'animaux au Royaume de Dannemarck ne s'étoit manifestée que par une vessie sur la langue, elle auroit fait bien moins de progrès & n'auroit jamais pû être aussi funeste. Voici la relation qu'en reçut alors un des Membres de la Société Royale d'Agriculture.

» La contagion se répand avec beaucoup de

» rapidité ; les animaux les plus jeunes, les
» plus robuſtes & les mieux portans en ſont le
» plutôt attaqués & meurent plus promptement.
» On a remarqué que dans la plûpart des ſujets,
» la toux eſt le premier ſymptôme du mal. Les
» yeux deviennent ternes, humides & chaſſieux;
» il en diſtille même des larmes. Un ou deux
» jours après ce commencement le lait tari
» dans les vaches, & c'eſt la marque la plus
» sûre que la maladie les a gagnées. Au commen-
» cement l'animal a froid juſqu'à friſſonner,
» à peu-près comme dans le premier période
» d'un accès de fiévre dans l'eſpece humaine.
» L'ardeur ſurvient enſuite & dure pluſieurs
» jours ; elle eſt ſur-tout ſenſible à la nuque,
» ſoit par la chaleur même, ſoit par le battement
» du pouls. L'animal malade perd l'appétit, mais
» il boit volontiers, tant que l'inflammation ne
» l'empêche pas d'avaler ; il ſort abondam-
» ment des narines & de la bouche une matiere
» baveuſe accompagnée d'une puanteur inſup-
» portable, & les dents s'ébranlent chez la plû-
» part ; la conſtipation ſurvient quelquefois,
» mais dans tous, ou preſque tous les ſujets ; il y
» a diarrhée dans le commencement, il ne ſort
» gueres d'excrémens, mais de l'eau. Vers la fin
» de la maladie les deux dernieres articulations
» de la queue ſe corrompent & deviennent
» mollaſſes ; ſi on enleve la peau qui les cou-
» vre, il en ſort une matiere purulente & fétide.
» La corruption gagne de proche en proche
» juſqu'aux cornes qui deviennent froides &
» ſe vuident. Le mal eſt à ſon dernier terme lorſ-
» que le froid atteint les oreilles & les narines ;
» c'eſt alors que d'ordinaire l'animal meurt, au
» ſix ou ſeptiéme jour depuis que le mal s'eſt
» manifeſté.

» L'ouverture des cadavres montre la véſi-
» cule du fiel exceſſivement grande & pleine
» d'une liqueur plus ſemblable à de l'urine qu'à
» de la bile. Dans quelques-uns on a trouvé
» dans cette poche juſqu'à trois livres peſant de
» cette liqueur ; dans beaucoup de ſujets l'eſto-
» mac & les inteſtins ſe ſont trouvés remplis de
» vers qui vivoient encore à l'ouverture. Il y
» avoit auſſi dans les vaiſſeaux ſanguins cer-
» tains inſectes qu'on a nommés *Plies*, à cauſe
» de leur figure qui reſſemble à celle de ce poiſ-
» ſon. Quelquefois le cerveau a paru entiere-
» ment diſſout en pus & en eau. En pluſieurs
» ſujets les veines étoient remplies d'un ſang
» noir. Beaucoup avoient le col enflammé.
» Dans d'autres l'inflammation s'eſt jettée ſur
» les entrailles, & après la mort on a vû l'une
» ou l'autre de ces parties gangrénées. Les ven-
» tricules étoient remplis d'alimens non digé-
» rés, ces alimens étoient ſi deſſéchés & ſi
» compacts qu'on ne les diviſoit qu'avec beau-
» beaucoup de peine. Les vaiſſeaux, qui tapiſ-
» ſent la membrane des eſtomacs & des inteſ-
» tins, étoient marqués de taches noirâtres & li-
» vides qui indiquoient évidemment la gan-
» grene. En certains ſujets le foie & la rate
» étoient couverts de petites tumeurs ſi dures
» qu'on ne pouvoit les écraſer & qu'elles ſem-
» bloient au toucher des grains de menu ſable;
» le reſte de la ſubſtance de ces viſceres étoit
» au contraire ſi mollaſſe qu'on la pénétroit ſans
» effort en la preſſant. Quelques cadavres n'ont
» fourni aucun indice de maladie. Le ſang
» qu'on a tiré des animaux étoit d'un rouge
» clair & déceloit en écumant & en fumant une
» grande inflammation, mais après qu'il étoit

» refroidi, on n'y trouvoit plus rien de liquide ; « tout n'étoit plus qu'une masse coëneuse qui » pouvoit être tranchée comme une gelée.

(10.) La Société s'empressera de payer ici à M. Borel, Lieutenant-Général de Beauvais, Directeur du Bureau d'Agriculture de la même Ville, le tribut d'éloges justement dû au zele qu'il témoigna lors de ce malheureux événement. Il parcourut lui-même nombre de Villages & de Hameaux infectés pour prendre tous les éclaircissemens possibles sur les symptômes de la maladie, & il les décrivit ensuite avec une clarté & une précision qui n'appartiennent qu'aux hommes qui sçavent voir & juger.

Le mal se manifestoit par le dégoût & la tristesse de l'animal. Quelques-uns l'avoient apperçus vingt-quatre heures avant l'éruption, les plus attentifs, deux ou trois jours plutôt ; le plus grand nombre après l'éruption commencée. Le dégoût étoit proportionné au dégré de la maladie, les moutons les moins gravement attaqués continuoient à manger ; les plus malades ne mangeoient rien d'eux-mêmes, on les soutenoit comme on pouvoit, ils étoient tous très-altérés, & on leur donnoit à tous de l'eau. Dès qu'ils étoient atteints du mal ils cessoient de ruminer ; leurs yeux étoient chargés, enflés, larmoyans, ils devenoient très-obscurs, souvent les deux paupieres se colloient l'une à l'autre, le malade ne voyoit plus ; plusieurs de ceux qui avoient été guéris avoient perdu un œil, quelques autres étoient aveugles : M. Borel en vit de ces derniers dont la prunelle étoit tombée en pourriture. Il ne restoit plus de traces d'humeurs, de muscles, de membrane dans la capacité de l'orbite. Ils jettoient par les naseaux

leaux une morve épaiſſe, tenace, de couleur de pus, le plus ſouvent blanche, rarement jaune. Les forces leur manquant pour ſuivre le troupeau, ils s'abbatoient & reſtoient au lieu où ils étoient, pour ainſi dire, tombés. Leurs oreilles étoient très-froides, cependant cette circonſtance n'étoit pas générale. Nulle agitation; ils reſtoient en place ramaſſés dans le moindre volume poſſible, abſorbés, la tête panchée vers la terre autant qu'elle peut l'être, la queue entre les jambes, les parties poſtérieures rapprochées des antérieures ſans paroître ſouffrir de tranchées. Ils étoient oppreſſés en proportion du mal. Quand ils en étoient atteints juſqu'à la mort, ils ſe plaignoient pendant les dernieres vingt-quatre heures, les flancs leur battoient; s'ils guériſſoient, leur laine tomboit aux places où il y avoit eu éruption; leur déjections étoient à peu-près les mêmes qu'en ſanté, plus ſéches encore & plus en crottes noires que dans l'état naturel. Les boutons étoient exactement des boutons de petite vérole. Il y en avoit de pluſieurs formes & de pluſieurs couleurs; M. Borel en vit de parfaitement ronds, les uns diſcrets, les autres concrets; ceux-ci étoient elliptiques, ceux-là avoient la forme de petits haricots plats & oblongs; tous étoient d'abord rouges, mais enſuite les uns blanchiſſoient, ſe crevoient, purgeoient & ſéchoient; (ils étoient d'une bonne eſpece) d'autres devenoient violets, s'amortiſſoient ſans ſuppurer & noirciſſoient. Quelques-uns n'avoient pas le tems de mûrir, l'animal mourant dès le troiſiéme jour de l'éruption, & l'on ne trouvoit dans ces boutons qu'une matiere blanche & ſolide comme de la panne de cochon. Lorſque le venin de la maladie

attaquoit la tête, l'animal étoit plus en danger & périssoit plus vîte. S'il en revenoit la maladie étoit plus longue. Les uns n'ont guéri qu'au bout de deux mois, d'autres au bout de six semaines, d'un mois, de quinze jours, &c. Il en mourut aussi à toutes ces époques. On avoit d'abord cru que les moutons nourris dans des pâturages humides étoient plutôt attaqués que les moutons nourris dans les pâturages secs; mais on vit depuis les moutons des plaines aussi-tôt attaqués que ceux des vallées. Le mal étoit presqu'aussi général que la petite vérole dans les années où elle est épidémique; comme elle, il se montroit l'hyver comme l'été; la communication eut lieu en plusieurs endroits sans fréquentation des moutons malades; dans d'autres elle parût être l'effet de la fréquentation, ou du moins de l'aproximation de deux troupeaux dont l'un étoit infecté. Enfin l'éruption qui n'occupoit pas la tête paroissoit sous les aisselles, sous les cuisses, au ventre, aux jambes, à l'anus. Dans le nombre des moutons attaqués, il y en eut qui le furent légerement: ce n'étoit, disoient les Payſans mêmes, qu'une petite vérole volante; quelques-uns n'eurent des boutons qu'aux jambes, d'autres aux oreilles seulement. On en a vû n'en avoir qu'un grain de la grandeur d'un écu de six livres. Un de ces grains unique se plaça sur l'oreille d'un mouton à une lieue de Beauvais, & maltraita tellement cette partie qu'elle en est restée de travers & retroussée. Un autre n'en eut qu'à un pied, l'ongle tomba, & il en a été estropié pour toujours. M. Borel observe encore que quand un troupeau étoit attaqué, il y en avoit au moins une moitié ou deux tiers qui étoient sérieuse-

ment malades : la tete leur enfloit, l'intérieur de la bouche étoit plein de boutons ; enfin on n'avoit tenté aucuns remedes dans la plûpart des villages, les Payſans étant perſuadés qu'il n'y en a point, parce qu'ils n'en avoient pas vû adminiſtrer par leurs peres ; ce préjugé, dit M. Borel, eſt preſqu'univerſel dans les campagnes, & ſera toujours un obſtacle à la perfection de toutes les parties de l'Agriculture. Quelques particuliers l'aſſûrerent ſeulement que l'air étoit plus avantageux aux moutons malades que la bergerie.

Ce Citoyen zélé ne s'en tînt pas à l'examen des ſymptômes de la maladie des animaux vivans, il chercha à en découvrir les effets dans les animaux morts. Une brebis étoit malade du jeudi, au moins ne s'en étoit-on apperçu que ce jour-là ; elle avoit encore été aux champs avec les autres le vendredi ; le ſamedi matin elle avoit été trouvée morte dans la bergerie. On l'apporta le même jour après midi à M. Borel. Elle avoit déjà des ſignes de putréfaction qui s'annonçoient à l'odorat par une fétidité aſſez grande, & aux yeux par la couleur livide & verdâtre qu'on remarquoit ſur le col, ſous les cuiſſes, ſous les épaules & par la tuméfaction du bas-ventre qui renfermoit une très-grande quantité d'air infect. Cette brebis n'avoit pas de boutons à la tête ; cette partie en elle n'étoit point enflée. On n'en trouva que deux ſur la langue & deux deſſous ; dans ces mêmes endroits la peau ſe levoit comme elle ſe leve aux langues miſes dans l'eau bouillante. En levant les paupieres, on voyoit que la cornée tranſparente étoit devenue terne, ou ſi épaiſſe qu'on n'apperçevoit plus au travers l'i-

ris & la prunelle que très-imparfaitement. L'un des yeux étoit plus terne que l'autre. Les boutons étoient en aſſez grand nombre ſur le ventre, en dedans des cuiſſes & des épaules, autour du col & de la gorge ; ils ſe montroient comme des tumeurs, ou puſtules blanches, rondes, plattes, de deux, de trois & de quatre lignes de diamètre. Elles n'intéreſſoient que le tégument & ſuivoient le mouvement qu'on leur donnoit. La matiere qui les formoit ne s'étoit pas encore fait de foyer comme aux puſtules blanches de petite vérole. En les ouvrant, elles reſſembloient à une tumeur graiſſeuſe ; quelques-unes étoient excoriées dans le centre. On préſuma qu'elles n'étoient devenues blanches que depuis la mort de la bête, & qu'auparavant elles étoient rouges, comme celles des autres bêtes pendant les premiers jours de l'éruption. Les naſeaux étoient encore impregnés d'un reſte d'humeur ſanieuſe, couleur de caffé, mais on ne pût juger de ſa mucoſité au bout de douze ou dix-huit heures de mort & de putréfaction commencée. Le bas-ventre ouvert, l'épiploon parut d'une couleur terne, blafarde, rougeâtre, la graiſſe en étoit caſſante ſans avoir la conſiſtance qu'elle a dans les moutons ſains égorgés. Le foie étoit de couleur verd-obſcur ; cette couleur pénétroit d'une bonne ligne plus ou moins en certains endroits dans la ſubſtance, & cette eſpece d'écorce étoit caſſante comme du foie un peu cuit. La véſicule du fiel paroiſſoit flaſque & avoir contenu plus de bile que dans l'état naturel, & une bile plus liquide. La membrane interne lâche & pliſſée du premier ventricule, étoit de couleur verte & parſemée d'une prodigieuſe quantité de puſ-

tules blanches, lenticulaires & de même nature que celles qui étoient sur la peau, mais d'un diamétre plus petit. Ce premier ventricule contenoit des matieres liquides & vertes en petite quantité. Le ventricule feuilleté renfermoit aussi peu de matieres ; le troisiéme étoit très-plein d'alimens assez-bien broyés, aussi verds que l'herbe dont ils étoient le produit ; cette même poche étoit aussi très-gonflée par un air fort raréfié & infect. Les intestins grêles étoient presque vuides. On trouva dans le colon & dans le cœcum des excrémens d'une moyenne consistance. Les reins étoient attaqués comme le foie, verds & secs extérieurement. La vessie contenoit peu d'urine. Les poulmons étoient flasques, d'un rouge obscur & livide. On y remarquoit quelques petites tumeurs semblables à celles de l'extérieur, mais rondes & plus épaisses. Le cœur paroissoit d'un volume plus gros qu'il ne l'est dans l'état naturel. Le ventricule droit de ce viscere contenoit un sang très-noir ; un caillot de ce sang tiré de la veine-cave inférieure étoit noir à sa partie supérieure la plus voisine du cœur, mais à sa partie inférieure du côté du foie, il étoit jaune & semblable à la coëne qui couvre le sang des pleurétiques. On n'ouvrit point la tête de cette brebis, tant à cause de son état de putréfaction, que parce que le siége de cette maladie n'avoit pas paru porté dans cette partie, & que d'ailleurs elle avoit duré trop peu de jours pour croire qu'il s'y fût formé un dépôt. En général, dit M. Borel, il paroît que le sang avoit été fort enflammé. Si un enfant fût mort à la même époque d'une maladie & avec les mêmes symptômes, on auroit jugé qu'il étoit mort d'une petite vérole

rentrée. La reſſemblance du claveau avec la petite vérole des hommes eſt frappante, ſoit qu'on l'examine dans ſes commencemens & dans ſes progrès, ſoit qu'on en examine les effets & les ſuites même dans les bêtes qui en guériſſent. On en a vû pluſieurs de ces dernieres dont la peau de la tête, ſurtout près des lévres, reſtoit gravée & coûturée comme le viſage d'un homme qui a eu la petite vérole la plus maligne.

Il eût été à ſouhaiter que les occupations de M. Borel lui euſſent permis de ſuivre auſſi exactement les effets des remedes qui furent alors indiqués par un des Membres actuels de la Société, & de ſe livrer aux eſſais qui lui furent propoſés dans le tems. Voici l'extrait des queſtions qui lui furent faites.

1°. Les vieux moutons ſont-ils plus ſujets au claveau que ceux qui ſont jeunes? Le claveau eſt-il plutôt en eux d'une eſpece confluente ou maligne, & par conſéquent d'un danger plus éminent? M. Borel a répondu qu'aucuns Laboureurs n'avoient remarqué juſqu'ici de différence entre les vieilles bêtes & les jeunes, quant aux divers degrés du mal, quant à la malignité & autres ſymptômes. Il peut néanmoins ſe faire qu'ils n'en ayent pas apperçu, parce qu'ils n'ont pas obſervé, & la Société penſe qu'il ſeroit important d'approfondir ce point.

2°. Les agneaux ſont-ils atteints de ce mal? Eſt-il plus communément dans ces jeunes animaux d'une eſpece diſcrete ou bénigne? Leurs déjections, dans quelqu'un des deux genres que ce ſoit, tiennent-elles de la diarrhée? Sont-ils atteints d'un flux par les naſeaux dans le genre

confluent? Ce flux précede-t'il ou accompagne-t'il l'éruption?

3°. Les moutons adultes ſont-ils plus en péril que les agneaux, lorſqu'ils ſont affectés du claveau?

4°. Quel eſt préciſément le moment, quel eſt auſſi le terme de l'éruption dans l'un & dans l'autre genre? Varient-ils ſelon ces mêmes genres & ſuivant l'âge des animaux?

5°. Après cette même éruption, les ſymptomes paroiſſent-ils calmés dans le genre diſcret? Semblent-ils plus graves & augmenter dans le genre confluent?

6°. Un mouton guéri du claveau de l'une ou de l'autre eſpece, eſt-il attaqué une ſeconde fois ou pluſieurs autres fois de ce mal? *N^a.* Les Laboureurs du Beauvaiſis ont aſſuré M. Borel qu'ils n'avoient jamais vû le même mouton attaqué deux fois du claveau.

7°. Ne pourroit-on pas tenter l'inoculation ſur un mouton ſain ou ſur un agneau intact qu'on auroit préparé? Quelle ſeroit l'iſſue de cette expérience faite avec toutes les précautions poſſibles dans la crainte de répandre la contagion?

8°. Cette même opération pratiquée ſur un mouton guéri du claveau naturel, le virus variolique auroit-il encore priſe ſur lui?

9°. En le pratiquant de nouveau ſur un mouton ou ſur un agneau inoculé & guéri, porteroit-il encore le trouble dans la maſſe?

10°. Quelle ſeroit la ſuite de l'inſertion d'un ou de pluſieurs grains varioliques ſur des ânes, des mulets, des chevaux, des bœufs, des chiens, en un mot, ſur des animaux de genres différens?

11°. Quels en seroient les effets, en pratiquant l'insertion sur un genre plus rapproché en apparence de celui du mouton ?

12°. Quels seroient ceux de l'insertion du virus variolique humain sur les moutons & autres animaux ?

13°. Inoculez la matiere d'un claveau discret à des moutons bien préparés & de tous les âges, insérez la matiere du claveau confluent à quelques-uns d'eux, le virus varioleux agira-t'il avec confluence ?

14°. Inoculez des moutons après les remedes préparatoires avec la matiere d'un claveau discret ; insérez à quelques-uns de ces animaux préparés la matiere d'un claveau confluent, quel en sera le produit ?

15°. Préparez quelques moutons, comme si on vouloit leur pratiquer l'insertion ? Exposez-les ensuite au danger de la communication du claveau naturel, contracteront-ils la maladie, & de quel genre sera-t'elle ?

16°. Exposez un mouton guéri après l'insertion du levain au milieu de plusieurs moutons atteints du claveau naturel, en sera-t'il attaqué lui-même ?

17°. L'insertion n'ayant aucune prise sur quelques moutons, exposez-les au coup du claveau naturel, la communication aura-t'elle lieu ?

18°. Dans le claveau artificiel, la violence de la maladie sera-t'elle toujours en raison de la promptitude avec laquelle la fievre se montrera, & ce fait arrive-t'il dans le claveau naturel ?

19°. Le ferment varioleux du claveau artificiel agira-t'il comme le ferment varioleux du claveau naturel ?

20°. Enfin ne ſeroit-il pas poſſible de comparer, dans certains cantons, le nombre des animaux morts du claveau naturel avec le nombre des animaux morts du claveau artificiel; quel eſt celui qui excéderoit, & quelle en ſeroit la différence ?

La Société verroit avec la plus grande ſatisfaction les réſultats de toutes ces expériences qu'on ne peut faire avec trop de prudence dans la crainte de répandre au loin la maladie. Le lieu où l'on opéreroit devroit donc être à l'abri de toute communication, & les moutons qu'on auroit traités ne rejoindre le troupeau que lorſqu'on jugeroit qu'ils ne peuvent y porter des corpuſcules varioleux capables de l'infecter entiérement. Au ſurplus, il eſt aiſé de comprendre que ces mêmes expériences ne pourroient être bien faites, bien ſuivies & bien raiſonnées que dans une Ecole vétérinaire, & ſous les yeux d'hommes inſtruits, & il faut eſpérer que l'importance de la maladie & l'utilité que la médecine humaine pourroit en retirer, détermineront quelques jours les Chefs de ces Ecoles à s'y livrer.

(11.) Il eſt certain qu'on ne peut chercher que dans les choſes dont l'uſage eſt le plus ordinaire & le plus univerſel, les cauſes des maladies épidémiques & épiſootiques. De tout tems l'air a été placé par conſéquent, & avec raiſon, au rang de ces cauſes. Il nuit, dit M. le Clerc, dans un ouvrage malheureuſement encore trop peu répandu, méchaniquement & phyſiquement; méchaniquement, par ſon poids trop conſidérable ou trop foible, & par ſon impétuoſité; phyſiquement, par ſon trop de chaleur, de ſéchereſſe, de froideur & d'humidité; mais ſi ce

fluide délié ſe trouve chargé de ſubſtances vraiment pernicieuſes, il les porte & les tranſmet bientôt dans l'intérieur des corps, & de-là l'origine de maladies graves, dangereuſes, contagieuſes, telles que les fiévres peſtilentielles, malignes, &c. Nous ne nions pas que cette tranſmiſſion funeſte puiſſe s'opérer en partie par la voie des pores de la peau, mais nous croyons qu'elle a principalement lieu par celles de la bouche & des narines, auſſi les premiers effets d'un venin quelconque, reçu par contagion, ſe manifeſtent-ils toujours ſur la tête ou ſur le ventricule, & ſouvent ſur ces deux viſceres à la fois. Hoffman a été convaincu que les fermens morbifiques ſe mêlent au ſang plutôt par le moyen de la ſalive que par tout autre. Cette liqueur, ſoit qu'on l'avale continuellement, ſoit dans les tems qu'on prend des alimens, porte les fermens dans le ventricule, dans les inteſtins, où elle ſollicite aiſément dans les liqueurs très-corruptibles & fermentatives que verſent en quantité dans ces parties les glandes du ventricule, des inteſtins grêles, le pancréas, les canaux biliaires, un mouvement de fermentation & de corruption, pareil à celui qui lui a été imprimé. Si, continue ce Médecin célebre, le venin pénétroit par les pores, il ſeroit dans un mouvement continuel, & expoſé au jeu d'une tranſpiration conſtante, ce qui feroit croire que ni la pourriture, ni la corruption, ni les exhalaiſons malignes ne pourroient s'y arrêter long tems, au lieu que trouvant dans les premieres voies des liqueurs dans une parfaite ſtagnation & fermentatives de leur nature, il s'y allie, s'y attache, il leur communique ſon caractere pernicieux, & devient en état

d'exercer ſa fureur avec beaucoup plus de violence que s'il agiſſoit ſeul & par lui-même.

(12.) Des bœufs ſains placés dans la même écurie où étoient des chevaux morveux n'ont nullement contractés la morve. Ces mêmes bœufs ayant dans leur étable des moutons attaqués du claveau n'ont point participés de cette maladie, non-plus que les chevaux ſains qui y ont ſéjournés avec eux, & des moutons ſains n'ont eu ni la morve ni le farcin, ni les maladies putrides & inflammatoires qu'ont eues les bœufs avec leſquels ils ont été établés.

(13.) Ici l'Auteur du mémoire laiſſe entrevoir une queſtion qui ſera long-tems inſoluble. Pourquoi les animaux ne ſont-ils pas malades lorſque la conſtitution de l'air affecte les hommes & paroît très-propre à leur nuire, & pourquoi la mort ravage-t'elle des troupeaux entiers, au moment même où la ſanté des hommes ne reçoit pas la plus légere atteinte ? Il faudroit, pour découvrir des cauſes auſſi obſcures pour nous, y être conduits par des connoiſſances, qui vraiſemblablement nous ſeront éternellement cachées, c'eſt-à-dire par celles, 1°. De l'origine, de la nature & des caracteres des exhalaiſons vicieuſes les plus ſubtiles, quelque ſoient leur variétés inexplicables ; 2°. De la différente proportion de leur mélange avec l'air quelleque ſoit ſa température, ſa diſpoſition, & même ſes qualités inappercevables à nos ſens; 3°. Il faudroit être inſtruit de la force & de la forme même des particules morbifiques dont il eſt chargé, du dégré de leur action ſur les différens ſujets & même ſur les différentes parties de ces ſujets, comme du dégré de réaction de ces mêmes ſujets ou de leurs parties ſur ces

particules, & pour lors on pourroit espérer d'obtenir une lueur, soit sur la question dont il s'agit, soit sur la raison de la non-communication d'une maladie contagieuse d'un animal d'une espece, à un animal d'un autre espece, phénomène observé, comme le dit très-bien l'Auteur du Mémoire, par le Prince de la Médecine, car telle maladie épisootique regne sur les chevaux qui ne regne ni sur les moutons, ni sur les bœufs; telle autre regne sur les bœufs qui ne s'étend ni sur les moutons, ni sur les chevaux; telle autre affecte les moutons, qui n'attaque ni les chevaux, ni les bœufs. Dans les uns & les autres de ces derniers cas, la cause est-elle dans l'air ou dans les alimens? On doit sentir l'embarras d'expliquer comment des causes aussi essentiellement communes aux uns & aux autres de ces animaux ne produisent pas en eux les mêmes effets, & la découverte de ce point n'est pas assurément moins difficile que celle de la raison pour laquelle des plantes bonnes & salutaires à certains animaux herbivores & ruminans, nuisent absolument à d'autres animaux herbivores & ruminans comme eux.

p. 24. (14.) L'Auteur adopte ici le sentiment de M. Tillet, de Lewenhoek dans sa Lettre 109, à van Leeweeu, & de M. du Hamel. *Voy. les Elémens d'Agriculture, tom. 1. lib. 3. ch. 11. art. 1.* Le Comte Francesco Ginnani dans son Ouvrage qui a pour titre *delle Mallatie del grano in herba. Chap. 5. 2e Partie*, n'attribue point cette peste des végétaux à l'extravasation des sucs nourriciers, mais à un développement de semences vermineuses. Il a vu, dit-il, des vers nichés entre les deux épidermes des feuilles. Plenciz, dans

ſon Ouvrage cité (note 8) s'étend fort au long ſur les cauſes de la rouille. Les Naturaliſtes ont fait, ſelon lui, les plus grands efforts pour en connoître la nature. Quelles que ſoient les ténebres qui nous la dérobent, preſque tous conviennent que cette maladie provient d'un vice de la roſée, mais les uns en accuſent un ſel âcre alkali, d'autre un ſel acide ſtygieux. Ils propoſent de répandre ſur les feuilles vertes, pour prouver leur ſyſtême, un ſel alkali fixe ou volatil, ou de les arroſer avec des eaux ſtygiées de vitriol ou de nitre, & ils ſoutiennent que les taches de rouille ſe montreront bientôt; mais ces expériences que Plenciz a fait cent fois n'ont eu d'autre ſuite que de rider & de rendre opaques les feuilles & les fibrilles ſur leſquelles il a pratiqué ces eſſais. Il avance que cette maladie ſe répand ordinairement ſur les végétaux dans les tems ſereins & tempérés, où regne plus ou moins de chaleur, & qu'elle les attaque ſouvent après des pluies tombées d'un ciel preſque ſans nuages; c'eſt ce qu'on éprouva, dit-il, en Autriche dans l'année 1751, & ce qu'on obſerva le 31 Mars & le 31 Juin 1759, il ne ceſſa de pleuvoir ces deux jours malgré la ſerénité du ciel, auſſi la rouille s'attacha-t'elle à preſque tous les végétaux dans la premiere époque, & le froment qu'on recueillit en 1759 en fut-il cruellement endommagé. Il atteſte *les nouvelles découvertes microſcopiques de Needham, les Obſervations de Mercurialis, les Actes des Erud. de Leipſick, année 1718, pag. 314*, pour démontrer que ce qu'on appelle véritablement *la rouille*, dépend de certaines ſemences vermineuſes qui, répandues ſur les végétaux, les pénetrent, s'y développent, &

s'y multiplient dans la suite. Quoi qu'il en soit de cette opinion, il souscrit à celle que l'on a, & qu'on doit généralement avoir, des effets des alimens gâtés & corrompus, & qui sont aussi pernicieux aux animaux qu'aux hommes. Le seigle rouillé ou ergoté cause à ceux-ci des maladies graves, & aux cochons, ainsi qu'aux oyes, des ulceres intérieurs & extérieurs. *Voy. Commentarium de rebus in Medicorum gestis. Vol. 6. pag. 508.* & c'est au vice dont il s'agit ici que Plenciz attribue principalement la contagion qui depuis long-tems dépeuple l'Europe de bestiaux. Le levain développé dans un ou deux animaux, se propage & se multiplie dans ceux qui se trouvent disposés par des nourritures nuisibles à en recevoir les funestes impressions, tel est le moyen par lequel il se répand & se communique insensiblement d'une région dans les contrées les plus éloignées.

p. 30. (15.) Qui croiroit qu'Aristote ait eu si peu d'idées des effets que produit l'eau dans le corps des hommes & des animaux, qu'il n'a pas craint d'avancer que l'eau chargée de beaucoup de particules hétérogenes, engraisse ceux-ci, parce que dès-lors, selon lui, les veines se rempliſſent davantage.

p. 32. (16.) Il faut, dit Hoffman, dans l'Institution de la nature, trois parties de liquides contre une de solide. Non-seulement une boisson de l'espece de celle que prescrivoit Aristote, occasionne tous les désordres décrits ici, mais les animaux qui proportionnément à leur être boivent très-peu, peuvent en être les victimes au bout d'un certain tems. Si le sang n'est humecté, s'il peche par un défaut de liquidité, les liqueurs s'épaississent toujours davantage, les humeurs

dans cet état, & acquierant ſans ceſſe plus de viſcoſité, produiſent infailliblement des engorgemens dans les tuyaux déliés qui forment le tiſſu des canaux excrétoires, & les obſtructions qui en réſultent, ſont la ſource fatale & féconde d'une infinité de maladies.

(17.) Rien de plus induſtrieux que la marche indiquée par M. le Clerc dans ſon Ouvrage ſur les maladies épidémiques qui ont déſolé la Ruſſie ; Ouvrage dont nous avons parlé (notte 11.)» Un mal inopiné ſe déclare tout-à-» coup par des ſymptômes & par des phéno-» mènes terribles, il ſe communique de proche » en proche. Les effets de ce mal, quelque » compliqués qu'ils puiſſent être, m'apprennent » le tems, l'ordre & le moyen de corriger le » vice d'une cauſe inconnue. La nature me » montre auſſi par ſes criſes la voie par laquel-» le le mal veut être expulſé. De plus, je ré-» fléchis ſur les qualités de l'air qui nous envi-» ronne, ſur la ſituation des lieux, la différence » des terreins, le genre de vie des Habitans, » les maladies préſentes des animaux, des végé-» taux, la proximité ou l'éloignement des mi-» nes, des marais, des eaux croupiſſantes, & » ſi je n'y trouve pas la ſource du mal, je rétro-» grade & je la cherche dans les cauſes éloi-« gnées. Je me raproche des ſaiſons antérieu-» res à l'épidémie ; j'examine le tems, l'or-» dre, le cours, la durée, l'anticipation, les » changemens, la température, & enfin les » qualités mixtes ou exceſſives des ſaiſons & » des vents qui ont dominé alors. Je réfléchis » enſuite ſur la nature des maladies auxquelles » ces variations ont donné lieu ; je ne perds » point de vûe la dégénération de ces mêmes

» maladies. Si dans mes recherches je trouve en-
» fin une ou pluſieurs cauſes capables de produire
» le mal qui m'étoit inconnu, je rapproche
» les effets du mal du pouvoir de la cauſe, &
» après les avoir confrontés, je conclus d'après
» la reſſemblance ou l'analogie. Les vents du
» ſud ou du midi ont-ils régnés long-tems ? Je
» dis que la nature de ces vents eſt peſtilentielle,
» elle peut donc produire des fiévres peſtilen-
» tielles. Les qualités mixtes ou exceſſives des
» ſaiſons, la chaleur & l'humidité combinées
» enſemble ont-elles donné lieu à la maladie ?
» Leurs effets bien connus, m'indiquent l'état
» des fluides & des ſolides pendant & après une
» pareille conſtitution d'air, c'eſt ainſi qu'on
» peut analyſer toutes les cauſes. Le mal étant
» reconnu (autant qu'il peut l'être humaine-
» ment) je tire mon indication, Je munis le
» corps infecté contre la nature du venin pré-
» ſent, en lui faiſant prendre de préféren-
» ce les remedes qu'on a employés avec le plus
» de ſuccès dans les maladies caractériſées par
» de pareils effets ; tel eſt le moyen de par-
» venir à la connoiſſance d'un venin dont la
» nature ne ſe manifeſte point aſſez à nos ſens.
» L'intempérie d'une ſaiſon me donne-t'elle
» lieu de préſumer qu'elle eſt la cauſe efficiente
» d'une maladie quelconque ? Je recours ſur le
» champ aux hydroſcopes & aux engyſcopes.
» Les premiers me font connoître l'état actuel
» de l'air : les ſeconds m'orientent ſur la na-
» ture particuliere des ſels en fuſion répandus
» dans l'atmoſphere. *Voy. les Expériences phyſ. de Poliniere, Tom. 2. pag. 306 & ſuiv.* » J'ex-
» poſe encore à l'air tous les corps que les ſels
» de l'atmoſphere peuvent altérer comme les

» ſoies

» soies teintes de couleurs particulieres qui se-
» ront ternies par les sels nitreux, sulphureux,
» & noircies par les vitrioliques. J'observe de
» plus les altérations que les vapeurs de la rosée
» produisent sur le linge blanc avant d'avoir
» passé par la lessive & le savon. &c. « Que de pré-
cautions, que de sagesse, que de prudence, quel
art dans une pareille maniere d'examiner, de
rechercher & d'agir ! mais il ne faut rien moins
que la force & le courage de dévorer les ennuis
& les difficultés de l'observation pour percer
l'obscurité des causes abstraites & cachées.

35 (18.) Un des plus grands & des plus ordi-
naires effets des maladies épisootiques conta-
gieuses, est la corruption interne & le sphacele
des viscères ; autant il est rare en eux relative-
ment aux parties extérieures, autant celui des
parties internes est commun. L'ouverture subite
& prompte des cadavres en offre une preuve
sans réplique. 35. 37 & 38.

(19.) Sur la fin de l'année 1762, une mala-
die formidable attaqua les bestiaux de la Pa-
roisse de Mezieux, Province de Dauphiné. Les
bœufs & les vaches en furent principalement
frappés ; il n'y eut qu'un très-petit nombre de
chevaux & de mulets qui en furent atteints.

Le refus de toute espece d'alimens solides &
même liquides, une tête appesantie, des oreil-
les basses, des yeux larmoyans, un poil terne,
une constipation décidée, une enflure doulou-
reuse aux environs de la ganache & le long du
col, un pouls plutôt concentré que fréquent,
un flux d'une humeur écumeuse par la bouche
& par les naseaux de quelques-uns, furent les
signes qui se montroient en vingt-quatre heures,
& qui subsistoient l'espace de deux, trois & quatre

jours, au bout deſquels un grand battement de flanc, & la foibleſſe des malades annonçoient une mort inévitable & prompte.

Des ſaignées pratiquées aux oreilles, des cordiaux, des breuvages adminiſtrés comme purgatifs, ſans néanmoins contenir aucuns mixtes & aucunes ſubſtances capables de produire de tels effets, furent conſtamment, mais inutilement, mis en uſage par des Maréchaux & des Payſans. Les progrès du mal & ſes ravages engagerent donc le Cultivateur malheureux & ſur le point d'une ruine entiere, à demander les ſecours dont il ſentit qu'il avoit beſoin. Des yeux plus éclairés chercherent dans le corps des animaux, ce que l'ignorance & des hommes groſſiers étoient incapables d'y découvrir. Un premier dégré de putréfaction ſe manifeſtoit aſſez généralement dans l'arriere-bouche, dans tous les muſcles du pharynx & du larynx, dans le tiſſu cellulaire qui les entourre ou les ſépare, dans l'œſophage, dans la trachée-artere, par une lividité réelle & par plus ou moins d'engorgement. Dans quelques cadavres l'épiploon étoit affecté, dans d'autres quelques-uns des inteſtins. Dans ceux-ci la rate avoit été fortement engorgée, dans ceux-là ni le foie, ni les poulmons n'etoient dans un état naturel, & dans tous, la digeſtion étoit dépravée, comme elle l'eſt ordinairement dans les cas de maladies graves, car la panſe étoit remplie d'un fourrage dont ils s'étoient alimentés avant que le mal ſe fût déclaré en eux. La couleur rouge, brune & quelquefois noire, le gonflement, la conſiſtance molle des parties de la gorge dans le plus grand nombre des malades étoient les ſuites d'une inflammation violente,

non phlegmoneuſe ou éréſipélateuſe qui auroit excité plus de fiévre, & qui d'ailleurs ſe ſeroit annoncée par une douleur plus marquée & autrement que par la lividité, mais d'une inflammation ſourde, d'un engorgement produit par la ſtupeur des parties, tel en un mot qu'on l'obſerve dans les circonſtances de malignité, & qu'on l'obſerva en même-tems dans la ville de Macon, où une eſquinancie gangreneuſe enleva rapidement un nombre prodigieux de perſonnes. Ce même engorgement s'étendoit ſouvent à toutes les glandes de la ganache & de l'encolure, ce qui formoit des tumeurs conſidérables au dehors, qui dans pluſieurs animaux parvinrent à ſuppuration ou ſpontanément ou par les ſecours de l'art. Il y en eut dont la gorge ne fut point dans un état auſſi facheux; des tumeurs ſurvenoient indiſtinctement dans toutes les parties de leurs corps, mais on ne les regarda pas moins comme des dépôts critiques & comme des accidens d'une maladie qui avoit la même cauſe & le même caractere; & en effet le même traitement, à la différence près de la méthode curative particuliere qu'exigerent ces dépôts, de ſoixante-deux malades en ſauva cinquante-trois, tandis que de quarante-neuf qui avoient été entrepris par des voies que ſuggere une routine aveugle, il n'y en eut pas un qui échappa à la fureur du fléau.

L'été avoit été très-vif, la ſéchereſſe étoit extrême. Les ſeuls pâturages où l'on pouvoit conduire les beſtiaux étoient aux environs d'une mare ou d'un endroit bourbeux, contenant une eau infecte & croupiſſante. Le lieu le plus voiſin de celui-ci étoit un gravier échauffé par l'ardeur du ſoleil, & formoit, pour les animaux

qui y étoient la plus grande partie de la journée, un ſéjour vraiment brûlant; ainſi l'exceſſive chaleur, la mauvaiſe nature de l'herbe, & plus encore, les mauvaiſes eaux furent les cauſes premieres du mal. D'une part les humeurs étant conſidérablement échauffées & raréfiées, il y eut néceſſairement une très-grande déperdition de la portion la plus fluide & la plus ſubtile du ſang; de l'autre des alimens pernicieux & des eaux corrompues augmenterent la diſpoſition à la putridité. L'arriere-bouche, le larynx & le pharynx offrant un paſſage continuel à un air très-chaud, & l'humeur mucilagineuſe qui lubrefie ces parties étant moindre, puiſque le ſang en étoit en quelque façon dénué, & que d'ailleurs les cryptes qui la fourniſſent devoient être néceſſairement deſſéchées, elles devenoient très-ſuſceptibles d'inflammation; ſi l'on ajoûte à cette circonſtance la dépravation des humeurs à raiſon d'une nourriture & d'une boiſſon, pour ainſi dire, venimeuſe, on ne ſera pas ſurpris de la dégénération de cette inflammation de la gorge en une eſquinancie vraiment gangréneuſe. A l'égard des animaux en qui elle n'a jamais été auſſi vive, qui ne périſſoient pas auſſi promptement que les autres, & ſur le corps deſquels il ſurvenoit indiſtinctement des tumeurs toujours peu douloureuſes & ſe prêtant la plûpart difficilement à une bonne ſuppuration, on a dû voir en eux les réſultats des mêmes cauſes, ou plutôt de cette même dépravation, par le moins de ſubtilité des humeurs & par leur aptitude à la concrétion & à des ſtaſes dans des canaux privés de leur élaſticité ordinaire.

Quoi qu'il en ſoit, s'il étoit impoſſible de détruire une cauſe qui réſidoit dans l'intempérie de la ſaiſon, il falloit du moins rendre les effets

moins nuisibles, remédier à la perversion que les humeurs avoient soufferte, appaiser l'inflammation de la gorge, exciter dans ces parties, eu égard à certains animaux, la séparation du mort d'avec le vif, & dissiper dans quelques autres les tumeurs dures & plus ou moins volumineuses qui paroissoient indifféremment sur la surface de leur corps.

On s'occupa d'abord du soin le plus important, & le premier qu'on doive toujours se proposer dans ces fatales conjonctures, c'est-à-dire, de celui d'interdire toute communication des bestiaux sains & des bestiaux malades. Le moyen le plus assuré d'éviter la contagion est en effet de la fuir. Les bêtes qui y avoient jusqu'alors échappé furent donc conduites hors des étables infectées, après avoir été fortement bouchonnées avec des bouchons de paille exposés auparavant à la fumée du thym, du romarin, de la sauge & d'autres plantes aromatiques, sur lesquelles on avoit jetté une légere quantité de vinaigre pendant qu'elles étoient enflammées. Les écuries, dans lesquelles on les plaça, furent nettoyées de tout le fumier qu'elles contenoient, & parfumées avec des baies de geniévre & de laurier écrasées & macérées dans du vinaigre de vin que l'on fit brûler sur des charbons ardens; d'autres le furent par la seule évaporation du même vinaigre. On circonscrivit ensuite, pour ainsi dire, la maladie pour la renfermer en quelque sorte dans le lieu où malheureusement elle régnoit, & pour en borner les progrès. Ce qui avoit été pratiqué relativement à ces premiers animaux, le fut relativement à ceux qui habitoient les confins du village; tous furent encore saignés à la jugulaire.

& au moyen de cette évacuation, de la boiſſon ordinaire que l'on eut la précaution d'aciduler légerement, & de l'attention que l'on eut de diminuer la quantité de nourriture, de ne pas envoyer trop-tôt les animaux aux pâturages, de ne pas les y laiſſer trop tard à la chaleur ou au moment de la nuit, enfin de les faire abreuver inſenſiblement plutôt de l'eau du rhône que de celle de la mare dont on a parlé, on compta plus de trois cens bœufs ou vaches qui furent conſtamment préſervés des atteintes d'un venin qui n'outrepaſſa pas les limites qu'on venoit de lui preſcrire. Ces opérations faites, on en vint aux animaux infectés. On uſa des mêmes parfums dans les étables qui furent également & ſoigneuſement appropriées. La néceſſité d'y renouveller l'air parut indiſpenſable. Par un défaut d'action & d'agitation, il s'altere & ſe corrompt bientôt de lui-même comme l'eau, le ſang & les humeurs; or dans des étables trop communément mal conſtruites, baſſes & peu aërées, la fréquente reſpiration & l'augmentation de la tranſpiration animale lui fait perdre une portion de ſon principe vital, c'eſt-à-dire de ſon élaſticité, il croupit, en quelque façon, & les parties putrides qui s'exhalent des corps malades & qui ne peuvent ſe diſſiper aiſément, accélerent & multiplient inconteſtablement les cauſes & les effets de la corruption. Pluſieurs de ces animaux furent ſaignés à la jugulaire, mais une ſeule fois ſeulement, & dès les premiers momens de la maladie. On n'eut garde d'opérer cette évacuation dans ceux en qui les ſignes de putridité étoient apparens. L'eau blanchie par le ſon leur fut offerte pour toute nourriture; elle ſe fait ainſi:

Prenez Son de froment, une jointée.

Trempez les deux mains dans un ſeau plein d'eau, tenant toujours le ſon. Imbibez-le de cette eau. Comprimez le à diverſes repriſes & laiſſez tomber dans le même ſeau l'eau blanche que vous en retirerez. Trempez & preſſez de nouveau, juſqu'à ce que l'eau que vous exprimerez ceſſe d'être colorée. Jettez alors la jointée de ſon dans l'eau, elle ira au fond. Reprenez-en de nouvelles différentes fois, ſelon la blancheur que vous voudrez communiquer à la boiſſon.

On ajoûta pour les uns dans celle-ci, & dans chaque ſeau, une once de cryſtal minéral; on l'acidula pour les autres comme on avoit acidulé celle des animaux ſains & à préſerver, le vinaigre étant de tous les acides végétaux celui qui diviſant & fondant le plus puiſſamment, eſt le plus contraire au mouvement inteſtin d'où réſulte la putréfaction, & par conſéquent le plus propre à affoiblir immédiatement la force vénéneuſe de la contagion.

Les lavemens rafraîchiſſans ne furent point oubliés. On en adminiſtroit deux par jour à chaque malade. Ils étoient compoſés avec feuilles de mauve, de pariétaire, de mercuriale, de chacune une poignée que l'on faiſoit bouillir dans cinq livres d'eau commune juſqu'à réduction d'un quart. On délayoit dans la colature deux onces de miel commun, & on y ajoûtoit huile d'olive deux onces, cryſtal minéral une once pour un lavement.

Les injections anti-putrides que l'on pouſſoit deux & même trois fois le jour dans les naſeaux & dans la bouche, étoient une décoction de

plantain, de ronce, d'aigremoine. On prenoit une poignée de feuilles de chacune de ces plantes, on la faisoit bouillir pendant demi-heure dans quatre livres d'eau commune ; on jettoit dans la colature deux dragmes de sel ammoniac, & quelquefois au lieu de ce sel, on y mêloit deux onces d'oxymel scillitique. On comprend que la portion de cette liqueur qui étoit lancée dans les naseaux, abreuvoit & humectoit les parties de l'arriere-bouche, qui dans la plûpart des animaux étoient celles qui se trouvoient le plus véritablement endommagées. On fit encore humer de tems en tems à ceux-ci l'esprit volatil de sel ammoniac, & sans doute que les émanations pénétrant jusqu'aux parties vives en solliciterent le jeu, & exciterent en elles une action, à la faveur de laquelle des filandres blanchâtres, qui vraisemblablement n'étoient que des exfoliations membraneuses, s'échapperent & furent détachées éntierement.

On accélera autant qu'il fût possible la suppuration des dépôts formés à l'extérieur ; le cataplasme maturatif que l'on employa fut le levain mêlé avec un tiers de basilicum. Quand il parut insuffisant, on lui en substitua un autre fait avec six oignons de lys cuits sous la cendre, quatre onces de racines de lys blanc, & quatre poignées de feuilles d'oseille que l'on fit cuire dans quatre livres d'eau commune, & qu'on pila ensuite dans un mortier. On y mêla deux onces d'axonge de porc, & pareille quantité de miel commun, de vieux-oing & d'onguent basilicum ; enfin, suivant les circonstances, on y ajoûta demi-once de Galbanum dissous dans le vin, & une égale dose de gomme ammoniac pulvérisée. Dès qu'on appercevoit de la fluc-

tuation dans ces tumeurs, on les ouvroit avec le biſtouri ou avec un bouton de feu, mais plus ſouvent avec le cautere actuel, qu'avec l'inſtrument tranchant, ſoit dans l'intention d'exciter une plus ample ſuppuration, ſoit dans la vue de procurer un changement plus ſubit dans la qualité pernicieuſe des humeurs arrêtées. N'étoit-il pas poſſible de leur frayer un jour au-dehors? leur reflux dans la maſſe pouvant être funeſte, on en prévenoit les ravages en purgeant au plutôt les malades que l'on diſpoſoit à recevoir le breuvage par un ou deux lavemens purgatifs qui étoient les mêmes que celui que nous avons indiqué, mais dont on retranchoit le ſel ammoniac, & auquel on ajoûtoit trois onces de catholicon. Le breuvage étoit compoſé d'une once de feuilles de ſéné que l'on faiſoit infuſer l'eſpace de trois heures dans une livre d'eau commune bouillante; on couloit, & l'on jettoit dans cette infuſion une once d'aloës ſuccotrin concaſſé que l'on faiſoit infuſer pendant la nuit ſur la cendre chaude, & que l'on donnoit tiéde avec la corne, le matin à l'animal. Ce même breuvage leur fut réïtéré ſelon le beſoin, & termina enfin la cure des uns & des autres, qui à meſure de la diſparution des ſymptômes furent rappellés inſenſiblement à une nourriture ordinaire, mais compoſée de fourrages plus ſains & mieux choiſis.

Une des maladies qui a fait le plus de ravage, eſt celle qui, en l'année 1763, déſola les beſtiaux du Pays Brouageais, Election de Marennes, Généralité de la Rochelle. Le détail circonſtancié qui en a été fait par M. Nicolau, Docteur en Médecine, le 11 Septembre 1763, eſt trop inſtructif pour que nous l'omettions ici.

» Les Paroiſſes, où la maladie des beſtiaux » exerçe ſa fureur, ſont ſituées aux environs d'un » terrein bas de l'étendue de près de trois lieues. » Il formoit autrefois une vaſte & belle ſaline, » où la mer s'introduiſoit au moyen d'un canal, » nommé *le Havre de Brouage*, lequel n'exiſte plus » que depuis ſon embouchure juſques devant » la Ville de Brouage, qui eſt auſſi ſur le bord » de ce terrein. Le Havre de Brouage s'étant » comblé peu à peu, & la mer par conſéquent » ne fourniſſant plus ſes eaux dans les marais où » on les ramaſſoit pour faire le ſel, le ſol eſt de- » meuré entrecoupé, inégal, rempli d'enfonce- » mens qui conſervent encore les noms de » jars, de conches, champs, d'aiſe, &c. qu'ils » avoient étant marais ſalans, & de terres éle- » vées, nommées *boſſes*, qui ſont des rejets du » fonds creuſé pour la conſtruction des marais. » Une partie de ces enfoncemens, par le laps » de tems, ſe ſont comblés imparfaitement ; » d'autres exiſtent encore preſque dans leur en- » tier. Tous, dans les tems pluvieux, ſur-tout » en hiver, ſont garnis par les eaux pluviales » qui, n'ayant aucune iſſue, y croupiſſent juſ- » qu'à ce que l'air & la chaleur du ſoleil de l'été » les aient fait évaporer. Les plus profonds » qui ſe deſſechent rarement, forment autant » de bourbiers remplis d'herbes aquatiques qui » croiſſent dans une eau boueuſe, laquelle ſert « cependant à abbreuver le bétail. Le tout pré- » ſente une grande prairie graſſe & marécageuſe » qui nourrit les bêtes deſtinées aux boucheries, » aux voitures & à la culture des biens de cam- » pagne du Pays Brouageais. Ce ſont ces trou- » peaux conſidérables de jumens, de bœufs & » de vaches, dont la mortalité excite les re-

„ grets, & cauſe en partie la miſere de nos » Habitans.

» Les cloaques, dont je viens de parler, ré- » pandent bien loin des exhalaiſons fétides qui » infectent l'atmoſphere, & rendent les Habi- » tans à la fin de l'été ſujets aux fiévres inter- » mittentes, putrides & malignes. On ſent une » puanteur dans l'air qui ſe manifeſte ſur-tout » dans les beaux jours au lever du ſoleil.

» Cette année les pluies ont été très-abon- » dantes & preſque continuelles durant le prin- » tems & l'été. La fraîcheur de l'air s'eſt perſé- » véramment ſoutenue. La plus grande chaleur » n'a fait monter la liqueur du thermométre de » Reaumur, expoſé dans une chambre donnant » ſur le nord, qu'au 18 & 19e degrés. Nous » avons eſſuyé auſſi le 3e de Juillet un ouragan » accompagné de grêle d'une groſſeur prodi- » gieuſe qui a détruit dans pluſieurs endroits » toute la récolte & endommagé les édifices. La » plûpart du gros bétail que la mortalité nous » enleve y fut expoſé & l'eſſuya, mais les brebis » & les cochons, qui meurent également, en » étoient à l'abri; d'ailleurs la mortalité avoit „ commencé avant ce tems.

„ Les prairies ont fourni cette année un pâtu- „ rage abondant, arroſé par les eaux pluviales, „ qui ont même empêché qu'on ne fit la récolte „ du foin, lequel a péri ſans être fauché, ou a „ pourri après l'avoir été, parce que, d'un côté, „ la pluie, l'humidité de la terre & le défaut de „ chaleur n'ont pas permis de le faire ſecher; „ d'un autre côté, la terre trop molle ne pouvoit „ ſupporter le poids des voitures; Ceux qui ont „ tenté de l'en retirer, ont perdu leurs peines & „ leur tems. Les beſtiaux ont demeuré expoſés

„ jour & nuit aux intempéries des saisons qui „ ont été si renversées que l'ordre de la nature „ semble en avoir souffert. Tous les fruits tant „ d'été que d'automne, ont manqué, & les „ arbres actuellement fleurissent comme au „ printems.

„ La plupart des herbes, qui croissent dans „ ces endroits, ne m'ont pas paru malsaines „ pour les bestiaux, & quand il en croîtroit de „ telles, la cause principale de l'épidémie ne doit „ pas leur être imputée, puisque les brebis qui „ ont pacagé ailleurs, & quelques chevaux qui „ n'ont vécu que de foin sec, en sont égale- „ ment affectés, ainsi que les cochons qui n'en „ ont pas fait leur nourriture.

„ La mortalité s'étend jusques sur les autres „ animaux domestiques, sans excepter la vo- „ laille (*a*), laquelle périt dans un hameau de „ Saint Symphorien. Cependant quelque gé- „ nérale que soit l'épidémie, il y a lieu de „ penser qu'elle n'est pas contagieuse. Il est „ mort dans plusieurs Paroisses nombre de „ chiens, qui avoient mangé des chairs des bes- „ tiaux, mais il en est mort aussi qui n'en avoient „ pas mangé, & plusieurs n'ont cessé d'en man- „ ger chaque jour sans être incommodés.

„ Au mois de Mai dernier, il avoit paru sur „ le bétail à corne quelques maux de langue „ dans une Paroisse, & celles qui l'avoisinent. „ Ce ne fut alors qu'une terreur panique, ils

(*a*) Il peut bien se faire que la maladie de la volaille, dans ce Hameau, n'ait pas été la même que celle du bétail, & n'ait pas été produite par les mêmes causes. La mortalité des poules a été assez générale par-tout, & il paroît qu'elle étoit la suite d'une forte inflammation de poitrine comme celle des chiens.

„ ceſſerent ſans faire de ravages. En Juin, & au „ commencement de Juillet, l'épidémie ré- „ gnante ſe manifeſta ſur les troupeaux de bre- „ bis qu'elle a ravagés dans certains endroits, „ juſqu'au point de n'en laiſſer aucune; dans „ d'autres, le peu qu'il en reſte eſt abandonné, „ ſans paſteur, aux ſeuls ſoins de la Provi- „ dence dans les champs où elles périſſent „ comme mouches. Ces animaux, naturelle- „ ment délicats & foibles ſont auſſitôt perdus „ qu'on les reconnoît malades.

„ La mortalité des bœufs, des jumens & au- „ tres animaux, a principalement ravagé deux „ Paroiſſes depuis la fin de Juillet. Elle s'étend „ maintenant de toutes parts, quoiqu'avec „ moins de carnage dans certains lieux que „ dans d'autres.

„ Le 1er ſymptôme qu'on leur reconnoît, „ eſt le défaut de nourriture. Ce n'eſt pas à dire „ qu'il n'y en ait d'autres qui précedent, mais „ les paſteurs, peu experts, ne les diſtinguent „ point. Ce prélude reveille l'attention. On les „ voit triſtes, la tête baiſſée, les oreilles froides „ & abbatues, le poil redreſſé ſans le luſtre or- „ dinaire, les flancs applattis & battans, le ventre „ tendu & plein, tout le corps tiraillé, & ſem- „ blant vouloir faire des efforts pour uriner. Les „ urines qu'ils rendent, ſont ſouvent fort claires „ comme de l'eau; l'excrétion des excrémens „ eſt plus rare, la rumination ceſſe dans le bé- „ tail à cornes. Quelques heures après, s'il ne „ ſurvient point de tumeurs à la ſuperficie du „ corps, les friſſons les ſaiſiſſent, ils tremblent, „ leurs yeux ſe terniſſent & deviennent lar- „ moyans, il ſort une bave tenace de la bou- „ che & des narines; ils ſe couchent & meu-

„ rent tranquillement, ou agités de convul-
„ ſions plus ou moins vives. Dans ces extrémi-
„ tés ils allongent ſouvent la tête, ils ſont eſ-
„ ſoufflés, ils pouſſent de longs ſoupirs, quel-
„ quefois auſſi ils touſſent. Ces ſymptômes
„ viennent ſouvent avec tant de rapidité que la
„ bête périt ſans qu'on les ait vus; pluſieurs
„ bœufs ont ſuccombés ſous le joug. Plus le
„ cours de ces accidens eſt prompt, plus auſſi le
„ danger eſt grand & ſans reſſource. La vio-
„ lence des friſſons eſt toujours funeſte. Lorſ-
„ que la véhémence des ſymptômes ſe déclare
„ avec plus de lenteur, il n'y a ordinairement
„ point de friſſon, mais s'il en arrive, ils ſont
„ de mauvais augure, proportionnellement plus
„ ou moins, ſelon leur durée & leur rigueur.
„ Dans le développement des ſignes, il arrive
„ ſouvent qu'il paroît des tumeurs qui ſe mani-
„ feſtent indifféremment ſur toute la ſuperficie
„ du corps. Elles ſont quelquefois fixes dans la
„ premiere partie où elles ſe ſont déclarées;
„ d'autres fois elles diſparoiſſent pour ſe montrer
„ ailleurs; ſi elles s'évanouiſſent l'animal périt;
„ ſi au contraire, l'animal conſervant ſes for-
„ ces, elles ſe multiplient par l'habitude du
„ corps ſur les parties les moins eſſentielles à la
„ vie, on peut ſe flatter d'eſpérance. L'expé-
„ rience journaliere commence à prouver que
„ la guériſon dépend eſſentiellement de la bonne
„ iſſue des tumeurs & de leur caractere le plus
„ approchant de celui du phlegmon.

„ Les tumeurs ſont humorales, (*a*) plutôt que

(*a*) Ici la diſtinction faite par l'Auteur du mémoire n'eſt pas facile à ſaiſir. Le phlegmon, l'éréſypele, l'œ-

„ phlegmoneuſes ou inflammatoires. L'iner-
„ tie des ſolides organiques & la putréfaction des
„ humeurs les rendent telles dans les animaux
„ attaqués de l'épidémie. J'obſerve cette année
„ une ſemblable dépravation, tant des ſolides
„ que des liquides dans les maladies qui atta-
„ quent le corps humain, leſquelles deviennent
„ chaque jour très-fréquentes. J'ai même vû, en
„ parcourant les campagnes ces jours derniers,
„ trois perſonnes attaquées d'anthrax ou char-
„ bon peſtilentiel. Les ſoins que j'ai fait don-
„ ner aux deux premiers les ont mis en eſpé-
„ rance de guériſon, mais ce mémoire n'eſt
„ relatif qu'aux beſtiaux. J'y reviens.

„ La manifeſtation des tumeurs ſemble d'a-
„ bord affecter les muſcles. On ſent ſous la main
„ dans la partie attaquée, les chairs devenues
„ dures, ſans être beaucoup enflées. Bientôt
„ après il s'infiltre dans le tiſſu cellulaire des
„ environs une humeur qui en relâche les fi-
„ bres, les énerve, les macere & releve le cuir
„ en boſſe. Si l'on ne ſe hâte de lui faire une
„ ouverture pour la tirer de-là, ſon ſéjour pro-
„ duit la gangrene qui ne manque pas de gagner
„ plus loin, où ſi le mal eſt près de quelques
„ viſceres néceſſaires à la vie, la bête meurt
„ avant qu'elle ait fait de plus grands progrès.
„ Ces ſortes de tumeurs ſont flaſques; il ne s'en
„ écoule qu'une ſérofité rouſſe & ſanieuſe. S'il
„ s'y établit une ſuppuration louable, tout va
„ au mieux; les forces de l'animal reviennent,

---

deme & le ſquirrhe forment quatre genres de tumeurs, toutes dites humorales; ainſi celles dont il s'agit ici doit être de l'un de ces genres, & paroiſſent être néceſſairement d'après la deſcription qu'il en fait des tumeurs œdemateuſes par extravaſation.

„ il recouvre l'appétit pour manger ; si au con-
„ traire il n'y a que l'écoulement séreux sans
„ suppuration, la guérison vient lentement, les
„ bêtes languissent, sont tristes & abbatues,
„ jusqu'à ce que les chairs vives reprennent in-
„ sensiblement leur ressort, & se séparent de
„ tout ce qu'il y a de gangrene, qui tombe
„ pour laisser paroître une plaie bien colorée,
„ que les bœufs alors ont eux-mêmes soin de
„ nettoyer avec leur langue pour la faire cica-
„ triser. Il y a au surplus une remarque à faire
„ au sujet de la gangrene des tumeurs. Elle est
„ d'une espece particuliere. Le tissu cellulaire &
„ les chairs sont plutôt macérées que pourries.
„ Elles ont une couleur pâle, tirant sur le livi-
„ de, & elles conservent une consistance assez
„ ferme, quoique leurs fibres soient désunies,
„ ensorte qu'on peut dire que c'est plutôt une
„ macération qu'une putréfaction. Il n'en est
„ pas de même de l'escarre qui tombe avant la
„ cicatrisation des plaies ; elle est noire, tout-
„ à-fait corrompue & fétide. Si ces tumeurs de-
„ meurent donc dans leur état de relâchement
„ & de flaccidité naturelle, on a toujours à
„ craindre que l'humeur ne tombe dans la masse
„ du sang, & par conséquent qu'elle ne pro-
„ duise les ravages qui sont ordinaires quand
„ elle ne peut se faire jour au dehors. Cela est
„ arrivé à plusieurs bêtes de toute espece ; elles
„ sont mortes par l'interruption de l'écoule-
„ ment des sérosités, d'autres parce qu'il n'a
„ pû s'établir qu'imparfaitement. La grande
„ sensibilité des chairs malades est toujours de
„ bonne augure ; plus au contraire elles sont
„ insensibles, plus il y a aussi sujet de désespé-
„ rer. Quand ces bosses, d'applaties qu'elles

sont,„

„ ſont au commencement, ſe circonſcrivent &
„ s'arrondiſſent, devenant en même-tems fer-
„ mes & rénitantes ; c'eſt un ſigne non équi-
„ voque que la nature agit efficacement, &
„ qu'elle prend le deſſus ſur la cauſe qui pro-
„ duit le mal dont elle va bientôt ſe débarraſſer,
„ en changeant le dépôt d'humoral qu'il étoit,
„ en dépôt de l'eſpéce que nous appellons
„ *phlegmoneux*, lequel n'eſt jamais dangéreux,
„ étant bien placé & bien conditionné. L'ex-
„ périence l'a toujours prouvé ſur le corps hu-
„ main, & le prouve déjà ſur le corps des ani-
„ maux attaqués de la maladie dont il s'agit.
„ L'état de foibleſſe & d'abbatement où ils
„ étoient avant ces heureux ſignes, change
„ peu-à-peu lorſqu'ils ſe montrent ; la putré-
„ faction des humeurs s'évanouit inſenſible-
„ ment, ainſi que tout ce qui l'annonce. Les
„ mouches de différentes eſpéces, qui attirées
„ par l'odeur des maladies s'attachent en plus
„ grande abondance, à proportion de l'affoiſſe-
„ ment, au bétail hors d'état de les chaſſer en
„ ridant la peau ou autrement, s'en éloignent
„ auſſi à proportion que ces circonſtances font
„ connoître le retour de la vigueur ; des allûres
„ vives ſuccédent à leur air morne, l'envie de
„ manger & la gayeté reviennent. L'humeur
„ contenue dans le dépôt montre quelquefois
„ dans ſon principe un caractère d'inſigne âcre-
„ té ou cauſticité. M. Droühet Chirurgien de
„ Pont-l'Abbé, a obſervé qu'ayant ouvert un
„ de ces dépôts à la partie ſupérieure interne de
„ la cuiſſe d'un bœuf, ce qui en découla déta-
„ cha le poil vingt-quatre heures après, comme
„ ſi la partie avoit été trempée dans l'eau bouil-
„ lante. La peau dénudée paroiſſoit fort rouge

„ & bien enflammée. Ces dépôts, comme je
„ l'ai dit, se font indifféremment sur toutes les
„ parties du corps ; ceux qui se jettent sur
„ les viscères sont mortels. Parmi les externes,
„ ceux qui se montrent au poitrail des chevaux
„ dans l'endroit que les Maréchaux appellent
„ l'avant-cœur, sont des plus mauvais ; au con-
„ traire, ceux qui affectent le fanon, ou cette
„ membrane pendante du poitrail des bœufs
„ que nos paysans nomment la *banne*, sont les
„ moins dangéreux. Ceux qui viennent au mu-
„ seau, à la bouche & au fondement de toute
„ espéce d'animaux donnent un préſage fu-
„ neste ; c'est surtout dans ce dernier cas que le
„ bétail répand en mourant ou après la mort
„ le sang par les narines, par la bouche ou
„ par le fondement, ou souvent par tous ces
„ endroits ensemble.

„ Un des symptômes les plus ordinaires re-
„ connu par l'ouverture des cadavres, est le dé-
„ faut de digestion. On (*a*) trouve le plus sou-
„ vent le trajet du canal intestinal vuide, tandis
„ que les estomacs sont pleins & comme farcis
„ d'herbe qui est plus ou moins durcie dans le
„ livret des animaux ruminans ; cela arrive quoi-
„ qu'ils ayent cessé de manger plusieurs jours
„ avant la mort, ou quand bien même, surpris
„ par une mort subite, ils n'auroient pas dis-
„ continué de manger.

„ Le sang qu'on tire aux bêtes malades se
„ fige facilement, & se couvre bientôt d'une

(*a*) Ces signes se rencontrent dans tous les animaux ruminans, attaqués de maladies graves, de quelque nature qu'elles soient.

» coënne épaiſſe, dure, de couleur blanchâtre,
» tirant un peu ſur le jaune. Les ſaignées mal
» placées & au haſard, ont toujours eu des
» ſuites funeſtes. Quelques-unes faites à pro-
» pos ont été ſalutaires, & leurs bons effets
» ſenſibles. La plûpart des breuvages employés
» juſqu'à préſent ont paru accélérer la mort
» ſelon le rapport des perſonnes qui en ont le
» plus donné?

» Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût découvrir la
» cauſe qui a produit l'épidémie, mais outre
» que ce ſeroit perdre un tems précieux que de
» s'attacher à en faire la perquiſition, il a tou-
» jours paru comme impoſſible de découvrir la
» ſource de toutes les maladies épidémiques,
» & ce n'eſt que par l'heureux effet du haſard
» qu'on en a découvert quelques-unes plutôt
» que par le travail des recherches pénibles &
» de la méditation. Il ſemble pourtant qu'on
» devroit attribuer le fléau dont je fais le dé-
» tail à la grande humidité (*a*) de l'air trop long-
» tems continuée par les pluyes, les orgaes &
» les brouillards, qui n'ont ceſſé toute cette
» année, de troubler la végétation & la fructifi-
» cation des plantes. A cela, ſe joint que la terre
» trop profondément humectée par une ſura-
» bondance d'eau, a pu répandre dans l'atmoſ-
» phere (*b*) des vapeurs non ordinaires, qui au-

(*a*) Les maladies épidémiques, malignes & contagieuſes viennent ſouvent (dit Hoffmann) d'une diſpoſition trop humide de l'air pendant le cours de l'année. Cette obſervation relative aux hommes peut parfaitement être appliquée aux animaux. Une expérience fatale l'a prouvé pluſieurs fois.

(*b*) Perſonne ne doute que les exhalaiſons des eaux

» ront auſſi affecté extraordinairement toute
» l'œconomie animale. Quelqu'apparente
» que ſoit cette idée, je ne m'y attacherai
» point. Ennemi des hypotèſes, qui ne font
» le plus ſouvent que retarder les progrès & le
» bien de la Médecine, je l'abandonne comme
» ſuppoſition.

» Pour agir méthodiquement à développer
» les maladies, on doit y conſidérer trois pé-
» riodes : le commencement ou l'invaſion,
» le fort ou l'état, le déclin ou la fin. Juſqu'à
» préſent je ne crois avoir décrit que les deux
» derniers tems, c'eſt-à-dire l'état & le dé-
» clin. Je penſe qu'il eſt évident par le narré
» des ſymptômes que la maladie des beſtiaux
» eſt dans ſon fort, lorſqu'elle fait connoître
» dans leur corps un caractère d'inertie des ſoli-
» des & d'inſigne dépravation des humeurs. De
» la deſtruction de ce vice, dépend le déclin qui
» doit conduire à la guériſon. L'invaſion, tems
» le plus propre à prévenir l'orage, demeure
» comme inconnue par le défaut d'intelligence
» & de ſçavoir des perſonnes habituées à ma-
» nier les beſtiaux ſans craindre leurs cornes
» & leurs pieds. Cependant, lorſque le mal eſt
» porté à ſon plus haut degré, la nature eſt
» près de ſuccomber ou de remporter la vic-
» toire. Il faut donc qu'avant cela, elle ſe ſoit
» miſe en jeu, & qu'elle ait fait des efforts pour

---

croupiſſantes qui ſe repandent dans l'air, ne ſoient autant d'écoulemens funeſtes de poiſons, pour ainſi dire, putrefiés, qui donnent naiſſance à une infinité de maladies du plus mauvais caractere dans les hommes & dans les animaux, telles que des fievres malignes, peſtilentielles, vermineuſes, gangreneuſes, &c.

» ſe débarraſſer de ce qui la menace de ſa
» ruine ; donc ce ſeroit auſſi alors qu'il faudroit
» lui donner les ſecours les plus utiles pour dé-
» tourner & affoiblir les forces de ſon ennemi
» qui ſe dérobe aux yeux, mais qui ne ſe cache-
» roit point au tact d'un Màréchal expert, qui
» s'approcheroit de ces animaux ſans crainte.
» Dans nos campagnes, nous manquons de tels
» Artiſtes, que nous pourrions guider avec fruit
» & étendre leurs connoiſſances.

» Au défaut des ſymptômes, pour découvrir
» le premier tems de l'invaſion de la maladie, il
» faut tâcher de le développer par analogie avec
» le corps humain. L'épidémie a une ſi grande
» reſſemblance avec ce que nous appellons dans
» l'homme fiévre putride, maligne, pourprée
» & peſtilentielle, que je ne balance pas de lui
» donner les mêmes noms chez les animaux qui
» en ſont attaqués. En effet, ne voyons-nous
» pas dans l'homme que ces fiévres ſont ac-
» compagnées des phénomenes d'abbatement
» des forces, de taches pourprées, de tumeurs
» d'un mauvais caractère, de dépôts irréguliers,
» de déchirement d'entrailles, de défaut d'ap-
» pétit, de vice des déjections, de mort ve-
» nue avec célérité ; &c. les ouvertures des ca-
» davres dont je joindrai le narré à la fin de ce
» Mémoire, fourniront des preuves de reſſem-
» blance. Or les Médecins ſçavent que ces ac-
» cidents terribles ſont précédés dans l'homme
» par une fiévre violente. Qui ne croira donc
» pas qu'ils le ſont également dans les ani-
» maux (*a*), dont la maladie porte le même

(*a*) Il eſt certain que tous les accidens terribles ob-

» caractère ? Outre ces preuves analogiques ;
» j'en ai une qui est la seule que j'ai pû recueillir

---

servés dans les animaux sont, comme dans l'homme, précédés par une fièvre violente. L'Auteur du Mémoire qui croit qu'on n'en entrevoit aucuns symptômes, les a néanmoins tous décrits.

1°. Il a fait mention des signes généraux de la fièvre qui sont une respiration plus ou moins difficile, plus ou moins laborieuse, plus ou moins fréquente, & une accélération plus ou moins considérable des mouvemens ordinaires du diaphragme & des muscles abdominaux, mouvemens très-sensibles qu'il a apperçus dans les flancs, & accélérés selon la fréquence des inspirations que l'animal est machinalement obligé de faire, pour faciliter & pour subvenir au passage du sang que le cœur agité chasse dans les poumons avec plus d'impétuosité, & en plus grande abondance que ces organes ne peuvent en admettre dans l'état naturel.

2°. Il a même observé plusieurs signes particuliers. Ces signes particuliers sont, quant à la fièvre éphémere, l'accès subit de cette fièvre qui n'est annoncée par aucun dégoût, & qui se montre tout-à-coup dans toute sa force, la chaleur modérément augmentée de l'animal, le défaut des accidens graves qui accompagnent les autres fièvres & la promptitude de sa terminaison.

Ceux qui sont propres à la fièvre éphémere étendue ou la fièvre continue simple, different de ceux-ci par leur durée & par la tristesse plus grande des animaux.

Des frissons qui s'observent sur-tout aux mouvemens convulsifs du dos & des reins, la chaleur vive qui leur succede, la véhémence du battement des flancs, leur tension, l'extrême difficulté de la respiration, l'aridité de la bouche, une soif ardente, l'enflure des parties de la génération dans les chevaux, la position basse de la tête, une grande peine à la relever, la froideur extrême des oreilles, des cornes & des extrêmités, des yeux mornes, troubles & larmoyans, une foiblesse considérable, une marche chancelante, un dégoût constant, la fétidité d'une fiente quelquefois dure, quelquefois peu liée, quelquefois séreuse, quelquefois graisseuse, une urine crue & aqueuse, la chûte du membre

„ en parcourant les campagnes. Un Payſan,
„ chagrin de voir périr ſes beſtiaux, & exami-

---

dans le cheval, la couleur fannée du poil, ſont autant de ſymptômes qui appartiennent à la fiévre putride. La plûpart d'entr'eux ſont auſſi communs aux fiévres ardentes, mais ils ſe préſentent avec un appareil plus effrayant.

La chaleur, d'ailleurs inégale en pluſieursendroits eſt, telle qu'elle eſt brûlante ſur-tout au front, aux cornes, autour des yeux, à la bouche, à la langue qui eſt plus âpre, noire, & à laquelle il ſurvient quelquefois des eſpeces d'ulceres. L'air qui ſort par l'expiration n'eſt pas plus tempéré. L'accablement eſt encore plus grand, la ſoif eſt inextinguible, une toux ſeche ſe fait quelquefois entendre, la reſpiration eſt ſouvent accompagnée de râlement. La tête eſt baſſe & immobile, l'haleine eſt puante, une matiere jaunâtre & une bave plus ou moins tenace fluent des naſeaux & de la bouche. Aſſez fréquemment les déjections ſont ſemblables à celles qui caractériſent le flux dyſſenterique, &c.

Dans les fiévres peſtilentielles, malignes, gangréneuſes, tous ces ſignes d'une inflammation funeſte s'offrent également; les tumeurs critiques qui paroiſſent audehors les déſignent ſpécialement & d'une maniere non équivoque.

Il faut convenir cependant que dans la plus nombreuſe partie des animaux, vainement tenteroit-on de conſulter le pouls, cette regle des grands Médecins, cet oracle qui leur dévoile la force du cœur & des vaiſſeaux, la quantité du ſang, ſa rapidité, la liberté de ſon cours, les obſtacles qui s'y oppoſent, l'activité de l'eſprit vital, ſon inaction, le ſiége, les cauſes, le danger d'une foule de maladies, mais qui ceſſe d'être intelligible, & qui devient ambigu, obſcur & captieux pour celui qui ſans égard à l'inégalité de la force de ce muſcle, des canaux & du fluide ſanguin dans les divers ſujets, & aux variétés de cette même force dans un même individu, prononce au premier abord & tire enſuite du tact & de l'examen le moins réfléchi des indications fauſſes & ſouvent meurtrieres.

Mais ce ſigne ou cette meſure de l'action & des mou-

„ nant une vache, pour découvrir s'il ne lui
„ venoit point de tumeur, mit la main entre les

---

vemens qui conſtituent la vie, ne nous abandonne pas toujours. Dans nombre de chevaux, de bœufs, de moutons, on diſtingue aſſez aiſément les pulſations des arteres temporales, axillaires, brachiales, aux parties latérales de ce qu'on appelle *le boulet* dans les chevaux, &c. l'artere crurale du mouton ſe fait auſſi aſſez bien ſentir.

On pourroit méme juger dans quelques-uns de la dureté de ces pulſations, de leur molleſſe, de leur fréquence, de leur rareté, de leur intermittence, de leur uniformité, de leur grandeur, de leur petiteſſe, de leur continuité & de leur interruption. Quelquefois les pulſations du tronc des carotides ſont dans certains chevaux appercevables à la vûe, préciſément à l'inſertionde l'encolure dans le poitrail, quand ils ſont atteints de la fiévre. Communément auſſi dans la plupart des animaux qui fébricitent, le battement du cœur n'eſt point obſcur; mais ſi ceux de toutes les arteres ſont abſolument inacceſſibles au tact, nous ne pouvons juger alors avec certitude de la liberté de l'action de ces canaux, de leur reſſerrement, de leur tenſion, de leur dureté, de leur ſéchereſſe, &c. ni ſaiſir avec préciſion une multitude de différences très-capables de guider des eſprits éclairés, & ces battemens du cœur n'apprennent rien de plus poſitif que ce dont inſtruiſent les ſymptômes généraux dont nous avons parlé, c'eſt-à-dire, la reſpiration fréquente & l'accélération du mouvement des flancs.

Au ſurplus, on a vérifié ſur les animaux, en qui l'action des arteres eſt ſenſible, les obſervations rapportées dans l'hœmaſtatique de Hales en ce qui concerne le nombre des battemens, & on en a ſuivi la progreſſion dans les divers âges. On en a compté quarante-deux par minutes dans le cheval fait & tranquile, ſoixante-cinq dans un poulain extrêmement jeune, cinquante-cinq dans un poulain de trois ans, quarante-huit dans un cheval de cinq ans, mais limouſin, & par conſéquent d'un pays où ces ſortes d'animaux ſont long-tems attendus; trente dans un cheval qui préſentoit des marques évidentes de vieilleſſe, cinquante-cinq, ſoixante, &

» jambes de devant aux endroits qui ſont aux » parties latérales du haut de la poitrine. Il ap-

---

même cent dans un cheval dont on avoit ouvert les arteres crurales, & qui étoit ſacrifié à la curioſité & à l'inſtruction ; la fréquence des pulſations augmentoit à meſure qu'il approchoit de ſa fin. Enfin dans des jumens faites, on en a compté trente-quatre & trente-ſix, ce qui prouve que dans les femelles des animaux, le poux eſt plus lent que dans les mâles, & ce qui démontre, lorſque cette différence nous frappe dans les perſonnes des deux ſexes, que la marche, les loix & les opérations de la nature ſont à peu près les mêmes dans le corps de l'homme & de l'animal.

Au ſurplus, ſi les pulſations des arteres de la machine humaine ſont en raiſon double de celles des arteres du cheval, ce n'eſt point parce que la conſiſtance naturelle du ſang de celui-ci eſt plus épaiſſe, mais parce que les battemens ſont toujours plus diſtans les uns des autres dans les grands animaux, & plus fréquens dans les plus petits ; non que la force du ſang artériel ne l'emporte dans les animaux les plus grands, ainſi qu'on peut s'en aſſurer dans les Tables de Hales, en comparant les hauteurs perpendiculaires du ſang dans les tubes fixés aux arteres, mais parce que ce liquide ayant en eux un plus grand nombre de ramifications & des vaiſſeaux d'une bien plus grande étendue à parcourir, éprouve dans ſon cours beaucoup plus d'obſtacles & de réſiſtance.

Le battement des arteres du bœuf & de la vache, eſt à peu près le même pour le nombre que celui de la jument & du cheval. Le pouls du mouton bat ſoixante-cinq fois par minute, le pouls du chien, quatre-vingt-dix-ſept fois, &c. Du reſte, on ne doit pas croire, dit Hales lui-même, que la force du ſang dans les veines & dans les arteres ſoit à beaucoup près égale dans tous les animaux ſoit de même, ſoit de différente eſpece. Cette variété ne ſe trouve pas ſeulement dans ceux qui ſont d'un poids & d'un volume inégal, mais auſſi dans celui où ces qualités ſe trouvent parfaitement ſemblables ; & qui plus eſt dans le même animal, cette force varie ſuivant la différente qualité ou quantité de nourriture, les différents eſpaces de tems qu'il y a qu'il a mangé,

„ perçut une fréquente & forte pulſation des
„ arteres qui répondent aux arteres axillaires
„ du corps humain. Cet animal mangeoit en-
„ core, mais il ne tarda pas long-tems à perdre
„ l'appétit ; on le reconnut dès-lors malade :
„ bientôt après il mourut. Les pulſations des
„ arteres fréquentes & en même-tems violentes
„ ne dénotent-t'elles pas bien la préſence d'une
„ forte fiévre ? ce ſeroit pendant ce premier dé-
„ gré de la maladie qu'on ne reconnoît pas, qu'il
„ faudroit commencer à mettre en pratique les
„ vûes excellentes, ſi ſagement expoſées par la
„ conſultation que l'on a reçue de l'Ecole Roya-
„ le Vétérinaire, & ſi judicieuſement remplies
„ en preſcrivant les remedes les mieux appro-
„ priés. Une diéte ſévere, les breuvages acidu-
„ lés & nitreux, les lavemens émolliens con-
„ viendroient parfaitement bien ainſi que la
„ ſaignée. On previendroit l'affaiſſement des
„ ſolides & l'épaiſſiſſement des humeurs. Leur
„ quantité diminuée de ce qu'elles auroient
„ d'excédent, ne porteroit pas les vaiſſeaux au-
„ delà de leur reſſort, & ne les empêcheroit
„ pas d'agir ſur elles, pour les diviſer & entre-

& l'état plus ou moins pléthorique des vaiſſeaux. La variété qui ſe trouve dans l'exercice, le repos, la langueur ou la vivacité de l'animal influent auſſi beaucoup ſur la force du ſang, &c. mais il eſt des choſes générales telles que la quantité des battemens dont j'ai parlé, auxquelles on peut s'arrêter : lorſque ces battemens ſont ſenſibles ; s'il en étoit autrement, & qu'attendu ces variétés on ſe refuſa à ce qu'il eſt poſſible de ſtatuer d'après des faits aſſez univerſellement avoués, les Médecins ſeroient dans le cas d'en uſer de même eu égard aux pouls du corps humain, qui cependant eſt & doit être toujours leur bouſſole.

„ tenir une circulation libre, ſans laquelle point
„ de ſanté. Les liqueurs atténuées & diviſées
„ ne tendroient plus à ſe coaguler comme il pa-
„ roît par la coënne épaiſſe qu'a le ſang tiré
„ des veines; de-là il arriveroit qu'on n'auroit
„ pas tant à craindre les ſtaſes, les arrets, dont
„ la ſuite néceſſaire eſt la putréfaction qui met
„ les choſes au degré le plus éminent & le plus
„ menaçant. En prenant ces précautions on
„ obtiendroit pour le moins que les progrès du
„ mal fuſſent plus lents, ce qui donneroit lieu
„ de placer les remedes ſûrement & à propos;
„ mais cela négligé, les humeurs tendent à la
„ coagulation, commencent à entrer en putré-
„ faction, & toute l'œconomie animale eſt dé-
„ rangée; alors la nature affaiſſée & proche de
„ ſa ruine fait tumultueuſement ſes derniers ef-
„ forts pour ſe débarraſſer du fardeau qui l'ac-
„ cable. Elle agit ſans ordre, jette les humeurs
„ de toutes parts, les dépoſe dans les endroits
„ les plus foibles, & les laiſſe dans les parties où
„ elles ſe trouvent le plus engagées; Si c'eſt
„ dans les viſceres, elles cauſent la mort inévi-
„ table: Si c'eſt dans l'extérieur du corps, elles
„ forment des dépôts toujours d'un mauvais ca-
„ ractère, plus ou moins affectés d'un vice
„ gangreneux, à proportion de la vigueur de
„ l'animal & de la force avec laquelle ſes vaiſ-
„ ſeaux peuvent agir. C'eſt alors qu'il faut ré-
„ veiller les forces de la nature affaiſſée & les
„ ſoutenir en employant dans les breuvages les
„ ſtimulans ſans trop d'âcreté, les cordiaux &
„ les anti-gangréneux. Dans pareilles maladies
„ qui attaquent les hommes, après avoir pré-
„ paré les malades par la ſaignée & une diéte
„ humectante, on employe avec ſuccès les émé-

» tiques & les purgatifs avant que l'abbatement
» ne ſoit venu. Ils paroîtroient pareillement in-
» diqués pour les beſtiaux, mais leurs entrailles
» ſe prêtent difficilement à l'effet des purga-
» tifs (*a*) & la ſtructure de leurs eſtomacs rend
» le vomiſſement impoſſible. Auſſi ne pouvant
» pas être utiles, ils ne manquent point de de-
» venir nuiſibles en augmentant l'irritation à la-
» quelle ils ſont déjà diſpoſés. Les autres ani-
» maux qui ont l'eſtomac figuré ou formé
» comme celui de l'homme vomiſſent, & l'on
» a auſſi remarqué que des chiens & des co-
» chons attaqués de l'épidémie, ont été guéris
» à l'aide du vomiſſement.

„ Les tumeurs veulent leur traitement parti-
„ culier. La qualité putride & âcre de l'humeur
„ qu'elles contiennent, demande qu'on les ou-
„ vre ſans perdre de tems auſſi-tôt qu'elles pa-
„ roiſſent. Plus on differe, plus elles deviennent
„ mauvaiſes. Il convient de multiplier les ou-
„ vertures à proportion qu'il en paroît de nouvel-
„ les. On attire même l'humeur dans les parties les
„ moins dangéreuſes en y faiſant des cauteres ou
„ des ſétons ſans qu'il y ait encore de tumeurs.
„ On fortifie en même-tems toutes les chairs
„ par quelque fomentation anti-gangreneuſe,
„ comme les décoctions de ſcordium faites avec
„ le vin & aiguiſées de ſel commun qu'on n'eſt
„ pas obligé d'acheter dans ce pays, ou le ſel
„ ammoniac. On panſe les plaies avec du ſup-
„ puratif dont on enveloppe un morceau de
„ plante plus ou moins âcre, ſelon qu'il paroît

(*a*) *Voyez* Matiere Médicale à l'uſage des Elèves de l'Ecole Royale vétérinaire, Parag. XIX.

„ néceſſaire d'attirer l'écoulement de l'humeur „ ou de le favoriſer ſimplement. L'herbe aux „ gueux, l'ellebore noir, la racine d'iris, &c. „ ſervent à cela. La plaie étant devenue belle, „ on la panſe ſimplement avec une mêche garnie de ſuppuratif ou de térébenthine.

„ Cette méthode aiſée & facile à pratiquer „ par les perſonnes les moins intelligentes a „ déjà ſauvé beaucoup de bétail, & ſi nos campagnes avoient des Maréchaux experts, capables d'exécuter & de ſuivre mieux un traitement régulier, on en ſauveroit encore davantage. Outre le défaut de perſonnes entendues, la grande quantité de bêtes livrées, au gré des ſaiſons, dans une vaſte prairie, ſans commodité pour les abreuver avec ſoin, pour les mettre à couvert des injures de l'air, ni même pour les parquer, rend bien des ſecours impraticables. A tout cela ſe joint une grande miſere des peuples accablés des fleaux qui les mettent hors d'état de faire la moindre dépenſe.

„ Pour obéïr aux ordres dont M. l'Intendant „ a bien voulu m'honorer, je me ſuis chargé defaire ce détail. &c.

„ N^a. Les beſtiaux n'ont jamais paru plus „ gras ni en meilleur état qu'ils le ſont cette „ année ; l'épidémie ſemble attaquer principalement ceux qui ſont les plus beaux & les „ plus dodus ; c'eſt ainſi qu'on les voit périr au „ grand regret des particuliers.

M. Nicolau a terminé ce Mémoire par un détail de ce que l'examen du corps des animaux morts a offert à ſes yeux.

Premiere Ouverture.

» Le 23e. Août 1763, un bœuf appartenant
» au ſieur Fief-Gallet, Fermier de la Terre de
» Saint-Fort, mourut vers les quatre heures
» après midi. Nous le vîmes couché comme
» s'il étoit ſur le point d'expirer. Il mourut
» après avoir eu quelques légeres convulſions.
» Son corps n'enfla point, & il ne parut à l'ex-
» térieur aucune marque de maladie. L'ou-
» verture faite immédiatement après la mort,
» toutes les chairs ſe montrerent ſaines ne ré-
» pandant aucune mauvaiſe odeur. Après avoir
» coupé le ſternum, & la plevre étant percée,
» il ſortit de la poitrine une petite quantité de
» vent, point de mauvaiſe odeur; le médiaſtin,
» la plevre, le diaphragme, le cœur & le
» poumon ſe trouverent au naturel. Lorſqu'on
» enleva ces viſceres, il ſe répandit une quan-
» tité de ſang point coagulé, mais diſſout.
» Le poumon avoit ſeulement quelques hydati-
» des à ſa ſuperficie, remplies de ſéroſité l'im-
» pide; d'ailleurs il n'y avoit rien dans ſa cou-
» leur ni dans ſa conſiſtance qui fût extraordi-
» naire, tant intérieurement qu'extérieurement.
» La langue, la bouche & l'œſophage étoient
» ſains; dans le bas-ventre l'épiploon ou le
» tablier graiſſeux étoit ſain. La ratte avoit quel-
» ques tâches de gangrene ſur la face qui touche
» au livret & à l'abomaſus. La conſiſtance de
» la bile paroiſſoit un peu claire & la couleur
» un peu plus pâle qu'elle ne devroit l'être. Les
» eſtomacs & les inteſtins ayant été déchirés
» par le peu de dextérité du Maréchal Ferrant,
» il ne fût pas poſſible de les examinr aſſez

» exactement. Cependant l'abomaſus parut to-
» talement ſphacelé, le pſautier ne l'étoit pas
» autant, mais ſa membrane veloutée, ſéparée
» tant de ſes feuillets que de ſes parois, étoit
» en partie ſur les alimens, & en partie mêlée
» avec eux. Ils avoient la conſiſtance plus dure
» qu'elle ne doit naturellement l'être, & étant
» comme maſtiquée. Les recherches ne furent
» pas pouſſées plus loin. Les eſtomacs & les
» boyaux percés & déchirés, ne rendirent
» preſque d'autre odeur que celle qui eſt ordi-
» naire aux excrémens du bœuf.

Seconde Ouverture.

„ Une vache appartenant au même Fief-Gal-
„ let, fût reconnue malade le 22e Août. On
„ nous l'annonça mourante le ſoir du 23. Com-
„ me nous allions pour l'examiner, elle monta
„ avec rapidité ſur un tas de fumier fort élevé
„ où elle tomba agitée de violentes convulſions
„ & mourut toute eſſouflée vers les ſept heures
„ du ſoir, rendant de la bave tenace par les
„ narines & par la bouche. Nous en fimes l'ou-
„ verture le 24 à huit heures du matin. Elle
„ avoit le ventre enflé, ce qui venoit en partie
„ de ce qu'elle étoit pleine & en partie des
„ vents contenus dans le peritoine. Elle ne ré-
„ pandit aucune odeur fétide, ni ne manifeſta
„ rien contre nature dans toute la ſuperficie de
„ ſon corps. Ecorchée, tout le tiſſu cellulaire
„ ſe trouva ſain. Le lait qui ſortit des mammel-
„ les étoit blanc, lié & clair; la tête & la poi-
„ trine ſe trouverent au naturel, mais le ſang
„ qui ſortit des gros vaiſſeaux en abondance
„ étoit diſſout & non pas coagulé; il ſortit,

„ tant de la poitrine que du bas-ventre une pe-
„ tite quantité de vents point puants. Les eſto-
„ macs ſe trouverent diſtendus, pleins d'herbes
„ excepté l'abomaſus qui contenoit une li-
„ queur boueuſe, brune, en petite quantite. En
„ général l'herbe contenue dans les autres eſto-
„ macs n'étoit pas auſſi ſeche & auſſi maſtiquée
„ que dans le bœuf. Elle le paroiſſoit cependant
„ aſſez pour rendre la digeſtion extrémement
„ difficile. L'intérieur, tant de l'omaſus que
„ du reticulum, du liber & de l'abomaſus, étoit
„ dépouillé de leur membrane veloutée qui ſe
„ trouvoit ſur la maſſe des alimens & mêlée
„ avec eux. Le livret outre cela, avoit pluſieurs
„ feuillets détruits, noirs & tombant en lam-
„ beaux au moindre attouchement. Tout le
„ trajet du canal inteſtinal étoit vuide & en-
„ flammé, ainſi que le méſentere. L'intérieur
„ des boyaux dépouillé auſſi de ſa membrane
„ veloutée. Dans pluſieurs endroits, tout le
„ boyau ſphacelé & corrompu ſe déchiroit
„ pour peu qu'on le tiraillât; une portion de
„ l'épiploon étoit macérée, noire & tombant
„ en lambeaux, l'autre partie étoit ſaine; la
„ veſſie, la matrice de même, ainſi que le fœ-
„ tus & ſes enveloppes; d'ailleurs toutes les
„ chairs étoient belles, ſans mauvaiſe odeur,
„ & il eſt à remarquer que les endroits corrom-
„ pus ne ſentoient pas non-plus fort-mau-
„ vais.

Troiſiéme Ouverture.

„ Un cheval appartenant à M. Guiliot, an-
„ cien Lieutenant général de l'Amirauté à Ma-
„ rennes, le 28 & le 29 Août fut reconnu
„ malade. Il ſe manifeſta d'abord à la partie la-
„ térale

» térale gauche du poitrail une tumeur qui s'é-
» tendit bientôt sur tout le dessous du cou. Un
» Maréchal ferrant cautérisa une grande par-
» tie de cette tumeur dans l'endroit le plus bas,
» en ma présence, avec un fer rouge, qui dé-
» truisit le cuir jusqu'aux chairs. Durant cette
» opération le cheval ne donna aucune mar-
» que de sensibilité ; cependant il étoit sensible
» à la piquûre des mouches dans les autres en-
» droits du corps. Il ne suinta rien de la plaie,
» & il mourut le 31, vers les cinq heures du
» soir. Nous en fîmes l'ouverture le premier
» Septembre de bon matin. Il étoit puant &
» avoit le ventre enflé. Il en sortit quantité de
» vents de très-mauvaise odeur. Tous les visce-
» res ne montrerent rien de remarquable,
» excepté quelques taches d'inflammation.
» L'estomac seulement étoit plein de foin,
» quoique cette bête eut demeuré sans manger
» trois jours avant sa mort. Les intestins étoient
» vuides. Le pericarde étoit rempli d'une gran-
» de quantité de lymphe un peu sanguinolente
» dans laquelle le cœur étoit noyé, & la base
» de ce viscere en étoit abreuvée, spongieuse
» & comme macerée. Tout le devant du cou,
» depuis le poitrail jusqu'à la ganache, c'est-à-
» dire, toute la tumeur n'étoit sous le cuir qu'un
» amas de fibres, les unes blanches, d'autres
» livides, toutes macérées & abreuvées par une
» lymphe mucilagineuse, semblable à de la
» morve un peu rousse. Les chairs des environs
» étoient aussi très-humides & livides ; ailleurs
» elles étoient saines.

Quatriéme Ouverture.

„ Une brebis trouvée tout auprès de Saint-
„ Agnan le 2e Septembre, étoit encore chaude;
„ ſelon toutes les apparences elle venoit de
„ mourir. La peau, qui ſe trouve dépourvue de
„ laine entre les quatre jambes, étoit parſe-
„ mée d'exanthèmes rouges & pourprés. Il y
„ avoit ſous ſa gorge, entre les deux branches
„ de la machoire inférieure, une tumeur plus
„ groſſe que le poing, laquelle étant ouverte
„ a répandu beaucoup de ſéroſités rouſſes, dont
„ tout le tiſſu cellulaire étoit infiltré aux envi-
„ rons, ſous la peau & dans l'interſtice des muſ-
„ cles. Cette humeur n'étoit autre choſe qu'un
„ amas de ſéroſités & de fibres macérées de-
„ puis le deſſous de la gorge juſqu'à la baſe du
„ cerveau, qui en étoit auſſi abreuvé. D'ailleurs
„ il n'y paroiſſoit pas de marque de gangrene,
„ ſans doute parce qu'avant qu'elle fût venue,
„ l'animal, foible & délicat, n'avoit pû réſiſter
„ plus long-tems ſans ſuccomber à la mort. Le
„ reſte du corps étoit ſain tant en dedans qu'en
„ dehors, excepté que les inteſtins ſe trou-
„ voient vuides. Les trois derniers eſtomacs
„ n'étoient pas trop pleins, mais l'omaſus ren-
„ fermoit une grande quantité d'herbe. Le foie
„ avoit quelques ſquirroſités anciennes & indé-
„ pendantes de la maladie épidémique. La vé-
„ ſicule du fiel avoit ſa couleur naturelle de mê-
„ que la bile, la rate étoit enflée & gorgée
„ d'un ſang noir.

Cinquiéme Ouverture.

» Le 7e. Septembre nous examinâmes ſix
» brebis mortes dans un champ de Saint-Agnan.
» Les cinq premieres n'avoient à l'extérieur
» du corps d'autres ſymptômes que des taches
» pourprées dans des endroits dépourvus de
» laine entre les jambes. La ſixiéme en avoit
» beaucoup plus ; outre cela, le ſang lui ſortoit
» par les narines & par le fondement qui étoit
» enflé à ſa circonférence. Nous choisîmes
» celle-là pour en faire l'ouverture. La tête &
» tout le reſte du corps ſe trouvoient ſains &
» ſans inflammation. Le premier eſtomac ap-
» pellé *omaſus* étoit diſtendu & farci d'her-
» bes ; le reticulum ou réſeau en contenoit
» moins à proportion, le livret en avoit une
» petite quantité un peu durcie ; la franche-
» mule contenoit une liqueur bourbeuſe de
» couleur verd-brun ; ſes parois étoient rou-
» ges, & ſes rides un peu gangrenées. Le trajet
» du canal inteſtinal contenoit des excrémens,
» les bords de l'anus étoient infiltrés de ſéroſi-
» tés & ſes veines gorgées de ſang.

M. Nicolau a parlé dans ſon Mémoire de la conſultation qui fut alors envoyée de l'école vétérinaire à M. l'Intendant de la Rochelle. Cette conſultation avoit été faite ſur un expoſé bien moins étendu & bien moins circonſtancié que le ſien, de maniere qu'on enviſagea la maladie dont il s'agiſſoit dans ſon origine comme une forte & violente inflammation, & dans ſes progrès, & dans ſes effets comme une putréfaction générale, toutes les humeurs étant, enſuite de cette même inflammation, eſſentiellement dé-

pravées. On preſcrivit donc ce qu'on a preſcrit avec le plus grand ſuccès contre les maladies qui ont déſolé l'Auvergne, une portion de la généralité de Moulins, du Limouſin, de la Province de Bugey, de la Champagne, du Forez, du Dauphiné, &c. Quelque prompte que parût cette dégénération d'un état inflammatoire en un état de putridité, on recommanda expreſſément d'obſerver ces deux tems ou ces deux périodes, dont le premier ne différoit vraiſemblablement & extérieurement de l'autre, qu'en ce qu'on ne devoit pas remarquer dans le principe du mal, l'affaiſſement & la foibleſſe qui en étoient les ſuites. On penſa que le premier période demandoit la ſaignée, les acidules, les nitreux, & le ſecond des remedes anti-putrides & ſtimulans. On ordonna donc l'ouverture de la jugulaire dès les premiers momens de cette funeſte inflammation & ſur-tout avant que les animaux fuſſent dans l'abattement.

On preſcrivit des lavemens émolliens à donner deux ou trois fois par jour, compoſés d'une décoction de mauves, d'une once d'huile d'olive, d'une once de miel commun, & d'une once de cryſtal minéral.

On ſuggéra de tenir les malades au ſon & à l'eau blanche, de ne donner aux chevaux que très-peu de nourriture, & encore moins aux bœufs en qui la digeſtion eſt toujours vitiée en pareil cas par le défaut de rumination; de prendre des racines de zedoaire & d'angélique, de chacune demi-once, myrrhe, trois dragmes, ſel ammoniac, deux dragmes, camphre une dragme, de pulveriſer les racines & la myrrhe, de broyer le tout dans ſuffiſante quan-

tité de miel commun qu'on aura fait bouillir dans du vinaigre juſqu'à ce qu'il ait repris ſa conſiſtance ordinaire ; de mettre le tout dans un linge roulé en maniere de billot : de le placer & de le maintenir dans la bouche de l'animal, les billots compoſés ainſi étant très-efficaces & très-utiles dans les maladies contagieuſes du bétail ; ils éloignent, pour ainſi dire, en effet les corpuſcules morbifiques qui s'exhalent, ſe répandent, nâgent & circulent dans l'air que les animaux reſpirent, en les empêchant de ſe mêler avec la ſalive & de s'introduire avec elle dans les eſtomacs.

Les nitreux que l'on indiqua furent demi-once de nitre dans une infuſion de pariétaire. On devoit donner ſoir & matin avec la corne la valeur d'une livre de ce breuvage.

On conſeilla d'ajoûter à la boiſſon blanche du vinaigre de vin juſqu'à une certaine acidité.

On recommanda de faire diſſoudre une dragme de camphre dans un verre d'eau-de-vie, de le jetter enſuite dans demi-ſeptier d'eau blanche, de faire prendre ce breuvage avec la corne à l'animal ſoir & matin deux heures après le breuvage nitreux, & enſuite ſeulement le matin juſqu'à une diminution notable des premiers ſymptômes ; enfin, de ſubſtituer au nitre dans le cas où l'inflammation s'appaiſeroit, une dragme de ſel ammoniac dans une même infuſion de pariétaire.

Dans la préſuppoſition que l'inflammation pouvoit dans quelques animaux, occuper les parties de la bouche & de l'arriere-bouche, on formula l'injection anti-putride qui a été miſe en uſage dans la maladie qui attaqua les beſ-

tiaux de la Paroiſſe de Méſieux en Dauphiné.

Tous ces remedes étoient à adminiſtrer avec prudence dans le premier tems. Le ſecond en exigeoit d'autres.

Parmi ceux-ci on indiqua le breuvage ſuivant.

Prenez racine de grande chelidoine nétoyée, une poignée. Faites bouillir dans une livre de vinaigre roſat juſqu'à diminution d'un tiers ; ajoûtez à la colature de thériaque une once, donnez à jeun en deux fois, une doſe un jour, la ſeconde doſe l'autre. Couvrez-bien le malade, & garantiſſez-le pendant l'effet de ce remede de l'impreſſion de tout air froid.

Dans l'eſpérance que ce breuvage pourroit le rappeller à une certaine vigueur, on propoſa d'en ſubſtituer alors un autre.

Prenez racine d'angélique en poudre une once, mettez dans une demi-livre de vin rouge, & donnez-en deux fois à l'animal ; la premiere moitié à jeun, l'autre dans la journée.

Enfin dans la circonſtance de la diminution des ſymptômes, on conſeilla le quinquina donné trois fois par jour, & à la doſe de deux dragmes chaque fois dans une décoction de racine d'énula campana.

Quant aux tumeurs, quant à la ſuite de la cure & aux précautions à prendre pour garantir les animaux ſains, on ne preſcrivit autre choſe que ce qui avoit été pratiqué lors de la maladie de Méſieux, & mis en uſage pour combattre celle (*a*) des beſtiaux dans les diverſes Provinces dont nous avons parlé.

(*a*) Il eſt bon d'obſerver ici que cette maladie, vrai-

Le Mémoire de M. Nicolau exigeoit une consultation plus raisonnée, il suggéra aussi d'autres vûes, ainsi nous croyons devoir inférer ici les nouveaux avis qui furent donnés de la part de l'Ecole vétérinaire.

On ne peut, dit la nouvelle Consultation, attribuer l'épidémie dont il s'agit, qu'aux différentes causes qui ont été envisagées avec la plus grande sagacité dans le Mémoire auquel on répond, & l'on croit voir évidemment à présent, que la maladie qui ravage le Pays Brouageais, consiste dans une perversion to-

---

ment épisootique & contagieuse, s'est manifestée dans toutes ces Généralités par les signes suivans. Refus de nouriturre, cessation de rumination, poil terne & hérissé, tête basse, yeux larmoyans, violent battement de flancs, chaleur de la bouche, des oreilles & des cornes, douleur considérable le long de l'épine, crépitation en cet endroit, ou bruit semblable à celui que fait entendre un parchemin sec que l'on comprime pour peu que l'on coule les doigts sur cette partie, tumeurs survenant indistinctement dans différens lieux de la superficie du corps des animaux, disparition subite de ces mêmes tumeurs dans plusieurs d'entr'eux, & qui en assurent la perte ; prostration des forces, froid excessif succédant à la chaleur ardente qu'on a remarquée, évanouissement de la douleur régnant le long de l'épine, tension énorme du bas-ventre, plaintes continuelles précédant la mort, enfin symptômes évidens de putréfaction & de gangrene dans les cadavres ouverts. Néanmoins au moyen des remedes indiqués ici, on est parvenu à préserver & à guérir, ainsi qu'on peut s'en assurer par les états certains & non suspects qu'on en a tenus, cinq mille trente-trois animaux, sans recourir à toutes ces sections, à toutes ces coupures si fort usitées par les Paysans dans les campagnes, dans le cas de la crépitation apperçue ; cette crépitation & la douleur qui l'accompagne, n'étant que symptomatiques, & se dissipant par l'action des médicamens qui conviennent à la maladie essentielle.

tale des humeurs, ainſi que dans le relâchement, dans l'inertie & dans la ſtupeur des ſolides. Le changement arrivé dans ceux-ci peut être primitivement l'effet du vice actuel du climat, & cet effet avoir été ſecondairement augmenté par la dépravation des fluides qui doivent en maintenir la force & le reſſort. Si les troubles ſollicités dans l'œconomie animale ne paroiſſent pas conſtamment particuliers à quelques parties, la raiſon en eſt ſimple, puiſque c'eſt le fond du tempérament qui eſt eſſentiellement affecté, & que la machine entiere eſt altérée dans ſon principe. De plus, dès que ce déſordre n'a pas lieu ſur une ſeule partie, il n'eſt pas ſurprenant qu'on ne s'apperçoive pas du mal dès ſon commencement, & que les animaux ſuccombent ſubitement ſans qu'aucun accident apparent ait précédé une chute qui n'arrive qu'auſſi-tôt que l'harmonie eſt détruite au point d'éteindre le principe vital. Tous les progrès ſe font donc ici ſourdement. La marche de la maladie eſt-elle moins obſcure dans quelques-unes des brutes attaquées? Eſt-il en elles quelques parties ſur leſquelles ſon action s'exerce ſenſiblement plutôt ou plus tard & avec plus de fureur? Ce ne peut être qu'à raiſon d'une infinité de cauſes occaſionnelles capables de rendre un organe plus foible, & qui le diſpoſent dès-lors à recevoir les funeſtes impreſſions de la dépravation générale; enfin le mal ſe manifeſte-t'il par tous les ſymptomes effrayans qui l'accompagnent? ces ſymptômes ſont un enſemble de tous les caracteres de la putridité la plus complette, & la fiévre qui y eſt jointe peut être déclarée une fiévre putride & gangreneuſe.

En ce qui concerne les tumeurs qui ſe montrent au-dehors, elles doivent certainement être regardées comme une criſe ſalutaire, ſur-tout lorſque les ſolides ont encore aſſez de force pour déterminer vers le lieu où l'engorgement a commencé une aſſez grande quantité des humeurs viciées, & pour en délivrer d'autant la maſſe.

Quant à la perverſion des fluides, elle dépend des ſucs mal élaborés, & d'ailleurs eſſentiellement éloignés eux-mêmes des qualités requiſes & néceſſaires pour être changés en un ſang pur & louable, mais nous penſerions que cette perverſion conſiſte plutôt dans la déſunion & dans la diſſolution des parties que dans (*a*) leur coagulation, ce dernier événement étant plus particulier aux fiévres inflammatoires dans leſquelles les ſolides irrités, criſpés & redoublant de force, produiſent plus de chaleur, plus de diſſipation de la partie ſéreuſe, & ſuſcitent par une ſuite immanquable, l'épaiſſiſſement de ce qui demeure ſoumis à l'action augmentée des vaiſſeaux.

Tous ces faits & tous ces principes ſuppoſés, nous ne voyons aujourd'hui qu'un plan de traitement à ſuivre pour triompher du fléau dont il eſt queſtion. Les remedes capables de rappeller les ſolides à leur ton, d'en ſolliciter l'élaſticité, de fournir au ſang des parties balſamiques propres à maintenir l'union de ſes principes, & à en prévenir, comme à en empêcher la diſſolution, ſont les reſſources principales auxquelles on doit avoir recours. A l'égard des

(*a*) L'ouverture des cadavres examinés par M. Nicolau confirme cette opinion qui eſt directement oppoſée à la ſienne.

tumeurs critiques, il s'agit de les conduire à une heureuſe terminaiſon, & les évacuans acheveront la cure, car il n'eſt pas poſſible d'eſpérer, ſans ce ſecours, & dans une maladie de cette éſpece, d'expulſer toutes les matieres dégénérées, & de rappeller entierement les liqueurs à leur premier état.

Nous obſervons encore que cette maladie eſt foudroyante, & que le moment où elle ſe déclare, eſt l'anéantiſſement de la machine qu'elle a inſenſiblement & ſourdement ſappée; ainſi tous délais ſeroient dangereux, & on ne ſçauroit différer de la combattre, ſi on deſire de la vaincre. Nous regardons donc tous les animaux de cette malheureuſe contrée, même ceux qui paroiſſent les plus ſains, comme portant en eux de ſiniſtres atteintes du mal, & en conſéquence on propoſe de les ſoumettre à un traitement préſervatif.

Les moyens de corriger le vice de l'air, & de remédier à celui des eaux, doivent d'abord occuper autant que cette fatale épidémie déſolera le Brouageais. On brûlera fréquemment hors des maiſons, & ſur-tout dans les endroits où ſont ſitués les étables, les écuries, les bergeries, des plantes qui exhaleront beaucoup d'odeur. On préférera à cet effet le genevrier. On pourra y joindre & y ſubſtituer le geneſt, le bouleau, le peuplier, ſelon que ces bois ſeront plus ou moins communs dans le Pays; on les choiſira même verts. Rien n'eſt plus capable de purifier (*a*) l'air, que l'évaporation des parties

(*a*) M. Leclerc, dans l'ouvrage que nous avons déjà cité, conſeille de faire tirer du canon dans les Villages

ſalines & ſulphureuſes très-différentes des corpuſcules putrides qui exhalent des mares & des végétaux croupis.

On aura en ſecond lieu la plus grande attention à la propreté des lieux qui ſervent d'habitation aux animaux. On les nétoiera exactement de tout le fumier qu'ils contiennent, & que l'on enterrera ou que l'on brûlera avec ſoin. On les blanchira, on y brûlera fréquemment du genievre, du thym, du laurier ; on pourra même tenter d'y brûler du ſoufre, mais ce ne ſera qu'autant que les animaux en ſeront dehors (*a*).

En troiſieme lieu, on ſéparera avec la derniere exactitude les animaux ſains des animaux malades. Il s'exhale toujours du corps de ceux-ci des corpuſcules morbifiques qui infecteroient infailliblement ceux des premiers qui ne ſeroient qu'à une légere diſtance d'eux, & qui développeroient ou augmenteroient la diſpoſition qu'ils ont à participer à la maladie épi-

---

ſains, mais très-voiſins des Villages infectés. Quand la poudre brûle & détonne les eſprits volatils du nitre & du ſouffre qui entrent dans ſa compoſition, s'élevent, ſe répandent dans l'atmoſphere & le purifient par une vertu oppoſée à la nature du venin putride. Des buches allumées autour des lieux infectés, contribuent, dit-il, à la pureté de l'air. Le feu doit être conſidéré comme un ventilateur perpétuel. Il n'eſt point de poiſon connu, qui ne perde ſa vertu dans le feu ; ainſi l'air empoiſonné dépoſe tous les corpuſcules dont il eſt chargé, lorſqu'on le fait paſſer par-deſſus les flammes.

(*a*) Le même M. Leclerc obſerve que la vapeur du ſoufre eſt très-efficace, mais qu'il en faut uſer avec modération, parce qu'elle peut irriter la poitrine & produire des toux très-violentes. La poudre à canon brûlée, eſt encore, ſelon lui, très-bonne.

sootique. On doit par la même raison, enterrer & mettre dans des fosses très-profondes les animaux qui sont morts, & même, s'il est possible, couvrir de chaux immédiatement les cadavres.

On comprend facilement en quatrieme lieu, que ce fléau fatal ne peut cesser dès que l'on continuera de donner aux animaux des alimens corrompus, tels que peuvent être les foins de la derniere récolte. On seroit heureux d'avoir des fourages de quelqu'autre contrée, mais au défaut de ces fourages, il importera de donner très-peu à la fois de ceux que l'on a. Il est plus avantageux de laisser maigrir les animaux que de les exposer aux pernicieux effets qui résultent d'une telle nourriture, surtout quand elle n'est pas épargnée.

Cinquiémement, les bestiaux ne devroient être abreuvés que d'une eau courante. La chose peut être impraticable; en ce cas, il faudroit corriger les mauvaises qualités de celles qu'on leur fait boire en y mêlant du vinaigre de vin jusqu'à une certaine acidité, ou du moins en plongeant dans une certaine quantité de cette même eau un fer rougi au feu, & en l'y éteignant plusieurs fois. S'il étoit possible de la faire bouillir, de la blanchir, de ne nourrir même les animaux du Pays qu'avec du son & une légere quantité de grains, ce régime seroit très-salutaire, mais il nous semble difficile d'exiger que toute une contrée s'y conforme.

Sixiémement enfin, il seroit bon de les panser & de les bouchonner fortement plusieurs fois par jour avec des bouchons de paille dans l'intention d'exciter l'oscillation des vaisseaux cutanés, & d'animer la circulation.

Les médicamens préſervatifs à mettre en uſage d'après l'idée que nous concevons de cette maladie, ſont les bayes de genievre macérées dans du vinaigre de vin.

Prenez deux poignées de ces bayes, écraſez-les, laiſſez-les infuſer vingt-quatre heures dans une pinte de cette liqueur, donnez-la en deux jours à l'animal, partie le matin, partie le ſoir, c'eſt-à-dire, un quart de pinte chaque fois. Réïtérez ce remede de huit en huit jours à ceux des animaux en qui on n'appercevra aucun ſigne de la maladie. A l'égard de ceux dans leſquels on entreverroit des ſignes mêmes légers d'abattement on leur adminiſtrera le remede ſuivant.

Prenez quinquina en poudre, limaille de fer de chacun deux gros, ſel ammoniac un gros, mêlés dans un quart de pinte de vin ou dans une même meſure d'une forte décoction de bayes de genievre dans de l'eau, donnez avec la corne le matin & autant le ſoir pendant huit jours.

Venons à préſent aux médicamens curatifs à ſubſtituer à cette méthode préſervative.

La ſaignée paroît plutôt contre-indiquée qu'indiquée. Elle augmenteroit inévitablement la proſtration des forces, l'inertie des ſolides, la ſtaſe des fluides & la putréfaction. Quant aux émétiques, ils ſeroient certainement très-convenables, mais ni le cheval ni les animaux ruminans ne vomiſſent point, & cette reſſource nous eſt interdite. Il eſt donc queſtion de ſéparer auſſi-tôt l'animal de tous les autres, & de le priver de tout aliment ſolide, d'autant plus qu'il eſt évident par les obſervations faites ſur le ventricule des cadavres, que la digeſtion eſt

en défaut, & cette fonction eſt d'ailleurs toujours léſée dans les ruminans malades.

On fera diſſoudre dans la boiſſon blanche ordinaire, de l'alun de roche, de maniere que l'animal en prenne demi-once par jour.

On donnera le remede qui ſuit le plutôt que l'on pourra. Prenez gomme ammoniac & aſſa-fœtida groſſiérement pilés, de chacun demi-once; faites diſſoudre, & pour cet effet légérement bouillir dans demi-pinte de vinaigre. S'il eſt beaucoup de choſes étrangeres à la gomme, coulez la diſſolution au travers d'un linge clair, ſinon donnez-la telle qu'elle eſt à une chaleur ſupportable, & continuez pluſieurs jours une fois ſeulement.

Dans la circonſtance où le mal ſeroit plus grave, & où à peine auroit-on le tems de préparer la diſſolution précédente, on aura recours à l'eſprit volatil de ſel ammoniac; on en donnera une demie-cuillerée à bouche que l'on éteindra dans un quart de pinte de vin ou d'infuſion de geniévre, & cela trois fois le jour. S'il arrive de la ſueur, on la ſoutiendra par une once de thériaque ou d'orviétan, que l'on délaiera dans les mêmes véhicules. Dans cette vûe on aura ſoin de couvrir l'animal, & ſur la fin de la criſe, on abattra la ſueur avec le couteau de chaleur, & on le bouchonnera enſuite avec force.

Les tumeurs critiques exigent les plus grandes attentions. Dès qu'on en trouvera le moindre ſigne, on ne négligera rien pour attirer l'humeur au dehors; on appliquera ſur celles qui ſont dures dans le principe & qui ne paroiſſent point diſpoſées à la ſuppuration, les cataplaſmes les plus capables de réveiller l'oſcilla-

tion des ſolides, & d'occaſionner une inflammation à la partie. Les épiſpaſtiques ou veſſicatoires rempliront cette intention.

Prenez mouches cantharides demi-once, euphorbe deux dragmes, le tout pulvériſé. Mêlez avec demi-livre de levain ou ſimplement de pâte fermentée & ſuffiſante quantité de vinaigre pour un cataplaſme d'une conſiſtance convenable, que l'on maintiendra douze heures ſur la partie tuméfiée, & que l'on réïtérera une ſeconde fois, ſi la tumeur ne paroît pas diſpoſée à être ouverte.

Auſſi-tôt que l'on appercevra de la fluctuation, ou ſeulement de la molleſſe, on pratiquera une ouverture avec le cautere actuel plutôt qu'avec l'inſtrument tranchant ; le cautere cutellaire eſt préférable au bouton de feu : on l'appliquera rouge ſur la tumeur d'une extrêmité à l'autre, & juſqu'au foyer de la matiere. Les panſemens ſeront faits avec l'onguent ægyptiac & le ſuppuratif mêlés à parties égales, & on n'oubliera pas de faire à chaque panſement, c'eſt-à-dire, deux fois le jour, des lotions avec de l'eau & de l'eau-de-vie, dans laquelle on aura fait fondre deux gros de ſel commun ſur une pinte d'eau commune, & demi-pinte d'eau-de-vie.

La ſuppuration étant bien établie, le pus étant louable, & la pourriture n'étant plus à redouter, on panſera la plaie plus ſimplement avec l'onguent digeſtif ordinaire, fait avec la térébenthine & un jaune d'œuf battu, l'huile d'hypericum & l'eau-de-vie.

Enfin, dès que les grands accidents de la maladie ne ſe montreront plus, & que la ſuppuration des tumeurs tendra à ſa fin, on emploiera néceſſairement, & on réïtérera les pur-

gatifs (*a*). Ces évacuans peuvent être employés ſans crainte, & le préjugé ſeul peut en faire abdiquer l'uſage.

Au ſurplus, comme tous les remedes recommandés ſont des remedes échauffans, on aidera l'excrétion des matiéres qui pourroit être retardée, par le moyen de pluſieurs lavemens ſimples que l'on placera entre ces remedes une ou deux fois ſeulement, & en quelque tems que ce ſoit, à l'exception de celui des ſueurs pendant lequel ils doivent être rejettés.

Il ſeroit ſans doute inutile de prévenir de la néceſſité de proportioner les doſes des remedes à la petiteſſe & à l'âge plus ou moins avancé des animaux.

p. 43. (20) Il eſt une maladie épiſootique dont nous avons parlé (note 2) & qui fait aſſez ſouvent de grands ravages. C'eſt la péripneumonie, ou l'inflammation de poitrine. En voici les ſignes dans l'animal vivant.

Une toux plus ou moins ſeche, qui quelquefois ſe fait entendre peu fréquemment dans le commencement & qui redouble ſur la fin.

Une fiévre très-ſenſible & très-caractériſée.

Une oppreſſion plus ou moins grande, qui augmente lorſque l'animal a mangé, & qui quelquefois n'éxiſte point, ce qui néanmoins eſt très-rare.

Le dégoût qu'on apperçoit à meſure que le mal fait des progrès.

Le défaut de rumination dans les bœufs

(*a*) On donnera le breuvage de cette ſorte qui a été employée lors de la terminaiſon de la maladie qui a régné à Mezieux.

& autres animaux ruminans comme eux, mais ce ſigne eſt équivoque en ce qu'il eſt commun, ainſi que nous l'avons dit, à toutes les maladies graves qui les attaquent.

La puanteur de l'haleine.

La ſéchereſſe des naſeaux à leurs orifices & celle de la bouche & de la langue.

Quelquefois un écoulement de matiéres plus ou moins épaiſſes & plus ou moins blanchâtres par les naſeaux.

Mais ni le ſixiéme ſigne ni les ſuivans ne ſont pas toujours conſtans.

Ceux qu'on obſerve dans l'animal mort ſont la lividité, l'engorgement des poumons, les échimoſes, les puſtules abſcédées, les taches gangréneuſes qui en chargent la ſurface ainſi que les différentes croutes gélatineuſes & de diverſes couleurs qui y tiennent légérement ; les abſcès, les infiltrations purulentes qui dégradent l'intérieur d'un des lobes, ou ſeulement de l'une de ſes portions, ou des deux lobes enſemble ; leur pourriture, leur adhérence à la pleure qui, quelquefois paroît plus épaiſſe, enflammée, ſuppurée, ou gangrenée ; des épanchemens conſidérables d'une eau rouſſâtre, putride, fort écumeuſe & aſſez ſouvent ſanieux & purulens, &c.

L'abattement, la foibleſſe, une grande difficulté de reſpirer, une toux continuelle, la rougeur des yeux, la ſechereſſe de la langue, un râlement, la puanteur de l'haleine ſont des ſymptômes mortels, comme l'abſence de ces mêmes ſymptômes eſt un ſujet & un motif d'eſpérer.

Cette maladie dont les cauſes les plus ordinaires ſont les variétés de l'atmoſphere, les

pluies froides & abondantes auxquelles les animaux ſont expoſés, le paſſage ſubit d'une étable chaude à ces mêmes pluies, &c. demande des ſecours très-prompts.

Il eſt de la plus grande importance de ſaigner à la jugulaire les animaux qui en ſont atteints, & même de leur tirer une aſſez grande quantité de ſang, & de répéter la ſaignée le premier, le ſecond & le troiſiéme jour, s'il en eſt beſoin, car le ſang tiré qui ne ſe coagule point & qui demeure délié & fluide indique l'inutilité d'une pareille opération, il paroîtroit alors que les matiéres les plus épaiſſes ſont retenues dans les poumons, & que les plus tenues ſont les ſeules auxquelles ils ont permis un paſſage.

Les lavemens émolliens & rafraîchiſſans produiront les meilleurs effets, donnés & réïtérés deux & même trois fois dans la journée pendant cinq ou ſix jours. Ils ſont indiqués dans la note 19 à l'article où l'on traite de la maladie qui a régné à Mezieux.

On ne tiendra pas les malades à des alimens ſolides, à moins qu'on n'en donne très-peu & ſeulement pour les ſoutenir ; encore doit-on préférer à toutes ſortes de fourages la farine de froment mêlée avec du miel & dont on pourra faire des pillules nutritives qu'on leur adminiſtrera de tems en tems.

La boiſſon ordinaire ſera l'eau blanche. On y ajoûtera ſi la toux eſt violente le mélange ſuivant.

Prenez fleurs de violettes, & de coquelicot de chacune deux poignées ; verſez ſur le tout ſix livres d'eau d'orge bouillante. Faites infuſer pendant une heure, coulez, ajoutez à la colature trois onces de miel commun. Mêlez avec la boiſ-

ſon qui ſera donnée toujours tiéde. Au défaut de ce mêlange, l'eau blanche ſera miellée.

Des billots placés une ou deux fois par jour dans la bouche de l'animal, produiront de très-bons effets.

Prenez ſix figues graſſes, cinq onces de miel commun & roſat; pilez les figues, mêlez; triturez avec le miel.

Ou bien quatre onces de ſyrop violat, ſix jaunes d'œufs, cinq onces d'eau diſtillée de roſes; mêlez & garniſſez en un billot.

Une attention très-ſalutaire ſeroit de faire reſpirer de tems en tems au malade les vapeurs de l'eau chaude, de maniere que ces vapeurs entrent & pénetrent avec l'air inſpiré dans ſes poumons.

Quand la toux eſt très-forte, répétée, & qu'elle fatigue étrangement l'animal, on peut outre l'addition faite à la boiſſon ordinaire, adminiſtrer le bol ſuivant.

Prenez blanc de baleine, poudre de régliſſe de chacun trois dragmes, pilulles de cynogloſſe une dragme, mêlez avec ſuffiſante quantité de conſerve d'althœa pour un bol béchique anodin.

Si la fiévre, ſi l'oppreſſion & les autres ſignes diminuent, on donnera tous les matins à jeun, un bol compoſé d'agaric en poudre, de fleurs de ſoufre, d'iris de Florence pulvériſés; on prendra deux dragmes de chacun qu'on mêlera avec ſuffiſante quantité de miel commun.

Mais ſi l'affaiſſement & la putridité, ſuites ordinaires des fortes inflammations, ſont à craindre, on adminiſtrera le bol ſuivant.

Fleurs de ſoufre ſix dragmes, blanc de ba-

leine deux dragmes, poudre de clopórtes, gomme ammoniac, de chacun une dragme & demie, myrrhe une dragme, miel blanc ſuffiſante quantité, incorporez le tout. Faites deux bols à donner en deux fois. On pourroit même employer utilement le quinquina, le camphre & le miel. Prenez du premier trois dragmes, du ſecond une dragme, du troiſiéme qui aura bouilli dans ſuffiſante quantité de vinaigre juſqu'à ce qu'il ait repris ſa conſiſtance ordinaire, tout ce qu'il en faudra, pour du tout former une pilule qui ſera donnée le matin à jeun & ſuivie deux heures après, d'une ou de deux cornes d'une forte décoction de bayes de genievre ou d'enula campana, & dans le cas où l'animal jetteroit par les naſeaux, d'un breuvage fait avec les feuilles de pervenche, de pied de lion, de veronique, de lierre terreſtre de chacune une poignée qu'on fera bouillir dans l'eau commune juſqu'à diminution d'un tiers. On coulera, on ajoûtera quatre onces de miel roſat & on donnera en deux fois. Alors le premier bol dans lequel entre la fleur de ſoufre ne ſera donné que le ſoir.

Tels ſont les remedes à employer relativement aux animaux en qui la maladie auroit fait des progrès qui mettroient hors d'état de pratiquer des ſaignées. Le dernier breuvage eſt ſurtout d'une néceſſité abſolue dans la circonſtance d'une peripneumonie maligne, telle que l'eſt ſouvent celle qui ſe répand ſur les beſtiaux, cette maladie n'étant pas au ſurplus contagieuſe comme quelques-uns l'ont cru, & étant autant qu'on en peut juger celle qui s'eſt manifeſtée en 1764 ſur les chevaux, ſur les poules & ſur les chiens, & qui ſemble ſe renouveller celle-ci ſur les premiers.

On en termine la cure par un ou deux lavemens purgatifs.

Prenez feuilles de ſéné trois onces, verſez ſur ces feuilles deux livres & demi d'une décoction émolliente bouillante. Faites infuſer pendant une heure, coulez, délayez dans la colature de catholicon trois onces pour un lavement.

Mais on ne doit avoir recours à ce remede que lorſque les principaux ſymptômes ſont diſſipés, & que dans les animaux ruminans la rumination annonce le rétabliſſement des fonctions de l'eſtomac.

Du reſte les influences de l'air étant plus conſidérables dans cette maladie que dans toute autre, on n'y expoſera pas les malades dans un tems froid & pluvieux. Les étables & les écuries ne ſeront ni trop chaudes ni trop froides ; on en renouvellera ſouvent l'air, on les parfumera même, principalement ſi la maladie eſt épizootique, en y faiſant évaporer ſur des charbons ardens de tems en tems, une très-modique quantité de vinaigre.

Quant aux médicamens préſervatifs, ils conſiſtent à garantir les animaux ſains des cauſes de la maladie, à la prévenir par une légere ſaignée, à les tenir ſoigneuſement couverts, à leur donner pour boiſſon ordinaire l'eau blanche & même des lavemens émolliens dans le cas où l'on entreverroit en eux quelques diſpoſitions au mal à redouter.

46 (21.) On ne ſe propoſe pas de conſidérer l'Auteur dans les idées qu'il ſe forme des effets des différens médicamens qu'il preſcrit ; mais pour faciliter l'écoulement de la morve, il vaut mieux relâcher la membrane pituitaire par des injections d'une décoction d'orge miellée ;

que de chercher le secours des mixtes qui en augmenteroient l'irritation.

p. 48. (22.) On trouve dans la nouvelle édition de la Maison rustique, un remede que les Médecins ont conseillé depuis qu'ils l'y ont vû. Ce remede consiste dans l'action de ratisser la portion malade de la langue avec une cuillere ou une piéce d'argent jusqu'à effusion de sang, & de bassiner ensuite deux fois par jour cette même partie avec un mélange de vinaigre, de sel, de poivre, d'ail & de poirée bien pilés. Une pareille méthode est simple & peut être bonne; cependant dans le cas où le mal auroit fait certains progrès, il ne seroit pas impossible qu'elle fût insuffisante. On lui en a substitué une qui paroît plus conforme aux vrais principes, & qui a été mise en usage dans la Généralité de Moulins sur trois cens trente bêtes à cornes qui toutes ont été guéries.

On s'est d'abord occupé du soin d'administrer aux animaux sains les remedes préservatifs. Dans cette intention, on a saigné ces mêmes animaux à la jugulaire, & cette opération a été suivie de lotions fréquentes sur la langue, de boissons acidules nitrées & de parfums.

La lotion a été du vinaigre, du poivre, du sel, de l'assa-fœtida concassé; on a mêlé le tout, il a macéré, on a remué, & on a ensuite frotté la langue & toutes les parties de la bouche dans les deux machoires avec cette liqueur. On a spécialement étuvé la langue dessus, dessous & dans ses côtés avec un linge qu'on a imbibé. Quelquefois on a ajoûté une demi-once de sel ammoniac à cette lotion qui a été réïtérée suivant les circonstances.

La boisson étoit de l'eau blanchie, suivant

la méthode ordinaire ; on y mettoit de criſtal minéral une once, & du vinaigre de vin juſqu'à une certaine acidité.

Les parfums n'étoient autre choſe que l'évaporation du vinaigre ſur des charbons ardens dans les écuries. Il eſt arrivé auſſi qu'on a pris de bayes de geniévre quatre poignées, d'abſynthe, de racine d'aunée, de feuilles de ſabine, de chacune deux poignées, de la myrrhe une once : on a pulvériſé le tout, qu'on y a fait brûler ſur un réchaut.

On a de plus fait macérer dans ſuffiſante quantité de vinaigre des bayes de geniévre que l'on a donné à la doſe d'une poignée dans du ſon deux fois par jour.

Dans les lieux où la contagion à été extrême, le breuvage qu'on a preſcrit a été compoſé de deux poignées de feuilles de rhue, qu'on a fait infuſer dans demi-pinte de vin rouge. On y a ajoûté quelques gouſſes d'ail, des bayes de geniévre, & deux dragmes de camphre. On en a donné tous les matins à jeun une corne à chaque animal, & on eſt parvenu dans le Bourbonnois par tous ces moyens, à préſerver deux cens vingt-cinq bœufs ou vaches dont pluſieurs communiquoient avec les animaux malades.

Quant au traitement de ceux-ci, on a défendu toute ſaignée, on a recommandé les parfums, & en ce qui concerne la tumeur, on a cru qu'il étoit préférable & plus sûr de la faire emporter avec le biſtouri ou les ciſeaux que de la ratiſſer ſimplement. On a ordonné des ſcarifications exactes dans le fond & ſur les bords de l'ulcere. On a fait étuver enſuite cinq ou ſix fois par jour la partie ulcérée & la langue entiere avec de la teinture de myrrhe & d'aloës,

ou avec de l'eau-de-vie chargée de ſel ammoniac & de camphre, à la doſe de demi-once de l'un & de l'autre ſur huit onces de cette même eau. Le camphre s'y diſſout inſenſiblement en triturant peu à peu dans un mortier, & en augmentant la doſe d'eau-de-vie à meſure de diſſolution. Du reſte des lotions faites avec le vinaigre, dans lequel, comme le conſeille l'Auteur, on aura délayé de la thériaque, & auquel il ſeroit bon d'ajoûter du camphre, ſeront auſſi véritablement bien indiquées. On feroit même très-bien d'en faire avaler une ou deux cuillerées chaque fois qu'on les emploiera, car on ne ſçauroit ſe perſuader que dans la circonſtance d'une maladie dont les effets ſont ſi rapides & ſi cruels, que la langue des animaux peut être coupée & tomber en moins de vingt-quatre heures, il ſuffira de la traiter extérieurement. Auſſi a-t'on cru devoir preſcrire enſuite les alexiteres ſuivans.

Prenez racines de contraverva & d'aunée en poudre de chacune trois dragmes, une vipere ſeche que l'on met en poudre, de camphre une dragme, mêlez avec ſuffiſante quantité d'extrait de genievre, formez une pilule, donnez à l'animal.

Ou bien prenez racine de dompte-venin, d'impératoire, d'aunée, d'angélique, à la doſe de demi-once chacune, faites bouillir dans deux livres de vinaigre roſat juſqu'à diminution d'un tiers. Ajoûtez à la colature une once d'orviétan, partagez en deux doſes, dont une ſera donnée le matin à jeun & l'autre le ſoir, ayant ſoin de bien couvrir les malades pendant l'effet du remede. Dès-lors on n'aura point à redouter que le mal ait des retours, quelquefois

d'autant plus funeſtes qu'il ſe préſente enſuite ſur d'autres parties & ſous une différente forme, ainſi qu'on a été à portée de s'en convaincre. Il importe au ſurplus de bien panſer & de bien étriller les animaux, tant ſains que malades, d'en viſiter pluſieurs fois dans le jour la bouche pour juger de ſon état, car ce charbon ne s'annonce pas par d'autres ſignes extérieurs, &c.

p. 49. (23.) Tous les ſymptômes qu'on apperçoit dans cette maladie (*Voyez* la note 10) décelent une maladie inflammatoire, contagieuſe, & par conſéquent compliquée d'un venin ſubtil dont les premieres impreſſions ſont à peu-près égales à celles de tout corps héterogêne introduit dans la maſſe, & dont le ſéjour & la marche dans les routes circulaires, infecte entierement les liqueurs. Plus ce venin dans l'homme éprouve d'obſtacles, plus il s'irrite. La force des ſolides, l'état enflammé du ſang aſſurent, pour ainſi dire, ſes ravages, & ſon activité eſt en quelque façon meſurée au dégré de réſiſtance qu'il rencontre. On ne ſçait ſi la fougue du virus variolique dans le mouton eſt en proportion de l'âge, de la vigueur ou de la délicateſſe de l'animal; mais il faudroit pouvoir comparer la nature de celui qui lui eſt propre & de celui dont nous ſommes tributaires pour expliquer comment il ne s'amortit pas entierement dans un tempérament naturellement lâche, froid & humide, tel qu'on le ſuppoſe dans la brute dont il s'agit, tandis qu'il ſemble s'éteindre en quelque façon dans des hommes d'un tempérament froid & aqueux. On doit déſeſpérer de réſoudre une multitude de points que nous voyons hors de

notre portée, & s'en tenir abſolument ici à la conſidération des ſimples effets. Le caractere inflammatoire de la maladie, la néceſſité indiſpenſable de débarraſſer les ſucs de la matiere contagieuſe qui les envenime, voilà les deux objets qu'il n'eſt pas permis de perdre de vûe ; ainſi d'une part, ſéparation des particules enflammées & vénéneuſes, & de l'autre, expulſion de ces mêmes particules. L'agitation excitée dans les fluides par la préſence du venin même opérera la ſéparation. Quant à l'expulſion, on ne peut l'attendre que de la ſuppuration & du deſſéchement des petites inflammations locales produites par la matiere que l'augmentation du mouvement détermine & chaſſe à l'extérieur. Prévenir l'excès de foibleſſe ou de violence de ce mouvement, & conduire les puſtules à une heureuſe maturité, tel eſt l'ouvrage propoſé au Médecin capable de ſuivre & d'écouter la nature. Le ſuccès en effet dépendra toujours de l'attention la plus rigoureuſe aux tems, aux circonſtances, aux différens périodes du mal. Que l'on cherche indifféremment à précipiter l'éruption par des remedes agiſſans, par des cordiaux, ſouvent on augmentera la malignité, & ſi malheureuſement les particules morbifiques ne ſont pas encore aſſez délayeés & aſſez atténuées, elles ne pourront jamais atteindre à la ſuperficie, & leur reflux infectant toujours les nouveaux ſucs, on occaſionnera l'inflammation des viſceres & une foule de déſordres internes ſemblables à ceux dont le cadavre qu'à fait ouvrir M. Borel lui a laiſſé entrevoir les traces. S'attachera-t'on au contraire à diminuer le mouvement tumultueux des liquides, & choiſira-t'on de préférence une

méthode purement antiphlogiſtique ? On éteindra peut-être la force néceſſaire, on nuira à la ſéparation, & l'on concentrera le venin. Il en ſera de même de la ſaignée, des lavemens, des évacuans ; qu'on les mette en uſage, on riſquera d'interrompre l'éruption ou la ſuppuration, & de rappeller l'ennemi en dedans ; ainſi nulle vûe très-ſalutaire & très-bonne en elle-même qui ne ſoit meurtriere & vicieuſe dans de certains cas. Il eſt dans la médecine vétérinaire comme dans la médecine humaine des variations, des modifications indiquées par le genre, par le moment, par les ſymptômes des maladies. Ces variations & ces modifications à pratiquer & à ſaiſir à propos demandent des lumieres réelles & ſeront toujours l'écueil contre lequel l'empiriſme échouera. A la bonne heure que dans de légeres indiſpoſitions que le régime ou certains petits remedes généraux adminiſtrés dans le principe peuvent réprimer, l'animal ſoit confié aux ſoins & à l'attention d'un Maréchal ordinaire ou d'un Paſteur, mais on ne peut l'abandonner ainſi dans des maladies graves, & ſur-tout lorſqu'il s'agit de parer aux ravages d'un venin inſidieux.

Quoi qu'il en ſoit, de toutes ces vérités qui conſtituant véritablement ce qu'on appelle l'art de guérir, démontrent d'une maniere convaincante la néceſſité des Ecoles vétérinaires, on rendra compte ici de pluſieurs expériences faites avec prudence & reflexion à trois lieues de la Ville de Lyon, dans un Village appellé *les écherres.* Une moitié de troupeau fut attaquée du claveau. On ſépara auſſi-tôt la moitié ſaine de la moitié infectée ; mais quoique toute communication fût interdite, il y eut encore

quelques brebis que ce venin n'épargna pas ; & qu'on fut obligé de réunir aux autres. On chercha à parer à la contagion par des parfums convenables & propres à purifier les bergeries, & en nettoyant ces mêmes lieux de toutes les ordures qui pouvoient y causer & y perpétuer l'infection.

On commença par appliquer des véficatoires dans la partie latérale interne des cuisses des malades du claveau discret comme du claveau confluent. Au lieu des véficatoires on mit en usage le séton pour quelques-uns, la suppuration fut bientôt établie par l'un & l'autre de ces moyens, & produisit des effets sensiblement avantageux. On n'abandonna pas les premiers de ces animaux entierement à la nature, on l'aida quand on la vit en défaut par des décoctions de bayes de geniévre, par des décoctions de safran à la dose d'un quart d'once dans une livre d'eau & l'on administra ces remedes avec la corne. Dans le claveau d'un genre confluent, la perfidie du venin inspira plus de défiance. Le quinquina est une des substances les plus capables de prévenir la gangrene & même de la détruire ; il forme un remede tonique qui favorise la suppuration & la rend louable ; toutes ces vertus déterminerent donc à y avoir recours. On prit demi-once de racine de dompte-venin, que l'on fit bouillir dans une livre d'eau commune. On mit dans la colature une dragme de quinquina en poudre ; on fit bouillir de nouveau, & on donnoit tous les jours soir & matin le marc avec la corne, on eut même la précaution d'ajoûter dans chaque breuvage dix grains de sel d'absynthe pour donner plus d'activité au quinquina.

On tenta ſur d'autres moutons infectés d'un claveau de ce dernier genre l'épreuve du camphre. On en délayoit trente grains dans un jaune d'œuf, on mêloit le tout dans la valeur d'une corne des décoctions ci-deſſus, & on adminiſtroit ce remede le matin & le ſoir.

Enfin les animaux les plus malades inviterent à ſonder la nature ſur ces deux ſubſtances réunies. On les adminiſtroit à quelques heures de diſtance l'une de l'autre, de façon que dans la matinée on donnoit un breuvage de quinquina & un breuvage de camphre, & autant l'après-midi.

Quant aux atteintes ſur les yeux, on employa le collyre ſuivant.

Prenez deux poignées de feuilles de coings, deux dragmes d'écorce de grenade, une dragme de grains de ſumach, faites infuſer le tout dans une livre d'eau commune tiéde pendant quelques heures; faites bouillir enſuite légérement, filtrez, & après avoir mis dans huit onces de cette décoction huit grains de ſaffran commun en poudre & deux grains de camphre, fomentez les yeux de l'animal.

La ſuite de ce traitement, auquel on joignit à propos des lavemens émolliens & que l'on termina par des purgatifs fut aſſez heureuſe, puiſque de vingt-deux moutons ou brebis attaqués, il ne périt qu'un ſeul malade.

(24) Nous dirons un mot ici d'une maladie ſouvent particuliére, mais quelquefois épizootique qui a échappé avec quelques autres aux recherches de l'Auteur. C'eſt la dyſenterie. Dans le dernier de ces cas elle n'eſt jamais bénigne; elle eſt conſtamment accompagnée d'une fiévre légere dans le principe, mais qui accroît dans la ſuite au point qu'elle devient aſſez fréquem-

ment la maladie principale. Les ſymptômes en ſont, outre des déjections ſanieuſes, purulentes, ſanglantes, outre des tranchées, des ténesmes, une chaleur énorme d'entrailles, la chûte du fondement, &c, tous ceux qui annoncent une fiévre caractériſée de malignité. Communément à l'ouverture des cadavres, on trouve les inteſtins ou deſſéchés, ou dilatés par des vents, contenant une matiére purulente, & toujours enflammés, ulcérés, ſphacelés; la rate eſt enflée & putride, le rectum ſurtout eſt dans le plus mauvais état, & on y rencontre des caillots de ſang pur, mêlé par fois à de la ſanie, &c.

Si les beſtiaux attaqués ne ſont pas dans l'abattement, la ſaignée à la jugulaire eſt très-bien indiquée. Des breuvages faits avec huile d'olive ou de navette, une once, ſur laquelle on verſe un verre d'eau & un demi-verre de vinaigre de vin, ne le ſont pas moins; on peut en donner ſoir & matin.

La boiſſon ordinaire doit être l'eau blanche, à laquelle on joindra un tiers d'une décoction de corne de cerf. La nourriture ne ſera que de l'orge, de l'avoine, du ſeigle, qu'on aura fait bouillir.

On pourra, ſelon les circonſtances, recourir au diaſcordium dont on donnera une once délayée dans ſuffiſante quantité d'eau blanche légérement acidulée par le vinaigre.

Les lavemens ſurtout ne ſeront pas épargnés? On prendra ſon de froment quatre poignées, feuilles & fleurs de bouillon blanc de chacune une poignée, ſemences de fénugrec, de lin, de chacune demi-once; on fera bouillir le ſon, les feuilles & les ſemences dans cinq livres d'eau commune juſqu'à diminution d'un tiers. Sur la fin de l'ébullition, on mettra les fleurs; on

les laiſſera enſuite infuſer : on coulera & l'on fera fondre dans la liqueur deux chandelles pour un lavement.

Le lavement qui ſuit doit être employé dans le beſoin & lorſque les tranchées ſont vives, on le compoſe avec la même décoction ; mais au lieu des chandelles, on y ajoûte ſyrop de diacode trois onces, ipécacuanha en poudre demi-once ; il produit des effets merveilleux.

Quelquefois on a recours aux déterſifs. Prenez feuilles de mille-pertuis & de pervenche, de chacune une poignée ; faites bouillir dans la même quantité d'eau commune indiquée ci-deſſus juſqu'à même diminution ; coulez, ajoûtez-y térébenthine de veniſe deux onces, & quatre jaunes d'œufs, le tout broyé enſemble pour un lavement.

Le nitre, le camphre, ſont ſouvent très-efficaces.

Prenez ſel de nitre une once, faites fondre dans deux livres de décoction d'oſeille, donnez avec la corne en deux doſes.

Ou bien prenez nitre, camphre, de chacun deux dragmes ; mêlez avec ſuffiſante quantité de miel pour un bol.

Il ſeroit au ſurplus, très-difficile d'indiquer ici tous les cas où la méthode doit varier. C'eſt d'après les différens caractères des maladies & la diverſité de leurs progrès & de leurs effets, que le Maréchal doit ſe déterminer ; il n'eſt point de regle immuable dans les traitemens que l'on entreprend, auſſi le plus grand Praticien eſt-il communément fort au-deſſous de ſon art, dès qu'il eſt dépourvû de l'avantage ſupérieur que donne une ſaine théorie.

p. 56. (25) Ni le ſafran des métaux, ni l'aſſa-fœ-

tida ne sont point purgatifs, ils sont diaphorétiques, & en ce sens, on peut les regarder comme évacuans mais non comme ayant les effets qu'on leur suppose ici.

p. 58 (26.) Les soins les plus assidus pour préserver les champs & les pâturages de la naissance & de la pousse d'herbes mauvaises & nuisibles, seroient toujours superflus. On ne peut en effet les purger de toutes celles qui y croissent, en detruire le mêlange & s'opposer d'ailleurs aux effets des vents qui y portent indifféremment des semences de toutes les especes. Du reste, tous les efforts prescrits ici par l'Auteur pour décharger l'herbe d'une rosée pernicieuse & de la rouille, sont aussi insuffisans qu'il est impraticable de donner dans certains Pays aux animaux une autre nourriture que celle que la terre, en quelque façon souillée, fournit à leur détriment & à leur ruine.

p. 59. (27.) L'Auteur est, quant aux précautions auxquelles il invite, parfaitement d'accord avec Lancisi, dans son Traité indiqué note 7. Nous observerons qu'on n'a point assez d'attention à celles que doivent avoir les Maréchaux, de ne point entrer dans les écuries des malades avec leurs habits ordinaires de laine & de cotton qui se chargent trop aisément des vapeurs & des exhalaisons & qui les conservent trop long-tems ; ils devroient du moins les couvrir d'un surtout de toile cirée, & se laver soigneusement les mains, & même le visage, avec du vinaigre, en sortant des étables, car très-souvent ils portent eux-mêmes le mal dans celles qui sont exemptes de la contagion. Il seroit encore à desirer que de malheureux Cultivateurs ne fussent pas les premiers à en fomenter les

progrès

progrès & la durée, ſoit par leur négligence à ſe conformer à ce qu'on leur preſcrit de ſoins pour leurs beſtiaux malades, ſoit par la crainte qu'ils ont d'accepter les ſecours qui leur ſont offerts. On en a vu dans la Paroiſſe de Sauvagnat en Auvergne cacher ſoigneuſement la maladie de leurs bœufs, & enterrer ſecrettement, dans les étables où ils étoient confondus avec des animaux ſains & exempts de tous maux, ceux que la mort venoit de leur enlever. C'eſt moins à la défiance qu'ils ont de l'efficacité des remedes qu'on leur propoſe qu'à l'appréhenſion des dépenſes dans leſquelles ils redoutent d'être entraînés, qu'on doit imputer une conduite auſſi repréhenſible, & qu'on n'aura peut-être plus à leur reprocher, lorſque dans toutes les circonſtances de maladies épiſootiques, on chargera les Provinces de ſubvenir aux frais qu'il eſt inévitable de faire, non-ſeulement pour l'avantage des Paroiſſes infectées, mais pour celui des Paroiſſes qu'il importe de préſerver & de garantir du fléau qui dévaſte les premieres.

(28.) La mâchoire ſupérieure du bœuf n'a point de dents inciſives; il ne ſuit pas de cette privation que cet animal coupe l'herbe avec la langue. Il ſe ſert de cette partie quand il broute pour ranger, pour ramaſſer l'herbe en forme de faiſceau, & ſes machelieres en coupent la pointe; auſſi ne broute-t'il que celle qui eſt longue & ne porte-t'il aucun préjudice aux prairies ſur leſquelles il ſe nourrit. Il n'ébranle nullement les racines, il enleve les groſſes tiges & détruit peu-à-peu l'herbe la plus groſſiere. C'eſt ainſi qu'il bonifie les pâturages. p. 59

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Mémoire ſur les Maladies épidémiques des Beſtiaux, qui a remporté le Prix propoſé par la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, pour l'année 1765, par M. BARBERET, Médecin, &c. avec des Notes inſtructives ;* J'ai cru que le Public réuniroit ſon ſuffrage à celui de la Société Royale d'Agriculture, & qu'il applaudiroit à la réſolution qu'elle avoit priſe de le donner à l'impreſſion. A Paris ce 8 Juin 1766.

ROUX.

☞ *Le Privilege ſe trouve aux autres Ouvrages de la Société Royale d'Agriculture.*